

JUNKPAGE

DES PAROLES ET DES CLAQUES



Numéro 06
OCTOBRE 2013
Gratuit

à partir de janvier 2014

> Tram ligne A

> station Pin Galant

> Mérignac

Pantalon de jogging

et mocassins à pampilles

Daniel Dewar & Gregory Gicquel



**L'ART
DANS LA VILLE**

Commande publique artistique
de la Communauté urbaine de Bordeaux

Sommaire

4 EN VRAC

6 LA VIE DES AUTRES

8 SONO TONNE

TOUR DES STUDIOS DE RÉPÉTITION

FESTIVAL FRENCH POP

SP23

16 EXHIB

GANGS STORY

ART ABORIGÈNE AU MUSÉE D'AQUITAINE

VISIONS ET CRÉATIONS DISSIDENTES À BÈGLES

20 SUR LES PLANCHES

LES GRANDES TRAVERSÉES

LA RENTRÉE DE LA MANUFACTURE ATLAN-

TIQUE

CORNEILLE AU TNBA

24 CLAP

28 LIBER

LETTRES DU MONDE

SATIRE AU GARAGE

32 DÉAMBULATION

UN MOMENT AVEC S.

34 BUILDING DIALOGUE

36 NATURE URBAINE

LA MIEL

LES INCLINAISONS DU REGARD

GREENWASHING VA CHEZ DARWIN

38 MATIÈRES & PIXELS

DÉMÉNAGEMENT DE POLA

ENCHÈRES ET EN OS

40 CUISINES ET DÉPENDANCES

44 CONVERSATION

FIFIB, 2^e

46 TRIBU

Prochain numéro le 4 novembre 2013

JUNKPAGE N°6

Is Maybe, de et avec Angela Schubot et Jared Gradinger, dans le cadre des Grandes traversées 2013. © Ben Jakon

Suivez JUNKPAGE en ligne
journaljunkpage.tumblr.com

tumblr. Pinterest twitter Vine facebook



INFRA ORDINAIRE par Ulrich

Douter, se demander « pourquoi » et « comment » face à ce qui semble aller de soi dans notre urbain quotidien.

TRANS (MISSION) !

C'est la rentrée : temps rituel et cyclique, recommencement. Aux parents d'accompagner l'apprentissage de leurs enfants, mais plus encore de les encourager au dépassement : aller plus haut, plus loin, plus fort ! S'efforcer de poursuivre la trajectoire d'ascension sociale d'une lignée et contribuer à l'histoire familiale... Un ambitieux programme.

La transmission, c'est aussi l'héritage. Et l'héritage, c'est ce qui fait l'héritier. Ne vient-on pas de fêter avec les Journées européennes du Patrimoine le centenaire de la loi de 1913 sur les monuments historiques ? L'occasion de parler « mémoire » à une autre échelle.

« Avec le temps, va, tout s'en va... » Erreur ! Avec le temps s'accroît et s'accumule, puis se sélectionne et se trie, ce que nous désignons comme devant être gardé. Rien de naturel à cela. Des spécialistes, des esthètes et autres savants débattent, choisissent, enfin étiquettent ce qui peut être retenu comme « patrimoine ». C'est-à-dire comme fragment matériel d'une histoire commune. Et cela, comme le dit abruptement la sociologue Nathalie Heinich, « de la cathédrale à la petite cuillère ».

C'est que la mémoire est faillible. Elle a besoin d'objets physiques pour se réveiller. Des objets et des lieux de mémoire forment comme une société silencieuse et immobile..., le rappel d'une histoire que nous voudrions commune, collective, par-delà les conflits et oppositions. Un territoire et sa célébration collective : c'est cela que nous nommons « patrimoine » ! Voilà le jeu des origines, peu importe finalement que ces dernières soient le fruit d'une sélection déléguée. Dans cet empilement mémoriel, d'aucuns ont songé à inclure les savoir-faire, les traditions, les métiers. Pourquoi pas ? Sans doute toute société a-t-elle besoin de se figurer un récit collectif pour exister. C'est ainsi que les hommes vivent, se figurant une histoire locale, nationale, incarnant un « nous » dépassant, oubliant les conflits nécessaires à sa production.

En ce sens, l'arpentage des lieux de mémoire auquel beaucoup d'entre nous se sont prêtés à la mi-septembre est plus qu'une contemplation esthétique ou une éducation historique. C'est une sorte de rituel collectif. Une célébration de ce en quoi nous voulons croire. Nous préférons en effet plus souvent croire que juger.

Ne résumons pas pour autant le patrimoine à la transmission. Au-delà du processus actif de sélection et d'étiquetage d'objets dignes d'entrer ou non dans le récit commun, la patrimonialisation suppose la croyance et l'adhésion. Une fois l'étiquette « patrimoine » posée, elle crée des effets sur le présent. Label, plus-value symbolique, elle change la valeur de son environnement et produit des bénéfices touristiques, fonciers, immobiliers... Nous voici dans la transfiguration du banal. Étiqueté « patrimoine », l'objet ordinaire, l'immeuble, le quartier... n'est plus le même.

Pourtant, la ville n'est pas que de pierre. Habitée et incarnée, elle nous est chair. L'étiquetage patrimonial qui fige un récit historique, une figuration, serait-il tenté d'éloigner les dynamiques d'usage, d'invention et de bricolage ? Figerait-il les quartiers et villages devenus des « renaissance lands » en sortes de parcs urbains où chacun viendrait goûter un « nous » idéalisé ? Fort heureusement, les manières d'habiter ne sont pas encore patrimonialisées ! De même, notre regard imprime sa propre interprétation, ce sont les regardeurs qui font la ville. C'est ainsi que la métropole est PATRIMONIALE !



© Camille Ruel - Bellard



DR

CLIC & GLOU

Dans un monde où l'image est omniprésente et sature notre champ de vision, mieux vaut faire un tri, choisir ou fabriquer des illustrations qui nous parlent. Justement, envie d'en discuter ? Rendez-vous à l'apéro photo ! Y amener ses visuels : photographies, impressions (peu importe la qualité du support), images découpées d'un magazine ou photocopies tirées d'un livre. L'objectif reste d'échanger, de partager sa passion de la photo et de la lecture des images avec d'autres fondus de clichés autour d'un verre de vin. L'événement est organisé par Le labo révélateur d'images.

Apéro photo, le 16 octobre, de 19 h 30 à 21 h 30, Wine More Time, 8, rue Saint-James, Bordeaux. lelabophoto.fr



DR

UNE AFFAIRE QUI ROULE

Recevoir un pli dans un délai d'une heure sans pour autant polluer à grands coups de carburant, c'est désormais possible à Bordeaux. Les coursiers de Bimebo (Bicycle MESSengers BORdeaux) s'y engagent et livrent dans un délai de deux heures trente maximum. Une initiative qui émane de Nicolas Vailhé, écologiste confirmé et cycliste passionné. L'équipe d'Hermès sur deux roues se déplace dans Bordeaux et dans toute la Cub, convaincue de l'importance de « réduire l'impact des transports sur notre environnement ». www.bimebo.fr



FESTAL FESTENAL*

Entamé en septembre, le festival de culture occitane de Bordeaux se poursuit en octobre. L'événement Mascaret est une invitation à découvrir cette langue et sa culture, déclinées ici sous toutes leurs formes : conférences, concerts, projections de films, contes, bal, expositions, théâtre... Il y aura même un marché occitan animé le 5 octobre.

Festival Mascaret, jusqu'au 17 octobre, divers lieux dans Bordeaux. ostau-occitan.org/festival-mascaret-2013

* Festif festival.



FREE PRESS

La 3^e édition des Tribunes de la presse prend de l'ampleur et installe ses conférenciers et films/documentaires dans les salles du TnBA de Bordeaux, n'en déplaise aux Arcachonnais. Elle titre cette année « Le journalisme dans tous ses états – Manipulation et censure : quoi de neuf ? ». Un thème sur lequel viendront échanger et débattre des journalistes, dessinateurs ou bloggeurs du monde entier : Bernard Guetta (France Inter et organisateur de la manifestation), Fabrice Arfi (Mediapart), Catherine André (Courrier international), John MacArthur (Harper's Magazine), Karim Boukhari (journal marocain *Tel Quel*), Willis (dessinatrice de presse tunisienne), des journalistes de Reporters Sans Frontières, de la revue *XXI*, des professionnels exilés, des spécialistes de la censure et bien d'autres encore. Trois jours de réflexion autour d'une problématique cruciale et profondément citoyenne. Une soirée de présentation se tiendra à l'Utopia, le vendredi 11 octobre, où sera diffusé en avant-première en France le film iranien *Les manuscrits ne brûlent pas*, de Mohammad Rasoulof, qui fustige la dictature et la censure de son pays.

Tribunes de la presse, du 17 au 19 octobre, TnBA (salle Antoine-Vitez), Bordeaux. evenements.courrierinternational.com/tribunesdelapresse/2013

CHRONO par **Guillaume Gwarddeath**

MARCHE OU KRAV

David Cheyroux a été instructeur militaire. Coach de krav maga à Bordeaux, il enseigne « exactement les mêmes réflexes, les mêmes attitudes » à un public totalement diversifié. L'étudiant côtoie l'avocat, une barmaid s'entraîne avec un kiné. Certains sont venus pour apprendre un sport de combat, d'autres simplement pour entretenir leur forme. « Le krav maga a encore cette réputation d'être violent », concède David. « Mais il ne faut pas en avoir une vision déformée. C'est une pratique qui peut être très conviviale. On peut se faire un bleu de temps en temps, mais on se fait souvent plus mal... dans une bonne partie de foot. » De fait, l'ambiance est à la décontraction dans le dojo – entre deux prises redoutables. « Par essence conçus pour combattre », explique David, « les différents arts martiaux ont évolué en une version sportive de loisir. Le judo des origines incorporait des frappes avec les poings ou les genoux, le taekwondo inclut des clés et des projections, etc. Le krav propose des techniques très pragmatiques pour la self defense. Ce sont des mouvements simples, clairs et directs qui ne demandent que peu de temps pour être acquis, même sans prédispositions physiques. » Hors des murs de la salle de sport, le coach organise des sorties en milieu urbain voire en forêt. « C'est pour apprendre à s'adapter aux circonstances. L'esprit du krav maga, c'est aussi savoir comment trouver le bois pour se faire un feu. » Apprendre, toujours apprendre.

Entraînement au Dojo de la Victoire (lundi et mercredi soir) ou à **la salle Chauffour** (mardi et vendredi soir). www.kfwa.fr

L'AQUITAINE ET SES ENTRAÎLLES

L'histoire du territoire aquitain se fonde en grande partie sur sa culture du vin, précieux patrimoine. Une histoire ancienne et riche, qui méritait

bien une exposition exhaustive. « Bâtir pour le vin en Aquitaine » a pour vocation de valoriser la culture viticole locale, de revenir sur les changements historiques, comme le passage du monde paysan au monde actuel, les modifications d'architecture des chais ou encore l'apparition des caves coopératives, et démontrer ainsi en quoi la viticulture est constitutive de l'identité locale.

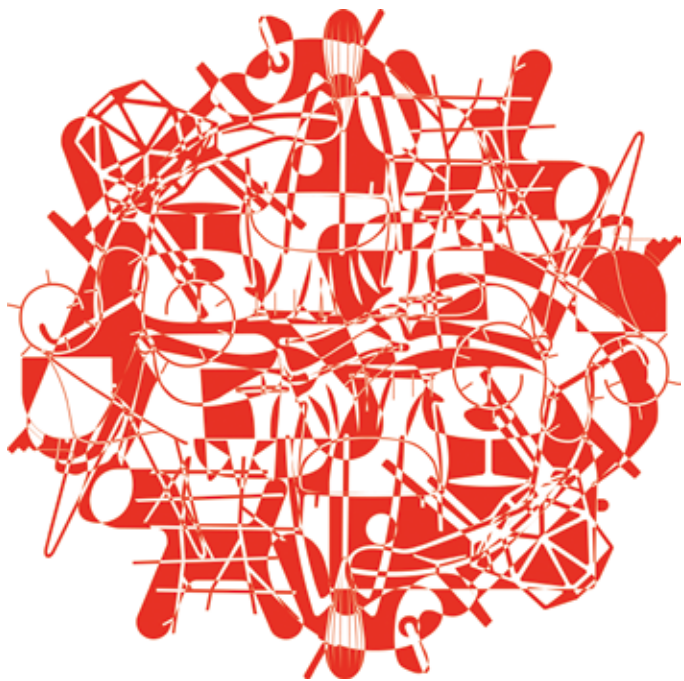
« Bâtir pour le vin en Aquitaine », jusqu'au 29 août 2014, Espace patrimoine et inventaire d'Aquitaine, 4-5, place Jean-Jaurès, Bordeaux. inventaire.aquitaine.fr



OR NOIR

Avis aux amateurs de vinyles de collection, introuvables, ou obsessionnels de musique tout court : le 48^e Salon du disque revient à Bordeaux tout un week-end. Venus de la France entière et même de l'étranger, les 80 exposants ont rempli leurs bacs de musique en tout genre : rock, funk, jazz, reggae, punk, blues... Bref, il y en aura pour toutes les ouïes et toutes les générations.

Salon du disque, 26 et 27 octobre, Espace du Lac, Parc des expositions de Bordeaux. www.salondudisquedebordeaux.com



POUR LA FORME !

Du 16 au 20 octobre, la 2^e édition du Design Tour passera par Bordeaux, sa première étape, avant de plier ses bagages pour Nantes, Lyon, Montpellier et Marseille. Le musée des Arts décoratifs et du Design accueillera les expositions « Homework, une école stéphanoise » (présentant le travail d'une dizaine de jeunes designers professionnels en activité sur le territoire de Saint-Étienne) et « L'âge du faire » (douze designers regroupés dans l'association Particule, revendiquant le design comme une science douce et humaine dans un pacte avec la matière ; le béton et le métal seront les matériaux abordés via le prisme de l'urbanité). Le Palais Rohan hébergera quant à lui « Intérieurs cuir – Acte 3 » (opération de promotion des acteurs du cuir français), « Le carré Orange » (sélection de la marque de télécom parmi les jeunes entrepreneurs du design du pays) et « Les labels Via 2013 » (une série de lignes ou de produits commercialisés dans l'année, traduisant une collaboration jugée exemplaire entre un producteur français et un créateur). Le CAPC jouera aussi sa partition dans cette fête du design *mainstream* et accueillera en son sein les dernières créations de la marque de mobilier de La Redoute AM.PM ! D'autres animations festives sont organisées dans les boutiques spécialisées et partenaires ! Docks Design offrira lors de ces quatre jours l'unique vitrine inédite de créations locales en présentant une sélection de projets de recherche et des maquettes d'objets réalisés par les étudiants de l'École des beaux-arts de Bordeaux.

Design Tour, du 16 au 20 octobre, divers lieux, Bordeaux.
www.designtour.fr



LA SCIENCE EN FÊTE

Devenir secouriste pour un week-end, observer des écailles de poisson à la loupe binoculaire, ou mieux, des planètes et étoiles avec les télescopes d'un observatoire : c'est au programme de la Fête de la science. Océanographie, astronomie, archéologie, botanique, neurologie, écologie, biologie, chimie... Quatre jours de découvertes sous le signe de la curiosité avec pour thème central cette année « L'infiniment grand et l'infiniment petit ».

Fête de la science, du 9 au 13 octobre, dans tout le département.
www.fetedelascience.fr

ÉCOTOURISME



Redécouvrir ou approfondir la connaissance de son territoire

est souvent épreuve de volonté. L'association Terre et Océan, créée à l'initiative de doctorants en géologie et océanographie en 1995, a l'ambition de faire un pont entre le grand public et l'univers scientifique en dévoilant les mystères de la science appliquée au territoire aquitain. Des croisières culturelles ou des balades curieuses traversent les plus beaux lieux de la région, présentés avec une parole naturaliste. En ce mois d'octobre, il sera possible de passer une après-midi sur l'île d'Arcins, ou encore de partir au fort Médoc en groupe, accompagnés de « médiateurs scientifiques et environnementaux ».

www.ocean.asso.fr



ZIK ZIK

L'association Écozik (implantée à Cenon) a lancé un concept inédit : le vide-grenier musical. Ces grandes puces sont dédiées à la musique sous toutes ses formes. Disques, certes, mais aussi instruments et matériel audio à chiner ; la Feppia (Fédération des éditeurs et producteurs phonographiques indépendants d'Aquitaine) tiendra son stand pour intervenir sur les métiers de la production, le tout enrobé de musique live jouée par des groupes familiers des studios de répétition d'Écozik. Le Rocher de Palmer, qui soutient la manifestation, sera doublement présent puisqu'il y organise une sieste musicale et y vendra le miel labellisé du Rocher. Une fête à l'esprit 100 % cenonais et à la partition riche.

Vide-grenier musical, le 5 octobre, Parc Palmer à Cenon, à partir de 9 h.

FASHION WEEK-END

Plus rien à se mettre ? Ça tombe bien, le vide-dressing revient aux Vivres de l'Art avec la collection automne-hiver. Plus de soixante exposants, particuliers et créateurs offriront leur sélection mode et accessoires pour femmes, hommes et enfants, mais les fashionistas et maîtres chineurs ne sont pas les seuls attendus en cette occasion. Instants bordelais et Bellibulle, les organisateurs de l'événement, ont prévu des ateliers beauté, des sessions customisation avec les tricoteuses de Sew & Laine, un espace restauration

ÉRUDITION ITALIENNE ET QUESTIONS CONTEMPORAINES

Le philosophe et sociologue italien Maurizio Lazzarato donnera une conférence intitulée « L'économie de la dette infinie », dans le cadre du cycle « Penser... pour voir » dirigé par François Cusset au CAPC. Convaincu que la dette « ne se réduit pas à ses manifestations économiques* », mais qu'elle parvient à construire une nouvelle figure subjective, celle de « l'homme endetté », le chercheur du CNRS tentera, à la lumière de ses recherches et observations, d'offrir des lignes d'analyse trop rarement évoquées. Pour continuer de lutter par les idées, une autre conférence se tiendra au TnBA, celle de Carlo Ginzburg, l'inventeur de la microhistoire – c'est-à-dire l'histoire qui s'intéresse aux vies anonymes comme archives fondatrices. Il s'interrogera sur la question suivante : pourquoi des penseurs en temps de crise ?

« L'économie de la dette infinie », le 16 octobre, 19 h, CAPC, Bordeaux.
« Pourquoi des penseurs en temps de crise ? », le 23 octobre, 19 h, TnBA, Bordeaux.

* « La dette ou le vol du temps », M. Lazzarato, *Le Monde diplomatique*, février 2012.

DU SIMPLE AU TRIPLE

Le fonds de soutien à la création de la mairie de Bordeaux va s'étoffer de manière considérable, passant de 150 000 à 500 000 euros par an, avait annoncé Alain Juppé peu avant l'été. La commission en charge de la répartition de ce fonds vient d'être constituée avec dix têtes dirigeantes de la Culture sur le territoire et sera présidée par José-Manuel Gonçalves, directeur du 104, à Paris. Parmi ce comité : Catherine Marnas (TnBA), Thierry Fouquet (opéra de Bordeaux), Francine Fort (arc en rêve), Didier Arnaudet (critique d'art), Patrick Duval (Rocher de Palmer), Jean-Luc Portelli (Conservatoire), Constance Rubini (musée des Arts décoratifs et du Design), Sylvie Violan (Le Carré-Les Colonnes), ainsi que le (la) futur(e) directeur(ice) du CAPC.



ne servant que des produits locaux et, enfin, un espace enfants pour laisser aux visiteurs-parents, le luxe du temps.

Vide-dressing, les 12 et 13 octobre, aux Vivres de l'Art, quartier Bacalan, Bordeaux.



DR

Anapurna Productions est une association née en 1998. Sa dévouée créatrice, Geneviève Gomez, nous ouvre les portes de son univers.

GENEVIÈVE GOMEZ ANAPURNIENNE PURE SOUCHE

Geneviève Gomez est un bout de femme étonnant. Au fond d'un jardin, elle invite chaleureusement dans les locaux d'Anapurna Productions. Une tasse de café à la main et l'on se sent chez soi. « J'ai souhaité monter Anapurna avec mon mari, le musicien Pascal Lamige – qui voulait matérialiser ses envies. C'est un sigle qui veut dire animation et aide à la production universelle et à la représentation de nouveaux artistes. Ça, c'est pour rigoler ! » Pourquoi ? « Parce qu'on a monté Anapurna chez nous, à l'époque, rue Ernest-Herzog, qui a grimpé le sommet éponyme », explique-t-elle dans un rire communicatif. Nous sommes en 1998, lorsque l'association de type 1901 est créée dans le but d'œuvrer dans le milieu culturel. À l'époque, le duo la fait fonctionner sur les projets de Pascal Lamige avec Duo du Pavé, qui a tourné pendant huit ans, et L'Odyssée de Félix Noïrgalame, présenté à Avignon. « On les a vendus, et nos revenus ne venaient que de nos productions. Pas d'aides sur les sept premières années, à part 300 francs du conseil général. » Aujourd'hui, l'achat d'une maison à Ambarès a permis de trouver de la place pour tous les anapurniens ! Enfin anapurniennes pour être exact, car ici il y a deux garçons pour six filles. « Ils sont très investis, rien ne serait possible sans eux. » Geneviève Gomez réserve un accueil quasi maternel à son équipe. Mais elle est lucide. « Ils sont payés au lance-pierres malheureusement ! » Subventions, direz-vous ! « Nous opérons sur ce que les collectivités appellent des bureaux de production, et nous sommes apparentés selon eux au showbiz. Alors que nous avons tout financé sur nos deniers propres ! » s'exclame-t-elle. « Des aides à la création nous ont été allouées par le conseil général, la région. Mais attention, ce ne sont pas des aides à la structure qui le cas échéant pourraient nous aider à embaucher à la production. Sur des budgets de millions d'euros, 10 000 euros seulement de subventions. Pour le reste, il faut gagner des sous ! Et c'est pour cela que nous avons inventé autre chose. »

Anapurna Productions se décline donc en aide au suivi de dossier, conseil pour les municipalités, formation professionnelle, mise à disposition d'un studio d'enregistrement. « Sans la création, Anapurna n'existerait pas. Cette année, c'est le pompon, on a huit créations ! Le climat économique est désastreux, mais on se retrouve à avoir huit spectacles. Pourquoi ? Une certaine fidélité à des artistes depuis un bon moment ! » La plus grande part du travail de Geneviève consiste à déclencher des rencontres, à rassembler des gens autour d'un projet. Sa maîtrise d'économie sociale n'est pas loin. Des convictions et une infatigable envie d'aider les artistes la portent. Faute de réseau, dans la solitude, certains d'entre eux n'arrivent pas à faire aboutir leurs projets. Anapurna les aide : « On rencontre les compagnies, on met en place un planning, une recherche de coproducteurs, de financements, de résidences. Notre métier est de mettre les gens en contact. » Volontaire, Geneviève aime relever des défis et être en mouvement. Ses héros ? Son père, souffleur de verre, et Sam le Hobbit, antihéros. Son artiste préféré ? Son mari. Pour Geneviève, il faudrait que les institutions changent de mentalité, qu'il y ait une vraie place pour ces passeurs, ces clowns. Débrouillarde, elle cultive le positivisme. « L'avenir est toujours devant », conclut-elle. **Marine Decremps**

La compagnie Les Volets rouges sera en résidence avec *L'Endive au vestiaire* du 30 septembre au 5 octobre au Bouscat, et du 28 octobre au 7 novembre à Saint-André-de-Cubzac.

La compagnie Mmm jouera la création *La famille vient en mangeant* les 1^{er} et 2 octobre à Pessac.

La compagnie Mouka sera en résidence avec la création *Striptyque* du 8 au 11 octobre à Ambarès, et du 12 au 18 novembre à Oloron-Sainte-Marie.

Caroline Lemignard sera en résidence à la Boîte à jouer, à Bordeaux, avec la création *Polynice / Sur Terre* du 10 au 26 octobre.

Pascal Lamige sera en résidence à Ambarès du 5 au 7 novembre, avec la création *Rave Musette*.

Anapurna Productions, Ambarès.
www.anapurna.net



© Carpentier

Alors que débute Octobre rose, le mois de sensibilisation au dépistage du cancer du sein, la rédaction s'intéresse aux acteurs quotidiens de cette lutte. Lorène Carpentier, l'une des actrices de cette lutte au quotidien, dirige l'association Keep A Breast (Europe), dont la campagne « I love boobies » a marqué les esprits. Portrait d'une femme passée du rêve américain à l'engagement humain.

FILLE DE L'EAU

Lorène Carpentier est une femme sans âge. Trente-huit années objectives d'existence et pas moins de trois vies déjà entamées. D'allure sportive, élancée, Lorène semble mue par une énergie adolescente coexistant avec une sagesse millénaire. Originaire de Bordeaux, elle se passionne pour la photographie à l'âge de 13 ans. Cette passion, elle tente d'abord d'en faire son métier sans y parvenir. La jeune femme se tourne alors vers la santé et suit des études d'infirmière. Elle travaille à Charles-Perrens plusieurs années, mais son œil la titille car l'impérieuse envie de photographier ne la quitte pas. Plaquant la blouse, Lorène décide de se consacrer à ce qui l'obsède : photographier l'eau, élément clé de son histoire. « L'eau est une vraie dépendance pour moi, confie-t-elle d'un ton presque grave. Je vais au travail à vélo et rallonge toujours mon chemin pour passer par les quais. J'ai besoin de la voir, d'être dessus, d'être proche... » Ainsi vit-elle aujourd'hui sur un bateau aux bassins à flot. L'agence qui l'engage comme photographe l'envoie en Californie pour une première mission, où le paysage et le style de vie l'invitent à rester. Pendant cinq ans, Lorène shoote des surfeurs et autres aqua addicts. Au milieu de cette communauté de glisseurs et d'artistes californiens, la photographe fait une rencontre déterminante, celle de Shaney Jo Darden, fondatrice de Keep A Breast, qui n'est autre que sa voisine. Les deux femmes se reconnaissent des valeurs, des sensibilités semblables. Shaney raconte la genèse de son engagement, puis sa volonté d'informer les jeunes sur ce qui peut causer le cancer, « leur dire qu'avoir une vie saine, c'est branché ». L'action de KAB convainc l'esprit engagé de la jeune femme. « On ne doit pas s'adresser uniquement aux femmes de plus de 50 ans », une conviction que Lorène défend à son tour. Cette prévention passe par l'art, avec des bustes de femmes moulés, peints par des artistes de renom ; mais aussi par le skate ou le surf, avec des ambassadeurs dont l'aura permet d'atteindre un public jeune. « Nous avons commencé par monter des événements ponctuels en France dès 2008 (soit trois ans après la création aux États-Unis, ndlr), puis les choses ont pris de l'ampleur », se souvient-elle. En proposant à Shaney d'engager une personne à temps plein pour diriger l'association en Europe, Lorène ignore que cette tâche va devenir la sienne. « J'étais photographe, je travaillais à mon compte, ça n'avait rien à voir ! » s'étonne-t-elle encore. Pourtant, en 2010, la Bordelaise embrasse la direction de KAB « Shaney m'a dit que je pouvais m'implanter dans n'importe quelle capitale européenne, donc je lui ai dit que Bordeaux était la capitale de l'Europe », raconte cette native enamourée de sa ville. Dès lors, elle ouvre un espace galerie et un espace solidaire à Bordeaux, où les cours de yoga, les massages sont offerts aux femmes atteintes du cancer du sein mais restent ouverts à tous (l'équipe de bénévoles continue par ailleurs de monter des événements et d'intervenir dans les écoles). « La Kabane est un espace d'échange et de bien-être où les femmes viennent souvent après la maladie », explique sa créatrice, fière et émue par son évocation. En résumant sa vie, on ne peut s'empêcher de se demander : elle qui était infirmière, photographe, vidéaste, qui ne voulait pas rentrer au pays et dont l'histoire personnelle n'est nulle part marquée par le cancer du sein... pourquoi a-t-elle pris un tel engagement ? « C'est un peu comme si vous demandiez à une religieuse pourquoi elle est entrée dans les ordres. » Une vocation, cela ne s'explique pas. **Nathalie Troquereau**

Octobre rose avec Keep A Breast : du 2 au 31 octobre. Vernissages, expositions, tournois de volley, de golf, ateliers graffiti, conférences, concerts, vente aux enchères. Tout le programme sur la page Facebook de Keep A Breast.



Question cultures urbaines, Pessac est dans la place depuis un moment déjà. S'il existait un contest « événement culturel », les Vibrations Urbaines – 10 jours de festival – pourraient bien figurer parmi les gagnants. Pour comprendre cette réussite sans chichis, on doit regarder du

côté de son coordinateur général : Frédéric Arnaud, 39 ans, né à La Flèche.

EN VU, MAIS DISCRET

C'est l'histoire d'un stagiaire et d'un festival : seize ans plus tard, Frédéric Arnaud, devenu directeur du service jeunesse à la mairie de Pessac organise toujours – et de plus en plus fort – les Vibrations urbaines. Replongeons en 1997 – suite à son DESS communication jeunesse à Bx 3 –, Frédéric entre comme stagiaire à la mairie de Pessac, et souvenons-nous : le skate, le BMX, le rap, le hip hop ou le graff n'avaient pas encore tout à fait en France le statut qu'ils ont aujourd'hui de pratiques sportives, encore moins de pratiques artistiques. L'équipe municipale cherchait alors à créer un festival pour les jeunes : « Une directrice et deux stagiaires, dont moi » vont mettre ça en route. D'abord Rap&Roll avec la complicité de l'équipe Barbey, puis en 1998 naissance des Vibrations urbaines. Frédéric reste : emploi jeune, service civique volontaire, qui permettait d'éviter le service militaire – ce truc que les garçons étaient obligés de faire et qui durait dix mois..., puis plus tard il passera le concours d'attaché territorial. Le voilà désormais directeur du service jeunesse tout entier avec le gros morceau du festival. Quand, plus jeune, il a choisi de venir à Bordeaux, c'était autant pour les études que pour la bonne réputation de la ville pour les musiques actuelles. Souvent (moins depuis qu'il est papa, il en convient), Frédéric, sous le blaze « DJ Flébeat », va mixer du côté du quartier St-Mich' à Bordeaux. Passionné de vinyles et de son black, il se régale de la programmation musicale des VU. Il vend d'ailleurs assez bien la soirée New York Express du 19 octobre : « Bellegrave transformé en quartiers de NYC, grosse soirée pour une immersion dans le hip hop new-yorkais ! Harlem avec The World Wide Kids, Manhattan avec des battles MC's et beatmakers, le Bronx avec une block party assurée par plusieurs DJ's... »

Chaque fois, le festival met en avant la scène locale, dans toutes les disciplines représentées. De la pédagogie et de la participation : « On fait ça depuis le début. Avec le service jeunesse, on propose les ateliers, les initiations et le show ! » Pour prendre en consistance et en respect (c'est important dans le rap de se faire respecter), Frédéric a pris appui sur des experts, travaillé avec plus de 35 structures ou associations, avec les services techniques municipaux. Bref, il n'est pas tout seul aux manettes. Il souligne le fait que les Vibrations urbaines sont un événement organisé par une collectivité. Pas vraiment de notoriété personnelle, alors ? « C'est une chance, comme ça tu gardes ta fraîcheur ! De toute façon, moi je suis plutôt un pragmatique, pas vraiment fan des discours comme dans l'art... »

Pour parvenir à inscrire le festival dans le temps (et accueillir 17 000 spectateurs en 2012), la volonté politique a compté, et la participation de la Cub, dernièrement, « a été une bouffée d'oxygène ». Et si quelqu'un lui fait remarquer : « T'es toujours à Pessac ? », Frédéric répond naturellement : « Ben, oui, puisque je ne m'y suis jamais ennuyé ! » **Sophie Poirier**

Les Vibrations urbaines, 16^e édition, du 18 au 27 octobre, Pessac. Temps forts : contests internationaux BMX & skate, exposition street art « Américain XXI – De la rue à la vitrine, de la vitrine au musée », Pessac Battle Arena breakdance et hip hop, soirées et concerts, avant-première du documentaire d'Ice T *Something From Nothing : The Art of Rap*. www.vibrations-urbaines.net





© Murat Délépant

Il y a la « génération Goldman » et la « génération Velvet ». À chacun ses idoles (!). Rodolphe Burger a depuis longtemps choisi son camp. Orienté en cela par un timbre de voix catacombique, Burger pour sa part serait plutôt Lou Reed.

LA TÊTE LA PREMIÈRE

Les indices de l'addiction de Rodolphe Burger pour le magazine *VU* jonchent son parcours depuis les premières heures de Kat Onoma, son ancien groupe, jusqu'à cet album de reprises paru l'an dernier (*This Is A Velvet Underground Song That I'd Like To Sing*). On peut donc espérer, à l'occasion de son prochain concert, une relecture intense de classiques du souterrain, dont Burger semble extraire un minerai inconnu à chacune de ses reprises. Exemple avec *Pale Blue Eyes*, qu'il enfouit encore plus profondément dans le mystère de son message. Et puis Burger se barde de références artistiques. Littéraires (son passé de professeur de philosophie, sans doute...), musicales (le velvet, bien sûr, mais aussi le côté le plus sombre du rock, de Joy Division à Iggy Pop) ; on le voit à la BNF ou au Centre Pompidou, on le croise régulièrement à Avignon, et Franck Vialle lui consacre un documentaire (*And I Ride, And I Ride*). L'Alsacien est peu porté vers le rock prolétarien des bars à bière. Lui aborde le genre tête la première, d'abord parce que son approche, cérébrale, capte l'émotion par le cortex, plus en quête de sens que de sensualité. Pourtant, une fois sur scène, l'homme délivre un set intense et captivant. On pourra essayer de partager un peu de cet univers disparate. Et souterrain. **José Ruiz**
Rodolphe Burger, le 11 octobre, 20 h 30, Rocher de Palmer, Cenon.
www.lerocherdepalmer.fr

Un événement dans le cadre de « La nuit je mens, le CAPC au Rocher de Palmer ». Des œuvres sélectionnées par Didier Arnaudet, critique et commissaire de l'exposition anniversaire « La sentinelle » – au CAPC –, seront données à voir dans les espaces du Rocher de Palmer.



© Jean-Marc Labraro



© Shawn Peters



© Brantley Gutierrez



© Krijn van Noordwijk

Le son mal léché d'un drôle d'immense saxophoniste, les deux visages d'un même artiste, le violoncelle à la rencontre de l'Afrique, des standards peu catholiques et une voix rare, de quoi passer le mois au tempo d'un jazz plutôt aventurier.

PORTER, STETSON, PORTAL, REIJSEGER ET LES AUTRES...

Un nom de chasseur de prime, Colin Stetson. Le fait est que le bonhomme a multiplié à ce jour les jetons de présence dans des cercles bien variés. Et si le réseau des festivals jazz n'a pour lui que peu de secrets, il a pointé tout aussi naturellement dans le rock chez Tom Waits, Lou Reed, ou en tournée avec Arcade Fire. On le voit, ce qui importe à Colin Stetson, c'est d'apporter son gros son, cette bouffée irréaliste qu'il tire d'un saxophone basse de la taille d'un cobra adulte qu'il fait mugir entre ses doigts. Une polyphonie de la jungle qui pousse hors de toute limite l'utilisation de l'instrument à vent, et une expérience sonore à vivre.

Autre adepte du souffle vital, Michel Portal, lui, présente ce mois-ci plusieurs visages. D'abord son versant classique avec un concert où il est aux côtés du quatuor à cordes Sine Nomine. Sa clarinette, habituée des improvisations free, filera plus douce en s'associant aux cordes des violons et violoncelles sur un répertoire qui réunit Schubert et Mozart. Et le Michel Portal de ce soir-là à l'Auditorium sera le lendemain avec ses complices Bojan Z, Bruno Chevillon et Daniel Humair dans une configuration résolument jazz, de quoi rassurer les amateurs d'improvisations plus échevelées.

Adepte d'un contact très physique avec son instrument, Ernst Reijseger culbute son violoncelle (à cinq cordes, fabriqué spécialement pour lui) mais sait aussi bien le bercer d'un archet caressant. Sa rencontre avec Mola Sylla, chanteur compositeur, percussionniste et griot sénégalais, aura (provisoirement ?) décidé de son devenir artistique. Sylla s'installe à Amsterdam en 1987, et s'ouvre alors une collaboration féconde avec le violoncelliste, que viendra renforcer l'arrivée auprès des deux musiciens du pianiste néerlandais Harmen Fraanje. La réunion des trois hommes donne le jour à une unité musicale inclassable. Chaque concert du trio contribue à en renforcer le caractère unique et imprévisible et devient la promesse de surprises toujours renouvelées.

L'autre trio à surveiller ce mois-ci sera le Trio New York, formé à l'initiative du saxophoniste ténor Ellery Eskelin, qui prend la tangente avec ce projet réunissant également le batteur Gerald Clever et l'organiste Gary Versace. Et c'est à

Bobbie Lee, la propre mère d'Eskelin, que revient finalement l'origine de cette entreprise de relecture de standards du patrimoine musical nord-américain. Bobbie Lee fut une organiste (Hammond B-3) respectée dans le Baltimore des années 60. Et Ellery Eskelin de se plonger dans le passé maternel pour retrouver l'essence du trio orgue sax batterie, un modèle hard bop qui adresse là un coup de chapeau indiscipliné à quelques classiques de Monk (Off Minor) ou d'Irving Berlin (How Deep Is The Ocean). Car on ne doit pas s'attendre à une visite polie de ces monuments-là par Ellery Eskelin et ses complices. Le trio déconstruit et réassemble dans une improvisation libre toute la richesse harmonique des compositions. Et le B-3 d'apporter une touche familière sur cette terra incognita qu'explorent les garçons. Assez loin du son de Jimmy Smith tout de même...

Et puis voilà Gregory Porter, avec sa casquette genre Donny Hathaway au milieu des années 70, et cette voix où se confondent les accents de Nat King Cole et de Marvin Gaye, entre crooner et soulman. Un de ces barytons dont on perçoit la puissance retenue, de ces voix qui réchauffent et emballent les sens. La musique de Gregory Porter, qui compose aussi une bonne partie de son matériel, tire son essence du gospel de son enfance, frottée au jazz vocal auquel l'initia sa mère. De là, l'univers de la comédie musicale de Broadway contribuera davantage à forger son style. Un style que les arrangements et le talent de musiciens triés sur le volet équilibrent sans l'encombrer. Gregory is the man ! **JR**

Ernst Reijseger,

le 15 octobre, 19 h 30, Rocher de Palmer, Cenon.
www.lerocherdepalmer.fr

Ellery Eskelin, Trio New York,

le 16 octobre, 20 h 30, Rocher de Palmer, Cenon.
www.lerocherdepalmer.fr

Gregory Porter,

le 20 octobre, 20 h 30, Le Vigeon, Eysines.
www.eysines.fr

Michel Portal,

le 30 octobre, 20 h avec le quatuor **Sine Nomine**, et le 31 octobre pour un concert jazz, 20 h, Auditorium, Bordeaux.
www.opera-bordeaux.com

Colin Stetson,

le 30 octobre, 20 h 30, Rocher de Palmer, Cenon.
www.lerocherdepalmer.fr



Les Californiens du groupe !!! (Chk Chk Chk), en tournée pour leur dernier album *Thr!!!er*, feront escale au Rocher de Palmer à la fin du mois. Attention, concert sportif, il va falloir danser.

GO GO GO !!!

Difficile d'être passé cette année à côté du tube *Even When The Water's Cold*. Un son indie, une voix ambiguë et un thème qui s'accroche de longs jours durant. Moins évident en revanche d'avoir retenu leur nom. !!! (Chk Chk Chk) a soulevé la plus sérieuse des polémiques dans toute la presse musicale en matière d'onomastique rock. Prononcez-le comme vous voulez et rassurez-vous, ceci n'est pas un exercice de diction mais bien une leçon sur le mélange des genres. Dans *Thr!!!er*, il y a à boire et à manger : du rock, bien sûr, mais aussi de la pop, du funk, des relents d'électro, des lignes de basse têtues, des ritournelles de guitare romantiques et des tubes nés pour le *dancefloor*. La musique des !!! (Chk Chk Chk) touche autant la préado rock velléitaire que le punk adulte à la recherche du son perdu ; autant le nostalgique des Jet que les néo Travolta du samedi soir. Sur scène, Nic Offer (le chanteur) appartient à la dernière catégorie. Vu récemment par le public français lors de la Route du rock, Nic danse au moins autant qu'il chante. En mini short et pieds nus, le leader jette ses bras et ondule du bassin comme personne – on pourrait y reconnaître quelques exercices de modern jazz... Un groupe intéressant, donc, plutôt consensuel, certes, mais qui promet un bon moment de lâcher-prise près d'un ampli et l'occasion de délier ses membres au son hybride made in Sacramento.

Nathalie Troquereau

!!! (Chk Chk Chk), le 23 octobre, 20 h 30, Rocher de Palmer, Cenon. www.lerocherdepalmer.fr



L'acolyte de PJ Harvey vient au Krakatoa pour présenter en live le meilleur de ses musiques de films.

Screenplay.

ÉMOTIONS EN PARISHRAMA

Il est de ces compositeurs qui ont le talent d'écrire des BO de cinéma qui dépassent le cadre même du film. John Barry ou Ennio Morricone, par exemple. Il est aussi de ces musiciens qui possèdent une dimension cinématographique chaque fois qu'ils approchent d'un instrument. Cela a toujours été le cas de John Parish, pur produit de cette Grande-Bretagne *old school* où chaque kid joue de dix instruments sans en faire une histoire. Un multi talent géré avec la rugosité d'un col bleu. Cet homme de l'ombre n'est pas un bavard, et quoi de mieux pour décrypter un personnage mystérieux que de regarder son entourage pour l'appréhender malgré lui ? Parish a une part active dans la singularité de PJ Harvey, dont il est l'alter ego le plus probant, créant un ensemble toujours frappé de flegme vaporeux sans jamais renier sa violence. Il produit tour à tour 16 Horsepower, Eels, Dominique A, Sparklehorse ou Giant Sand : une digression assez imposante de la classe discrète. Au gré de la densité évocatrice qui jonche la carrière de Parish, on se prend à coller des images sur le déroulé des notes, ou même un contexte qui nous est propre puisque la musique est assez délicate pour nous laisser cette place. Pourtant, Parish vient du rock et de la pop, des instincts râpeux, un rendu naturellement peu propice à ce ressenti profond. Mais l'anglais est un cas particulier, on aurait clairement dû faire le chemin inverse et tourner un FO, un film original, pour accompagner sa musique. Comme une rencontre naturelle entre ces deux médiums, c'est Patrice Toye qui lui propose d'habiller ses films *Rosie*, *Nowhere Man* et *Little Black Spiders* et de se mettre concrètement à écrire sur des images. John Parish vient de compiler les meilleurs de ses morceaux sur *Screenplay*, un disque forcément intense et dans lequel il pioche pour cette tournée un peu particulière.

Arnaud d'Armagnac

John Parish, le 30 octobre, 20 h 30, Krakatoa, Mérignac. www.merignac.com



Des hipsters de Brooklyn aux plus underground rockers de Paris, tous sont unanimes : le combo de Philippakis est de ceux qui marquent, par un gros point d'exclamation, cette décennie. *Holy Fire*, le dernier-né, est certainement à deux doigts d'allumer un grand feu de joie sur les rives de la Garonne. Prêts à brûler ?

TENNIS & MACRAMÉ

Les jeunes poulains des Foals ont grandi, et, en dix ans, ils ont excessivement repoussé les barrières d'une pop rock british devenue mielleuse, pour la rendre carrément excitante. Autant vous dire que ce concert sera l'immanquable d'automne. Qui ne les a pas vus est comme un homme n'ayant jamais mis les pieds sur la lune. Mais l'impossible est possible. Le combo britannique de Yannis Philippakis est une de ces perles que l'on ne trouve qu'une fois tous les dix ans. Ils ont, en un peu plus d'une décennie, pris un fin plaisir à aiguïser les mélodies d'une électro pop évanescence. Du très rock *Antidotes*, leur premier album, à *Total Life Forever*, sorti en 2010, ils ont grimpé sur l'échelle de Richter dans le seul but de nous faire suer sur la piste de danse. Et on se réjouit d'avance de vivre en musique les turpitudes incessantes de ce poète névrosé et de son combo. Sensuelle, hypnotique, la bande de Philippakis s'est installée comme la source pop rock la plus fascinante de par ses structures toujours plus complexes et minutieuses..., quasi obsessionnelles. Compulsives, les rythmiques sont au pas de la techno minimaliste de Monolake, une de leurs inspirations. Un son tout aussi surréaliste que leurs paroles. Les rêveries de Philippakis prennent une forme cristalline lorsqu'elles rencontrent ses riffs étourdissants. Il suffira de s'asphyxier avec le titre *Inhaler* pour comprendre que leur groove est plus tranchant qu'une lame. Peu importe la pluie et le ciel gris, ce mois-ci on se prépare à une cascade de tubes, alliant une voix magnétique et des mélodies synthétiques. Une puissance follement attractive, à deux doigts de l'indécence musicale.

Tiphaine Deraison

Foals, le 2 novembre, 20 h 30, Rocher de Palmer, Cenon. www.lerocherdepalmer.fr



Difficile de ne pas voir dans un concert de ce drôle de groupe qu'est Deluxe l'influence de la vague alternative française qui régénérera la musique vivante quelques vingt-cinq ans plus tôt. Deluxe, héritier des Satellites et consorts ? Voire...

PREMIER CHOIX

Comme leurs illustres aînés, les six jeunes gens dévastent le plateau une fois sur scène. Cette énergie, cette manière de ne pas tenir en place une fois lancé le top départ, cette frénésie maîtrisée, courir, embarquer les spectateurs dans une même transe, tout cela nous ramène aux meilleurs jours de la Mano Negra et autres Casse-Pieds, avec les ultimes convulsions du rock alternatif. Comme ces derniers, Deluxe a fait ses armes dans les rues. Pour ce groupe, Aix-en-Provence fut le creuset nourricier. La plus sûre des écoles avant de mettre le feu aux planches, ce contact immédiat avec les passants. Avec ce cocktail surdosé qu'est la musique de Deluxe, on assiste à un déluge où claviers, MPC, sax décomplexé et basse groovy assurent aux vocalistes de quoi faire monter la température. C'est là qu'intervient Liliboy, la chanteuse au timbre imparable. Nous sommes au cœur d'un foyer funk, et cette fille souffle sur les braises. Six ans que Deluxe travaille, et, depuis 2007, le groupe a forgé une identité musicale qui repose sur le triptyque dub step/hip hop/funk balancé à fond à la face du public. Deux maxis et un EP ont préparé le terrain, avec en plus la BO du film *Les Profs* parue l'an dernier. En cette rentrée 2013, voici l'album forgé autour du tube imparable qu'est *Daniel*. On découvrira utilement le clip de ce titre en guise d'introduction à l'univers de Deluxe. **José Ruiz**

Deluxe, le 19 octobre, 20 h 30, Rocher de Palmer, Cenon. www.lerocherdepalmer.fr

L'ASTRADA MARCIAC



SAISON CULTURELLE PROPOSÉE
PAR JAZZ IN MARCIAC

2013/2014

Mercredi 2 octobre 2013

D'UNE ÎLE À L'AUTRE

Berceuses du monde entier
pour petits et grands
avec Serena Fisseau et Fred Soul

Samedi 12 octobre 2013

PINK TURTLE Nouveau spectacle

Dimanche 13 octobre 2013

FOUQUET-D'ARTAGNAN

OU UNE AMITIÉ CONTRARIÉE
de Donat Guibert.
Mise en scène Jean-Paul Bazziconi.
Avec Donat Guibert et Alain Veniger

Samedi 19 octobre 2013

RICHARD BONA

Dimanche 20 octobre 2013

NICHOLAS ANGELICH piano
Bach, Les Variations Goldberg

Vendredi 25 octobre

Samedi 26 octobre 2013

LA MEUTE

avec les voltigeurs : Arnau Serra-Villa,
Bahoz Temaux, Julien Auger,
Mathieu Lagailarde, Sidney Pin,
Thibault Brigner.
Première partie : spectacle des jeunes
circassiens de Circ'Adour

Dimanche 10 novembre 2013

LE VIOLONCELLE DE GUERRE,

MAURICE MARÉCHAL ET LE POILU
Concert lecture avec Emmanuelle Bertrand
et Christophe Malavoy

Samedi 16 novembre 2013

PULCINELLA CRÉATION
TROYKA

Dimanche 24 novembre

Lundi 25 novembre 2013

EDGAR ALLAN POE
EXTRAORDINAIRES

Adaptation Agathe Mélinand.
Mise en scène et scénographie Laurent Pelly.
Avec les comédiens de la promotion
2012-2013
de l'Atelier Volant, Théâtre National
de Toulouse Midi-Pyrénées

Samedi 30 novembre 2013

DES ATELIERS À LA SCÈNE

Les Ateliers d'Initiation à la Musique de Jazz
du collège de Marciac fêtent leurs 20 ans.

0892 690 277 tarif unique **JAZZINMARCIAC.COM**

FNAC-CARREFOUR-GÉANT-MAGASINS U-INTERMARCHÉ VIRGIN-LECLERC-ADOMAR-COBA-CULTURA

LES MÉCÈNES DE JAZZ IN MARCIAC



KRAKATOA

CONCERTS-PÉPINIÈRE-RÉSIDENCES-PÔLE RESSOURCES

SEPT DÉC 2013

25/09 THE DILLINGER ESCAPE PLAN

03/10 ROCK SCHOOL BARBEY : EIFFEL

**11/10 THEMATIK... :
SPEED DATING JURIDIQUE – 14H**

**12/10 Goûter Concert :
JUNE HILL – 15H30**

**19/10 MÉDIATHÈQUE DE MÉRIGNAC :
BOTIBOL – 15H30**

**25/10 SUICIDAL TENDENCIES
+ THE INSPECTOR CLUZO**

**30/10 JOHN PARISH
+ JAROMIL SABOR**

05/11 BRNS + ARCHIPEL

07/11 LOUIS BERTIGNAC

08/11 MORCHEEBA

**10/11 NAÂMAN + PROTOJE
+ PAPA STYLE**

14/11 AUFANG

**21/11 BEN L'ONCLE SOUL
& THE MONOPHONICS**

**22/11 BOULEVARD DES AIRS
+ LES LACETS DES FEES**

**29/11 YEAR OF NO LIGHT
+ BAGARRE GENERALE + DJ**

**30/11 MÉDIATHÈQUE DE MÉRIGNAC :
A CALL AT NAUSICAA – 15H30**

30/11 GIRLS IN HAWAII + VO

07/12 YODELICE

**13/12 JASON LYTL
& THE YOUNG RAPTURE CHOIR**

14/12 KRAKABOUM – 15H30

**18/12 THEMATIK... :
BOOKER SON GROUPE – 14H**

À VENIR EN 2014

07/02 TARJA TURUNEN

14/02 BABYSHAMBLES

13/03 GAETAN ROUSSEL

TRAM ligne A arrêt Fontaine d'Arlac

Ouverture des portes à 20h / concerts à 20h30

Tos : 05 56 24 34 29 >> www.krakatoa.org





Entre minimalisme et flamboyance, les Texans de Balmorhea nous livrent une bande-son réconciliant le passé et ce qu'il y a de plus contemporain. Une traversée du désert à nulle autre pareille.

RÊVE AMERICAIN

Les guitaristes Rob Lowe et Michael Muller ont formé le groupe en 2006. On peut compter Debussy, Arvo Pärt, John Cage parmi les influences. Et ce duo s'est agrandi en véritable orchestre. À quelques heures de route d'Austin, leur ville d'origine, se situe donc Balmorhea. Leur album, *All Is Wild*, *All Is Silent*, sorti sous le label Western Vinyl, pose les jalons de leurs explorations sonores. Le titre est tiré d'une lettre écrite par un pionnier, William B. Deewes, qui s'installa dans la région dans les années 1830, et fut confronté à l'immensité et l'hostilité des grands espaces. Ce sextet fait revivre une conquête de l'Ouest où toutes les nuances se mélangent. Des structures encore plus complexes comparées à leurs premiers efforts. Les voix, le tapotement des mains servent la mélodie, quels qu'en soient l'attaque des cordes et les roulements de batterie. Évoquons Dirty Three, A Silver Mt. Zion et Mono, avec qui ils sont partis en tournée récemment. Du rock expérimental, de l'enracinement folk à l'exaltation jazz. Ils reviennent avec *Stranger*, leur cinquième album en date, au travers duquel ils poussent leur pérégrination, les motifs et leurs soupirs. Du *steeldrum* en guise d'ouverture. Ces esthètes offrent de nombreuses échappatoires ou de franches directions, acoustiques comme électroniques. Les minutes passent, le voyage se poursuit. À vous d'en décider l'issue.

Glovesmore

Balmorhea + JMB,

le mardi 15 octobre, 19 h 30,

I.Boat, Bordeaux.

www.iboat.eu

balmorheamusic.com



© Agnès Dierbeys

Dans le postmodernisme ambiant, Poni Hoax et ses cinq musiciens de jazz expérimental reviennent enfin avec leurs rythmes contagieux entre Daft Punk et Sonic Youth. Leur dernier album, *A State of War*, est taillé comme un ovni dont la complexité ravit par ses accroches pop et ses mélodies new wave mélancoliques et brillantes.

FRENCH ACABIT

L'hommage rendu à la capitale hongroise était plus coldwave que funky, mais Poni Hoax a su profiter de ce tremplin réussi et magnifié par la chanteuse Olga Kouklaki pour persister et signer d'un coup de maître plus de 200 dates internationales. Dont les premières parties de Franz Ferdinand, rien que ça. Découverts grâce au label Tigersushi, les cinq Parisiens de Poni Hoax ont cette verve pop rock mêlée à une folie disco funk incroyable. Leur secret ? Un clavier qu'ils travaillent à quatre mains, dans une insolente provocation musicale. Unique, à l'instar de la voix de Nicolas Ker, sorte de dandy dark qui serait le petit-fils de Nick Cave revenu d'un monde parallèle. Poni Hoax marie le blanc et le noir dans une danse lancinante et cavernueuse qui joue avec le fantôme d'un certain Ian Curtis. Comme la vie de ce dernier, l'ombre d'une femme plane sur le groupe. L'album *Images of Sigrid*, ode à une actrice du même nom, donne un goût de mystère au groupe, qui sait de même très bien conserver cette ambiance vaporeuse. Mais ce qui reste constant chez les Parisiens, c'est l'énergie rock qui se dégage de leur prestance scénique. Qu'on soit plutôt *handbanging* ou hypnose musicale, Poni Hoax contentera le moindre de nos spasmes musicaux. Il suffit d'entendre les premières notes de clavier de *Pretty Tall Girls* ou *Antibodies* pour se faire emporter. **Tiphaine Deraison**

Poni Hoax, le 26 octobre, 19 h 30, I.Boat, Bordeaux.

www.iboat.eu



© Richard Dumas

Baignoire dans les loges, bulles de champagne en studio... Un duo électro pop qui se nourrit du romantisme des années 80 et de l'insolence mainstream, provoquant déhanchés et vague à l'âme.

JEUNES & JOLIS

Des Rennais, aux visages innocents et aux lèvres boudeuses. Jean-Sylvain Le Gouic au chant et Thibaut Doray à la batterie. Juveniles : un nom de scène qu'ils préfèrent prononcer à la française, sans pour autant rejeter son pendant anglo-saxon. Des considérations dont ils se sont lassés au fil des interviews, comme des nombreux parallèles avec New Order et Morrissey. Manchester comme ville de cœur, des synthétiseurs comme ligne de conduite. Le label parisien Kitsuné est venu les chercher il y a maintenant deux ans. Le titre *We Are Young* marque alors les débuts du groupe, et n'est autre que le morceau d'ouverture de leur premier album éponyme. La production et les arrangements sont signés par le Rémois Yuksek. Leurs compositions se sont construites au fur et à mesure, alors que les dates de concerts les emportaient sans cesse loin de leur pied-à-terre, de ces falaises bretonnes où la scène musicale est sans cesse renouvelée grâce à Jean-Louis Brossard des Transmusicales. Un passage obligé pour les plus prometteurs, tout comme les planches de l'Ubu. Les copains, les vrais : les Popopopops, Manceau, O Safari... Ils ont su dévoiler deux singles bien avant l'été : *Strangers* et *Fantasy*, accompagnés de clips aériens et faussement bourgeois. Ne vous refusez pas une formule club pour une redescende insouciant, un automne sans complexe.

Glovesmore

Juveniles, le 10 octobre, 21 h, Rock School Barbey, Bordeaux. www.rockschool-barbey.com



Dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre, nuit de nouvel an du fond des âges, le monde des morts s'immisce dans celui des vivants.

HORROR & GORE'N'ROLL

L'au-delà sera à portée de nos oreilles à la Rock School Barbey, de quoi rire autant de la mort que de l'immortalité scientifique avec une programmation rock sanguinolente. Ne pas laisser mourir ce qui est déjà mort ; en effet rien de tel pour éviter la perte de tonus de la fin de ce mois d'octobre qui annonce l'hiver proche. Les vampires, les squelettes, les zombies et autres monstres consacrés seront de sortie. Ils célébreront autant sur la scène que dans la salle l'antique fête de Samain. Il sera possible de se mêler à eux habillé pour la circonstance, sans votre déguisement du quotidien, et de dévoiler enfin votre vraie nature à une foule complice avide de décibels. À l'affiche : Les JC Satàn profiteront ce soir-là de l'innocuité des exorcismes en latin pour professer leur son vampirique. Les savants fous de The Irradiates présenteront leurs dernières inventions dans le but de conquérir la planète ou, faute de mieux, de faire sauter la ville. Les Demon Vendetta, sous le patronage d'Abbadon, seigneur de la destruction, régleront quelques comptes de façon apocalyptique. Si l'on peut définir les zombies philosophiquement comme la rencontre d'un but absolument déterminé avec une motivation absolument absente, il faut se rendre à l'évidence : depuis que les psycho rockers des Banane Metalik se shootent avec des abats, quelque chose a changé chez les morts-vivants. Ils veulent du sexe ! Disons donc que l'amour ne sera pas loin avec eux, et, vu que l'inconcevable deviendra possible, ça promet ! Il paraît même que les nuits vont s'allonger, c'est tant mieux. **Stanislas Razal**

Halloween Party, le 31 octobre, 20 h 30, Rock School Barbey, Bordeaux. www.rockschool-barbey.com et bordeauxhalloween.tumblr.com

La Zombie Walk, marche des vampires, aura lieu le 26 octobre prochain. Départ de la place de la Bourse à 15 h.



GLOIRE LOCALE

par **Glovesmore**

C'est bien du producteur au consommateur que The Inspector Cluzo a choisi de distribuer son quatrième album Gasconha Rocks, accompagné d'une BD inédite et d'un documentaire retraçant leur dernière tournée.

ADISHATZ

Ces militants montois et l'espièglerie de leur langue ont dépassé de nombreux codes dans le monde de la musique. Ils ont modifié leur « jeu de guitare et de batterie pour combler le spectre de la basse ». Une « gasconnade » dont ils sont fiers. Et qu'ils ont réaffirmée au travers d'un morceau, du nom de leur label : *Fuck The Bass Player*. Les influences se partagent : Frank Zappa, Fela Kuti, Curtis Mayfield, avec qui ils auraient aimé reprendre Suffer ou encore la scène rock de Seattle. Mathieu, à la batterie, est influencé par Phil Rudd (AC/DC) et John Bonham (Led Zeppelin). Et Laurent explore avec sa Gibson SG l'*open tuning*, une technique qui « se ressent ». En réaction à la « condescendance des grandes villes », ils prennent soin d'eux dans les Landes et jouent ensemble depuis vingt-trois ans. Après avoir créé *Ter à Terre* et joué du revival soul funk (Lee Fields, Sharon Jones), ils tournent depuis cinq ans sous l'appellation TIC – The Inspector Cluzo. De l'Écosse au Japon, du King Tut's de Glasgow au Fuji Rock, ils se sentent chez eux. Les rencontres fortes, qu'elles soient humaines ou culturelles, marquent leur parcours. Le Taïwanais Chris Lin retrouve l'inspiration suite à un concert de nos deux acolytes. Il leur propose depuis ses dessins, et ce pour la bonne cause *Do It Yourself*. Autant de témoignages attachants que l'on peut découvrir dans le documentaire *The 2 Mousquetaires : A Fight For Independance*. Encore en tournée, ils attendront la fin de l'année pour rééduquer leurs papilles avec de l'armagnac et du sanglier en sauce. De quoi se réchauffer toute la nuit, après avoir tant donné sur scène.

Suicidal Tendencies + The Inspector Cluzo,
le 25 octobre, 20 h 30, Krakatoa, Mérignac.
www.krakatoa.org
www.theinspectorcluzo.com



ALBUM DU MOIS



Compil automne

Pour un été indien riche en couleur, la Feppia offre les nouveautés des labels indé aquitains. Les défricheurs sonores n'ont pas fini d'étonner. Une sélection de 13 titres à télécharger librement

sur les sites www.feppia.org et id-aquitaine.com. Tendre l'oreille... Elyas Khan, Motorama, The Inspector Cluzo ou encore Petit Fantôme sont sur les ondes et le Web (O2 Radio, MDM, RIG, BDC One, RTDR, BUZ).

SORTIES DU MOIS

Blood / Lines

d'Emily Jane White
(folk, indie rock)
chez Talitres.

The Electric Horseman & The Dancing Movie

de Mr. Grandin
(électro, trip hop)
chez Banzai Lab.

Free Birds

de Vanupié (reggae, soul)
chez Soulbeats.

Don't Wanna Hear About Your Band

de Tiger Bell (rock, punk)
chez Platinum.

Gasconha Rocks

de The Inspector Cluzo
(rock)
chez Fuckthebassplayer.

Simone pète les watts !

(compilation rock, reggae, chanson)
chez Le Passage.

Dejalo Gyal

de Alike y Nueva Alianza
(reggae, cumbia)
chez Sabor Disco.

Error #404

de Spaam (électro)
chez Boxon Records.

Transumància

de Brigada Menestrers
(musique traditionnelle)
chez Menestrers Gascons.

Horratzetik Hari

de Hiru Soinu
(traditionnelle, folk)
chez Agorila.

Sous Chapiteau

Créon

12 au 17 Nov 2013

LO'JO
LALALA NAPOLI
Cie BAM
SMART Cie
ZANBROKAL
L'ATTRACTION CÉLESTE
MINIMUM FANFARE
Cie CIRK'ON FLEX

CHAPI

TOSCOPE

Cirque & Musique

WWW.LARURAL.FR

la rural

Créon

Gironde

FONDATION

CABANE PROJETS

GRAC

fip

Office de Tourisme du Ciron

SONO
TONE



© François Fleury



Dans le quartier Saint-Éloi, Off passe la dernière couche de peinture sur les murs du Capharnaüm, bar artistique pluridisciplinaire aux visées atypiques.

CAFÉ BAZAR

Les salseros connaissent déjà l'adresse, qui abritait La Petite Cloche. « C'était la dernière licence IV de disponible », explique Off, « j'ai sauté sur l'opportunité. » Off a eu envie de créer le lieu qu'il ne trouvait pas à Bordeaux : « Je suis allé au Pays-Bas, en Allemagne, en Grande-Bretagne, en Espagne, en Suisse, un peu partout, et j'ai été influencé par les établissements que j'y ai vus, multiculturels et avec de l'âme. » De fait, Off vise l'éclectisme et prévoit d'accueillir des expos, des projections, des débats, des cours de danse et « même des spectacles de marionnettes pour les gosses ». Bien sûr, il y aura de la musique, avec des DJ's, des solistes ou des formations acoustiques. « À Bordeaux, on m'a mis une pancarte rock'n'roll, mais ici ce ne sera pas le 115, ni le Jimmy, ni Le Luxor », se défend-il, « ce sera à part ». Car « quitte à ressortir imbibé, autant que ce soit de connaissances ». Le Capharnaüm attend ses premiers habitués, stratégiquement placé entre cours Victor-Hugo et cours Alsace-Lorraine. « Je pense que c'est ici que tout va se passer maintenant, entre quartier populaire et quartier des bobos (...) Dans un endroit confiné, dans une petite rue discrète, les gens se sentiront comme chez eux. »

Guillaume Gwardeth

Le Capharnaüm, bar artistique pluridisciplinaire, 31, rue Bouquière, Bordeaux. Soirée inaugurale le 27 octobre dès 18 h, concert et DJ set, projections...

Les 17 et 18 octobre, le French Pop acte le retour au premier plan de la pop à la française. La Femme, Aline, Granville, Pendentif ou Barbara Carlotti : l'Hexagone a remis du cool dans ses partitions.

MY TAYLOR IS FRENCH

Chanter en français est souvent un choix difficile. Le passé littéraire ou l'ombre académique pèsent souvent de façon inconsciente, et il y a une retenue névrotique, une peur de mal faire. Tout le monde n'est pas Bashung. Et puis, il faut avouer que le terme « pop française » a perdu de sa grâce ; on pense moins aujourd'hui aux très classes Françoise Hardy ou Serge Gainsbourg qu'à un défilé de radio-crochets très superficiels sur les chaînes qui martèlent des clips, pour habituer plus que convaincre. Mais il y a eu une période durant laquelle l'expression eut un impact prescripteur. Pendant quelques années, il était aussi trendy d'écouter la nouvelle scène hexagonale que les échos d'outre-Atlantique. Loin du petit conservatoire de Mireille ou du déballage de variétés old school de Maritie et Gilbert Carpentier, la pop française des années 80 délaisse le côté désuet du genre pour s'engager dans le sillon de la new wave britannique de Taxi Girl, Étienne Daho, Elli et Jacno, Jad Wio. Les guitares et les synthés sont décomplexés, le ton est audacieux et référencé : le chant en français ne fait plus bâiller les jeunes. Mais après cette vague prometteuse, plus rien. Ce ne sont pas les quotas radio qui ont réussi à relancer la machine (aux heures de grande écoute, 40 % des morceaux doivent provenir d'un groupe français depuis 1996). Au contraire, serait-on tenté de dire, puisque quand on n'est plus en compétition avec les meilleurs et qu'on a une exposition assurée, l'exigence n'est plus la même. Depuis deux ans, c'est une nouvelle vague de pop candide et racée qui se révèle en ayant suivi le bon chemin. Ces groupes ont été adoubés dans les caves, ont généré le bouche à oreille pour accéder à des salles plus grandes, et, quand les disques sont arrivés dans les bacs, ce n'est pas parce qu'ils avaient été poussés par un producteur ou un puissant label. La nouvelle vague s'appelle Aline, Granville, Pendentif, La Femme... Tous ont choisi de se réapproprier le chant en français. Les 17 et 18 octobre, il sera aussi possible de constater que le public a suivi, car chaque concert de La Femme, par exemple, fait salle pleine depuis des mois. Un public qui vient bien sûr des fans de XX ou de Crystal Castles, mais qui trouve un écho chez ceux qui suivaient Dominique A ou la scène originale des années 80. L'association Dingue de Pop veut installer à Bordeaux un rendez-vous annuel où elle présentera le meilleur de la nouvelle pop française. Dans le même temps, le label Bordeaux Rock sort une compilation distribuée nationalement par Differ-Ant, qui, en 17 titres, opère un recensement de ce qui se fait de mieux sur la scène. Une sélection sérieuse et fluide faite en collaboration avec Franck Vergeade, rédacteur en chef de la revue *Magic*. Supporte ta scène locale, disaient les punks. Le conseil a gardé toute sa pertinence. **Arnaud d'Armagnac**

Festival Le French Pop, le 17 octobre, 19 h 30, avec Pendentif, Lafayette, Yan Wagner, Jérôme Echenoz, à l'I.boat, Bordeaux ; le 18 octobre, 19 h 30, avec La Femme, Barbara Carlotti, Aline, Granville, au Rocher de Palmer, Cenon.
www.lefrenchpop.com



Le fantôme des raves des années 90 a lui-même eu un frisson. Le collectif britannique culte Spiral Tribe est invité par un des pionniers français des free parties pour une soirée qui devrait remettre un coup de chiffon dans la scène des musiques électroniques. Une créativité pertinente hier, mais tournée vers demain : cette soirée du présent est bien entourée.

CONSPIRATION ET TROUBLE À L'ORDRE PUBLIC

Si aujourd'hui la techno a ses lieux dédiés et ses festivals identifiés, tout ne s'est pas toujours passé dans la fluidité et le confort. Cette soirée est avant tout la rencontre de deux monuments des nuits de sound system sauvage. Gaïa Concept est l'organisateur français des plus grandes raves depuis 1991. Ils invitent le collectif underground britannique Spiral Tribe, qui est une référence en la matière. Enfants naturels du mythique club de Manchester l'Haçienda, le collectif est un symbole de la contre-culture. Ses membres adoptent une philosophie qui dénonce l'industrie musicale et culturelle, faisant de son activité un propos politique revenant plus fort après chaque interdiction. Spiral Tribe vient d'une époque où les organisateurs sont inculpés pour « conspiration en vue de créer un trouble à l'ordre public ». Même s'ils sont finalement acquittés, le matraquage reste dense. Ils débarquent alors en France, où ils ne sont pas (encore) dans l'œil du cyclone. Mais la flamme suit la traînée de poudre et, en 1994, les free parties sont très médiatisées, brandies dans les actualités comme la menace ultime qui pèse sur la jeunesse. On ne filme pas un public, on pointe des voyous. Le collectif a gardé son authenticité malgré les rafales, même s'il s'est fait nomade pour perdurer. Un statut de légende qu'ils n'ont pas perdu et une démarche de musique libre et évolutive. Ne pas rester sur ses acquis, ne pas sombrer dans une posture paternaliste vis-à-vis des nouvelles scènes. Aujourd'hui, le mouvement free a muté et n'offre plus les mêmes codes. Le collectif a décidé de faire perdurer son esprit de création libre dans un cadre légal. La liste des SP23 (le nom Spiral Tribe est désormais réservé à leur passé) présents sonne comme une anthologie : Crystal Distortion, Ixindamix, 69db, Jeff23 et Meltdown Mickey. La substantifique moelle du collectif originel. Le lieu est encore tenu secret : suivez la page Facebook de Gaïa Concept pour des informations à l'approche de la soirée. **AA**

SP23 night, le 18 octobre, de 22 h à 07 h, endroit tenu secret à découvrir quelques heures avant la soirée.
www.gaiaconcept.com



Alexandre Tharaud et Alberto Garcia rendent à Scarlatti toute son hispanité. Ça claque, ça roule, ça geint, ça roucoule. C'est une écoute nouvelle.

POINT D'ORGUE par **France Debès**

ALEXANDRE THARAUD ET LA BONNE QUESTION

Scarlatti, né à Naples d'une famille de musiciens, immigra en Espagne, où il devint le compositeur attitré de la reine Maria Bárbara. Elle fut sa muse, son inspiratrice et il composa pour elle 555 sonates pour le clavecin. Donc, Alexandre Tharaud s'est posé la bonne question : comment donner le chic étincelant des sonates de Scarlatti au piano ? Comment rendre la sensibilité de certaines, le claquement de guitare des autres, l'esprit impertinent et la douce et amère saveur des premières sonates ? Notre pianiste a eu l'idée de s'associer à un chanteur de flamenco qui image le climat de Séville, où Scarlatti résida au début de son séjour en Espagne. Là, il entendit le chant obsédant des Andalouses, qui réveillait en lui ses ascendances siciliennes et napolitaines. Les sonates composées plus tard à la cour d'Espagne, reflètent la sauvagerie, la tendresse, le rythme obsédant des castagnettes et elles sont souvent pour la reine Maria Bárbara un remède à la mélancolie. Ces sonates, qui crépitent et s'articulent dans un discours hispanique, sont malaisées sur un piano, dont les marteaux ne rendent pas le son de la corde pincée du clavecin plus proche de la guitare. Un concert est un moment dont le programme n'est pas un catalogue d'œuvres agencées par caprice ou commande, mais une idée à partager autour d'un thème, d'une atmosphère, d'un voyage, d'une soirée fugitive, et dont le souvenir doit avoir retenu un climat, un instant de grâce, une proposition hors du quotidien. Alexandre Tharaud le sait bien, lui qui veut rendre aux sonates qu'il a choisies tout le cachet qu'elles ont dans leur interprétation originale. Il convie donc Alberto Garcia, chanteur de cante jondo, pour évoquer l'impétueuse domination

de l'Espagne et de la musique populaire andalouse dans ses œuvres. L'association des deux musiciens est une aventure qui séduira le public éclairé, curieux et fidélisé de ce théâtre. Le théâtre des Quatre Saisons n'a pas peur des passerelles et programme dans sa saison rien moins que Jean-Guihen Queyras, violoncelliste brillant, école Boulez, associé aux frères Chemirani et à Sokratis Sinopoulos, joueur de kemenche. Ou un autre programme avec A Filetta, groupe polyphonique corse, et Fadia Tomb el-Hage, chanteuse libanaise. On souhaiterait que les autres communes de la Cub ouvrent leurs scènes à la musique dite classique avec un peu plus d'audace. Les écoles et conservatoires sont seuls à animer ces villes, et aucun musicien de stature propre à faire rêver petits et grands n'est programmé, sauf en de très rares occasions ; exception faite du Pin Galant à Mérignac. La culture n'a pas de cloisonnement, les musées connaissent un engouement légitime, le patrimoine suscite un regain d'intérêt, les audaces de l'architecture mobilisent les réactions vives, mais la musique reste marquée d'un sceau sélectif et est peu empreinte d'une imminente nécessité. L'enseignement, la frilosité des réseaux de diffusion et d'autres acteurs maladroits officiant dans ce domaine ne permettent pas la perméabilité de cet art au plus grand nombre ? La seule commune de Gradignan, aujourd'hui, maintient une programmation de qualité hors celle des institutions historiques.

Alexandre Tharaud et **Alberto Garcia – Scarlatti**, le 10 octobre, à 20 h 45, théâtre des Quatre Saisons, Gradignan. www.t4saisons.com

RAPIDO

Le Roi David, de Honegger. Vingt-huit épisodes d'une fresque biblique chantés, joués et racontés par le Chœur Opus 33 et la Musique des forces aériennes de Bordeaux, sous la direction de Brigitte Coussirat, vendredi 4 octobre, 20 h 30, église Notre-Dame, Bordeaux. • **Le premier concert de rentrée des scènes publiques CNR**, catégorie musique ancienne, vendredi 18 octobre, 20 h 30, abbaye Sainte-Croix. • **Concert baroque : Les Surprises**, ensemble de jeunes musiciens qui explorent la dynastie des Rebel, samedi 2 novembre, 20 h 30, temple du Hâ, Bordeaux.

Le Grand-Théâtre

Ballet
de l'Opéra National de Bordeaux

Trilogie
Strawinsky

APOLLON
CONCERTO POUR VIOLON
Chorégraphies, George Balanchine
© The George Balanchine Trust
SYMPHONIE EN TROIS
MOUVEMENTS
Création de Richard Wherlock
BALLET DE L'OPÉRA NATIONAL DE BORDEAUX
ORCHESTRE NATIONAL BORDEAUX AQUITAINE
PRODUCTION OPÉRA NATIONAL DE BORDEAUX

Grand-Théâtre
DU 23 AU 29 OCTOBRE
05 56 00 85 95
opera-bordeaux.com
Directeur Général Thierry Fouquet

Photographie : Sigrid Colomvès © - Opéra National de Bordeaux
N° de licence : D05201137810 - Septembre 2013



© Yan Morvan

Yan Morvan photographie l'évolution des bandes des années 1970 à 2000 et documente sans complaisance la société française vue par la marge. Il expose ce mois-ci à la librairie La Mauvaise Réputation.

GANGS STORY

Le cliché date de 1987 : « Petit Mathieu », alors mineur, pose à l'intérieur de sa chambre remplie d'affiches nazies, un marteau et un pistolet d'alarme à la main. Il a aujourd'hui 43 ans et travaille comme conseiller en communication. Pour une question de droit à l'image, il a réussi à faire interdire deux ouvrages de Yan Morvan, dont le dernier, *Gangs Story*, le mois dernier, en étant défendu par deux avocats juifs. L'ironie est parfois tenace chez les extrémistes. Le timing de cette expo est donc providentiel. Quand l'image est jugée souveraine par rapport à l'information, cela offre en creux un deuxième regard pertinent sur notre société, celle qui n'est pas à la marge. Yan Morvan relate un mécanisme entre violence ordinaire et la logique des tribus qu'il photographie quand il se fait reporter de guerre ailleurs. Au-delà des « gangs », les photos documentent la réalité des bandes. Si les gangs sont des mafias organisées avec les territoires et l'argent en ligne de mire, les bandes développent une schizophrénie déstabilisante. Il y a d'abord une certaine naïveté dans le fait qu'elles soient composées de gens qui partagent les mêmes valeurs à la densité monomaniacale. Dans la forme aussi, les protagonistes se présentent dans des postures qu'ils ont choisies, en explorant souvent les plus gros clichés du genre. Il y a à l'inverse cette réalité, cette violence qui se déguise en loyauté, et qui ne cache bien souvent que du nihilisme. La preuve : ces groupes se définissent autant par leur provenance sociale que par leur ennemi. Côté un tel nombre de bandes sans jamais en juger aucune, ou en flatter aucune, c'est un exemple d'éthique, mais surtout un signe d'indépendance tenace. On peut apprécier ce trait dans ces photos qui reflètent à la fois la confiance des sujets envers l'objectif et la distance du photographe. **Arnaud d'Armagnac**

« *Gang Story* », de **Yan Morvan**, jusqu'au 12 octobre, La Mauvaise Réputation, Bordeaux. lamauvaisereputation.free.fr



© Création Franche, J. Wérie Sans titre, stylo à bille, crayon de couleur et feutre sur papier, 33,5 x 50 cm

Depuis 2000, le musée de la Création franche – dédié à l'art brut et à la tête d'un fonds rassemblant plus de 14 000 œuvres – fait traditionnellement sa rentrée avec l'exposition « Visions et créations dissidentes ». L'occasion de présenter chaque année huit nouveaux créateurs. Rencontre avec son directeur, Pascal Rigeade.

L'ART OUTSIDER

Depuis 2000, c'est la 13^e version de « Visions et créations dissidentes ». En quoi les créateurs d'art brut rendent-ils ce sujet inépuisable ?

« Visions et créations dissidentes », notre exposition collective internationale, est un point d'entrée dans l'art brut et les arts apparentés. Elle est aussi un marqueur identitaire de notre lieu, à ce jour seul musée en France dédié à l'art brut et l'art outsider. Il est impossible d'imaginer pouvoir dénombrer les auteurs d'art brut, qui créent sans intention de montrer leur travail. Ce sont, le plus souvent, des personnes en marge ou en rupture de la société, réfractaires à tout cadre normatif ou toute forme d'autorité, dont la création est l'exutoire nécessaire, vital et, de fait, inépuisable.

Près de Lille, le LaM permet de faire cohabiter des collections d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut. Cela a-t-il un sens pour vous ?

L'inauguration, en septembre 2010, de l'aile art brut du musée d'art moderne et d'art contemporain de Villeneuve d'Ascq procédait de la volonté de Madeleine Lommel de mettre la collection L'Aracine à l'abri en la rendant inaliénable ; de maîtriser la fuite du temps par l'institutionnalisation. Elle a trouvé au LaM un interlocuteur attentif et curieux qui a su percevoir l'intérêt de cette exceptionnelle collection et qui a probablement imaginé de faire « dialoguer » les œuvres. Car nous vivons l'époque formidable de l'hypercommunication dans laquelle les œuvres « dialoguent » entre elles.

Quelles sont vos relations avec les autres musées de l'agglomération bordelaise ?

À Bordeaux, les musées sont les parents pauvres de la politique culturelle, elle-même mal en point. Pour les personnes qui y sont en responsabilité, si je comprends ce que rapportent les médias, Bordeaux est une ville de transit. Je regrette le départ de Charlotte Laubard, avec laquelle un lien s'était établi. Je suis séduit par la manière dont Claire Jacquet a ressuscité le Frac Aquitaine et, dans un registre voisin, par ce que réalise Cap Sciences. Croiser les approches, confronter les expériences est toujours bénéfique.

Vous disposez d'un budget d'acquisitions de 6 000 euros pour enrichir votre fonds. Comment sélectionnez-vous les travaux ?

Le développement de la collection Création franche, qui a dépassé aujourd'hui 14 000 œuvres, se fait par quelques acquisitions et beaucoup par dons. Un conseil consultatif artistique confirme mes choix. Présidé par Colin Rhodes, spécialiste d'art brut, par ailleurs professeur d'histoire de l'art à l'université de Sydney, on y retrouve Gérard Sendrey, qui a défini le concept de création franche, et Phil Smith, galeriste à New York. **Marc Camille** « *Visions et créations dissidentes* », jusqu'au 17 novembre, musée de la Création franche, Bègles. www.musee-creationfranche.com

La plasticienne et commissaire d'expositions Michèle Robine est à la tête depuis 2009 de la manifestation Opline Prize, qui distingue chaque année le travail d'un plasticien par l'obtention d'un prix, d'un montant de 4 000 euros, attribué par les internautes. La 5^e édition de ce prix décerné en ligne démarre le 5 octobre de façon simultanée à Bordeaux et à Paris dans le cadre de la Nuit blanche.

UN VOTE 2.0

C'est un comité d'« experts » au sein duquel on retrouve l'artiste Orlan, ou encore le président de la Fédération française des sociétés d'amis de musées, Jean-Michel Raingeard, et dont le président d'honneur est en 2013 l'artiste Jacques Villeglé, qui a présélectionné les travaux de dix artistes soumis aux votes des internautes jusqu'au 26 novembre prochain. Parmi les plasticiens retenus, on notera la présence de l'artiste Muriel Rodolosse, installée à Bordeaux. Selon Michèle Robine, ils étaient 9 000 votants à avoir participé en 2012, et près de 70 000 abonnés sur les réseaux sociaux à suivre cette manifestation. Chaque année, un huissier supervise le bon fonctionnement de la procédure. Opline Prize, dont le budget global estimé à 90 000 euros provient pour l'essentiel de partenariats noués avec des entreprises

privées, a pour objectif de « démocratiser l'accès à l'art contemporain auprès du grand public en offrant une vitrine aux artistes ». Avec le temps, cette manifestation dématérialisée sur la Toile a trouvé, sur le principe, une certaine légitimité étant donné les nombreuses fermetures de galeries d'art contemporain qui subissent la crise économique de plein fouet. Le lauréat 2013 sera connu le samedi 30 novembre dans les salons de l'hôtel de ville de Bordeaux. Au même moment, un internaute sera également tiré au sort et se verra attribuer une œuvre d'un montant de 1 000 euros de l'artiste récompensé. **MC**

Opline Prize, du 5 octobre au 26 novembre. Annonce du lauréat le 30 novembre à la mairie de Bordeaux. www.oplineprize.com



© Jacques Villeglé

STREET WHERE ? par Guillaume Gwarddeath

Sur les murs de la ville, Jonas Laclasse dessine des portes à la craie. Un art éphémère et urbain, avec un projet global à la clé.

JOURNÉES PORTES OUVERTES

Depuis Alfred de Musset, on le sait, une porte doit être ouverte ou fermée. « L'ouverture se fait par le mental », précise Jonas Laclasse, après avoir tracé le contour d'une de ses portes. Si elles sont représentées fermées, c'est afin de mieux « révéler le potentiel du quotidien ». C'est pourquoi son œuvre sérieuse s'intitule Les Portes imaginaires. « Je suis graphiste et photographe », explique Jonas, « et en parallèle à mes travaux commerciaux j'ai toujours mené des recherches plastiques autour de la notion d'espace public ». Street art ? « Je n'aime pas trop le mot, mais..., oui. De l'art toujours in situ en tout cas. Dans la rue, j'ai généralement des retours plutôt positifs. Un vrai retour, direct et franc. C'est une des choses qui m'ont amené à continuer ce projet. » En toute logique, Jonas Laclasse s'est saisi de son appareil photo et a travaillé sur



© Jonas Laclasse

des séries de portraits de passants face à ses ouvertures stylisées, « comme si chaque passant adoptait sa porte ». Preuve de l'appropriation publique de l'œuvre, Jonas a même vu des gens redessiner des portes qui avaient été effacées par l'action du temps ou celle des services de nettoyage. Après Bordeaux, Jonas a pris la route pour couvrir les murs des villes de ses potentialités de passages : « J'en suis arrivé à un stade où j'ai laissé tomber toutes mes activités commerciales et d'enseignement pour faire vivre ce projet plastique autour des capitales européennes. » Jonas Laclasse ne signe pas ses portes, mais à la fin, par effet de répétition, c'est chaque porte qui devient sa signature.

www.jonaslaclasses.com
www.facebook.com/imaginarydoors

DANS LE CADRE DE LA

#REVOLUTIONROSE

EXPO & VENTE AUX ENCHÈRES
DU 3 AU 12 OCTOBRE
VASARI AUCTION, 86 COURS VICTOR HUGO - BORDEAUX

SHEPARD FAIREY (OBEY)
PATRICK O'DELL / JEF AEROSOL
KASHINK / LUDOVIC JACQZ / SPIG
CAROLE BIELICKI / GATE / LITTLE MADI / GODDOG
MISTER PEE / SHORT / LADY JDAY / PIERRE GREGORI

HEART AND SOUL

L'IMPACT DE L'ENVIRONNEMENT SUR LE CANCER DU SEIN

NTR NON TOXIC REVOLUTION

VERNISSAGE LE 3 À PARTIR DE 18H30
VENTE AUX ENCHÈRES LE 12 À PARTIR DE 14H30
AU PROFIT DE KEEP A BREAST FONDATION EUROPE

REVOLUTIONROSE.FR #REVOLUTIONROSE

VASARI AUCTION
MAISON DE VENTES AUX ENCHÈRES

KEEP A BREAST

Pôle Magnétique

LA COMPAGNIE HYPERACTIVE

Presta Services
CONCIERGE



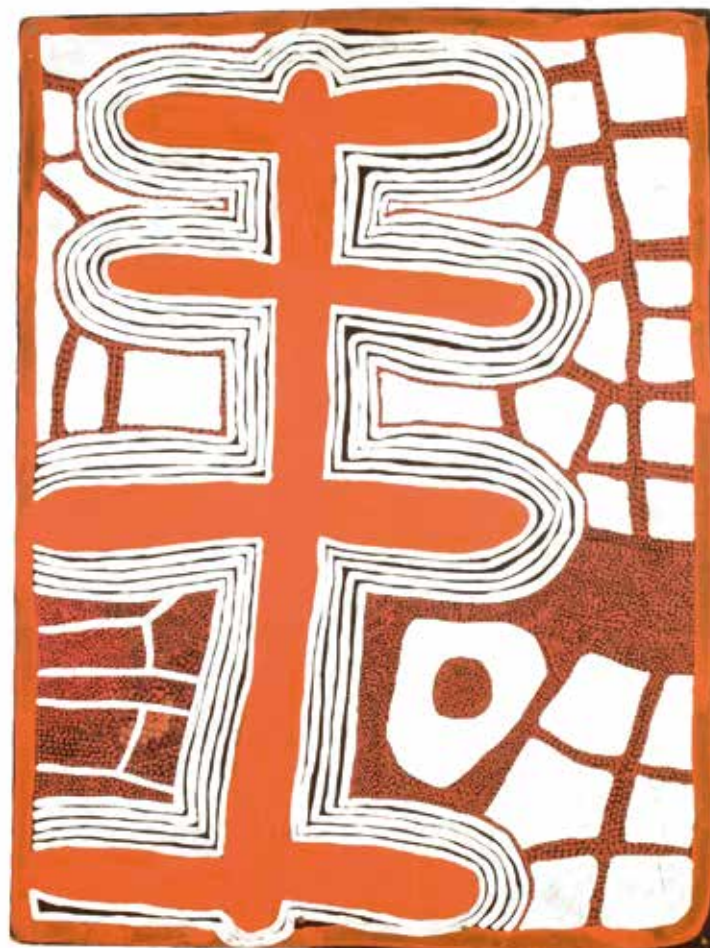
© Guillaume Hillairet et Eddie Ladoire

Avec des images et des sons, les plasticiens Guillaume Hillairet et Eddie Ladoire rafraichissent le quotidien.

D'UN BOUT À L'AUTRE DU PAYSAGE

À force d'être traversé, le paysage du quotidien s'efface-t-il jour après jour sous nos yeux ? En existe-t-il une part cachée qui nous aurait échappé ? Dans les deux cas, est-ce une question de disponibilité du regard ou de l'esprit ? Ou un manque d'imagination ? L'exposition « Paysage chronique » au Centre culturel des Carmes, à Langon, tout en soulevant ce chapelet de questions, apporte quelques éléments de réponse à travers un ensemble d'œuvres sonores et photographiques conçues par les plasticiens Eddie Ladoire et Guillaume Hillairet. C'est dans le cadre d'une résidence intitulée « Territoires photographiques et sonores », menée en avril dernier auprès d'élèves du secondaire, que les artistes ont parcouru une zone comprise entre les communes de Pian-sur-Garonne et Langon. Eddie Ladoire a effectué des prises de son, tandis que Guillaume Hillairet a réalisé des images. « Nous avons beaucoup discuté ensemble pour savoir comment nous allions appréhender le territoire. Nous nous sommes beaucoup promenés en voiture et à pied pour le sillonner. Nous travaillons sur ce projet régulièrement depuis près d'un an. Le gros de la matière sonore et visuelle a été récolté en avril au moment de cette résidence avec les collégiens et les lycéens. Pour l'exposition, nous avons eu assez rapidement l'idée d'une installation immersive dans laquelle le spectateur serait inclus dans un paysage à la fois visuel et sonore. En ce qui concerne les images, je savais que je voulais travailler à partir de diapositives », explique Guillaume Hillairet. Résultat : les œuvres jouent sur l'entremêlement des sons et des images, la profondeur et la perspective, pour construire et inventer une relation fantasmée au paysage. **MC**

« **Paysage chronique** », Eddie Ladoire et Guillaume Hillairet, jusqu'au 9 novembre, Centre culturel des Carmes, Langon.
www.ma-asso.org



© Musée d'Aquitaine, Timmy Payungka Tjapungati, Water Dreaming, 1975, Université de Groningen.

Au musée d'Aquitaine, l'exposition « Mémoires vives » regroupe 150 objets et œuvres relevant de la culture et de l'art aborigènes.

UNE HISTOIRE DE L'ART EN COURS DE RÉÉVALUATION

Œuvres et objets retracent, adossés à de nombreux documents, une histoire vieille de près de 60 000 ans. Provenant de collections publiques ou privées, ils ont été répartis en deux espaces distincts, le premier consacré à l'histoire et aux grands bouleversements (colonisation et décolonisation), le second aux différentes formes et évolutions que l'art aborigène a suivies. Cette approche permet de donner à voir comment l'art aborigène a élaboré diverses réponses face aux changements historiques, principalement à partir du XVIII^e siècle avec l'arrivée des Européens. Entre continuité des acquis culturels traditionnels, reflet des influences et des modèles des courants de l'art occidental ou synthèse de tout cela, quelle définition est-il possible de donner à cet ensemble ? L'art aborigène postcolonial, par exemple, a-t-il un sens géographique ou stylistique si l'on considère les influences extérieures ? Hormis des peintures rupestres, la plupart des œuvres ancestrales étaient éphémères, comme les peintures corporelles ou encore les peintures au sol. Depuis le tournant des années 1970, des toiles peintes à l'acrylique sont apparues, permettant de rendre les œuvres pérennes. Des peintures sur un nouveau support, où, semble-t-il, demeure dans les représentations une « spécificité du système graphique aborigène », notamment composée de points et de bandes de couleurs. Des œuvres d'art contemporain sont également montrées dans l'exposition. L'artiste aborigène Brook Andrew, né en 1970 à Sydney, est en ce moment accueilli en résidence à Bordeaux pour concevoir deux installations à partir des collections du musée. « Mémoires vives » semble aller dans le sens de ce que de plus en plus d'historiens de l'art et de commissaires ont entrepris depuis quelques années maintenant, faire réémerger des formes esthétiques qui ont été négligées ou rejetées parce que jugées antimodernes, ou pas assez modernes, ou encore provinciales, et restituer la multiplicité, l'hétérogénéité de modernités plurielles. Le fait de considérer l'Histoire en regardant depuis les périphéries vers le centre, et non l'inverse, conduit sans doute à se poser de nouvelles questions. Par exemple : la frontière entre « art moderne » et « art traditionnel », que l'on a établie comme une règle s'agissant des pays non occidentaux, est-elle encore valide ? **MC**

« **Mémoires vives – Une histoire de l'art aborigène** »,

du 16 octobre 2013 au 30 mars 2014, musée d'Aquitaine, Bordeaux.
www.musee-aquitaine-bordeaux.fr



© Tony Soulié

UNE GALERIE POUPÉES RUSSES

La galerie Xenon a ouvert ses portes le 19 septembre dernier au 16 ter de la rue Ferrère.

Ce faisant, elle devient la voisine immédiate du CAPC et de la galerie Cortex Athletico et, un peu plus loin, des galeries Éponyme et Ilka Bree. Son fondateur Thierry Fahmy, collectionneur d'art contemporain, est à la tête d'une société informatique dont une partie des locaux abrite les espaces d'exposition de la galerie. 150 m² répartis sur un rez-de-chaussée et un sous-sol ont donc été attribués à cette nouvelle activité dont le fonctionnement mérite ici d'être expliqué. En effet, la galerie Xenon s'est donné pour principe, sur la première année d'exercice, d'inviter d'autres galeries à exposer les travaux d'artistes qu'elles représentent. La galerie Le Troisième Œil à Bordeaux, spécialisée principalement dans la peinture, est la première à inaugurer ce type de collaboration. Elle a choisi de montrer les travaux du peintre français Tony Soulié, né à Paris en 1955, qu'elle expose aussi en ce moment dans son lieu, rue des Remparts. À terme, Thierry Fahmy envisage de travailler « en direct » avec des plasticiens de façon à construire une relation de galeriste à artiste consistant à défendre, accompagner et commercialiser une œuvre sur le marché de l'art.

« **Sans frontières** », **Tony Soulié**, jusqu'au 19 octobre, galerie Xenon, du mardi au vendredi de 14 h à 19 h, le samedi de 11 h à 19 h, Bordeaux. www.galeriexenon.com



© Michel Nguie

DES IMAGES AVEC BEAUCOUP D'ALLURE

Photographe autodidacte, Michel Nguie expose une sélection de ses photographies à la galerie Le Soixante-Neuf. Né en 1983 à Bordeaux, ce jeune artiste a d'abord fait son apprentissage avec un premier appareil numérique, pour progressivement glisser vers la photographie argentique. Ces images en couleur ont à voir, semble-t-il, avec l'air du temps ; non pas dans ce que cela pourrait avoir de réducteur, d'éphémère ou de fugace de le dire ainsi, mais plutôt dans le rapport qu'elles entretiennent avec la jeunesse (la sienne), dans ce qu'elles saisissent de l'instant ou d'une situation et dans une certaine relation au monde où l'élégance et la beauté servent souvent d'écrin à leur opposé. En particulier dans la série « Ataraxie ». Tatouages, skate, musique, désœuvrement, appartements bourgeois, jolies filles : les photographies retracent le portrait d'une génération évoluant dans un environnement plutôt bourgeois et du coup romanesque à souhait. Le plaisir et le désir y apparaissent dans leur complexité, parfois inatteignables, parfois vénéneux, parfois dangereux.

« **Rétrograde** », **Michel Nguie**, jusqu'au 19 octobre, galerie Le Soixante-Neuf, Bordeaux. facebook.com/lesoixanteneuf



DR

UNE NOUVELLE ADRESSE POUR ARRÊT SUR L'IMAGE

La galerie Arrêt sur l'image, installée depuis près de dix ans au Hangar G2, face au bassin à flot n° 1, dans le quartier de Bacalan, déménage cours du Médoc ce mois-ci.

« Il faut savoir redonner de l'énergie et de l'oxygène à un projet. J'avais l'opportunité d'investir ce nouvel espace situé au 45, cours du Médoc, et j'ai saisi l'occasion. J'avais besoin de renouveler l'atmosphère. Je pense que ça sera bénéfique à la fois pour le public de la galerie et pour moi. Ce lieu correspond à une partie d'un ancien chai où les barriques transitaient avant d'être stockées plus loin. Il y a d'ailleurs quelques traces des passages des tonneaux sur les poteaux que j'ai voulu conserver. Ce lieu va rester dans son jus, même si les cimaises seront blanches afin d'accueillir au mieux les œuvres des artistes qui seront exposées », explique Nathalie Lamire Fabre, fondatrice de la galerie Arrêt sur l'image. Si l'adresse change, le nom et l'activité restent les mêmes. La galerie continuera, d'un côté, à montrer les travaux de plasticiens, et, de l'autre, à collaborer avec des architectes afin de répondre à des appels d'offres sur le mobilier servant à équiper la plupart du temps des bâtiments de collectivités. À noter que l'une des nouveautés réside dans une grande bibliothèque dont les ouvrages dédiés à la photographie et au design pourront être consultés sur place par les visiteurs. La galerie ouvrira ses portes le 16 octobre pour donner à voir une sélection d'objets de designers japonais dans le cadre d'un partenariat avec l'édition 2013 du Design Tour.

Galerie Arrêt sur l'image, ouverture le 16 octobre, **vernissage de l'exposition « Japan Best »** en partenariat avec Design Tour le 17 octobre de 19 h à 21 h, 45, cours du Médoc, Bordeaux. www.arretsurlimage.com

RAPIDO

La galerie Guyenne Art Gascogne présente jusqu'au 5 octobre une sélection de peintures de l'artiste **Mitau** • L'été s'installe durablement jusqu'au 12 octobre à la galerie MLS avec l'exposition « **L'arbre infini** » de **Jean-Louis Magnet** • Du 24 octobre au 30 novembre, la galerie DX présente la première manifestation d'un collectif constitué autour de **Jean Le Gac**, avec une série d'installations murales, de peintures-photos-textes • Les peintures de **Patrick Loste** succèdent aux photographies de Sabine Weiss à la Base sous-marine du 25 octobre au 15 décembre • L'Institut culturel Bernard-Magrez consacre une exposition personnelle au travail de **Claude Lévêque** du 12 octobre 2013 au 26 janvier 2014.



© iStock photo/ yoh-4nn

Pompée et Sophonisbe, deux œuvres méconnues de Corneille, pièces nord-africaines et « coloniales » recréées par Brigitte Jaques Wajeman au TnBA.

CORNEILLE, RETOUR AUX COLONIES

ALEXANDRIN, CE SOIR JE DANSE DANS TES DRAPS

Brigitte Jaques-Wajeman a de la suite dans les idées. Cette metteuse en scène qui s’est fait une spécialité du renouvellement des classiques avait déjà proposé un diptyque cornélien il y a deux ans, *Suréna* et *Nicomède*, deux pièces « coloniales », le mot désignant ce curieux tropisme qui guidait les tragiques français puisant leur inspiration dans l’histoire exotique de la conquête de Rome. Une manière pour eux de recycler leurs études latines et, en se plaçant du point de vue du peuple dominé, d’articuler tragique et politique autour de quelques choix fatalement cornéliens : honneur ou trahison, résistance ou collaboration. Et amour aussi, notion qui combat volontiers la raison d’État et n’est jamais loin de la haine féroce. Tous ces ingrédients sont présents dans *Pompée* (1644) et *Sophonisbe* (1663), deux pièces qui nous portent cette fois en Égypte et Numidie (Algérie actuelle), ce qui permet d’autres perspectives contemporaines à la mise en scène : nationalisme, terrorisme et printemps arabe. Car on peut entendre tout cela et même plus dans les alexandrins du maître de la langue et du « polar politique ». *Pompée* nous plonge ainsi en 48 av. J.-C., dans un acte particulièrement sanglant de la guerre civile romaine. Pompée, vaincu à Pharsale, vient mouiller en Égypte, le roi Ptolémée complotte son assassinat, sa sœur Cléopâtre trépigne, César et Marc Antoine débarquent, le peuple gronde... Des têtes vont tomber.

Dans *Sophonisbe* – un nom passé de mode mais un tube de l’époque, adapté par plusieurs tragiques –, on se retrouve en pleine guerre punique (203 av. J.-C.). Pour soutenir sa cité, Carthage, la belle princesse a épousé le vieux roi numide Syphax et repoussé le jeune Massinissa, qu’elle aimait ; celui-ci revient avec les troupes romaines de Scipion l’Africain, mais les anciens amants remettent le couvert... Ça va dérouiller, pire que dans *Salammbô*.

Brigitte Jaques s’appuie sur la même troupe qui jouera, en alternance les deux pièces : une distribution jeune pour un diptyque qui fait la part belle aux femmes, vraies héroïnes de l’histoire ; aux côtés d’Aurore Paris (Sophonisbe, Charmion), on note la présence de Marion Lambert (Cléopâtre, Hermine), formée à l’Estba avant un passage à la Comédie française. Les notes d’intention de la metteuse en scène révèlent qu’elle s’appuie une fois encore sur ce qui a fait le succès des adaptations précédentes : unité du décor, esthétique intemporelle, musicalité de l’alexandrin, jeu d’acteur concret et physique, exaltation du sentiment et de la sensualité des corps...

Ajoutons que Brigitte Jaques, qui a adapté 12 des 32 pièces de Corneille, n’avance pas en terre inconnue : elle a déjà monté *Pompée* il y a vingt ans et *Sophonisbe* en 1988, avec Maria de Medeiros dans le rôle titre. Cette recreation, jouée pour la première fois au TnBA pour inaugurer la saison du CDN aquitain, n’en est pas moins un petit événement.

Régase Yltar

Pompée et *Sophonisbe*, de Pierre Corneille, par Brigitte Jaques-Wajeman, du 2 au 11 octobre, à 19 h 30 ou 20 h 30. TnBA, Bordeaux. www.tnba.org



© Eric Didym

Patrice Thibaud enterre le sport, Michel Didym déterre Desproges aux Quatre Saisons de Gradignan.

BURLESQUES DE SAISON

Sans faire de bruit, le théâtre des Quatre Saisons déroule depuis des années une programmation mêlant propositions tout public de qualité et formes réputées plus pointues, souvent introuvables ailleurs en région. Dans la première catégorie, on trouve ce mois-ci Patrice Thibaud, comédien pantomime et polymorphe dont le potentiel comique avait été repéré en leur temps par Deschamps et Makeïeff. Le comédien revient dans sa région natale pour exhiber en duo avec Philippe Leygnac son *Fair-play*, troisième création en son nom (après *Jungles* et *Cocorico*). Il y creuse son sillon busterkeatonien et chaplinesque (ses références) sur le thème du sport, discipline « *empreinte de jalousie et de haine, de bestialité et du mépris de toutes règles* ».

La formule est d’Orwell, mais Desproges aurait pu la signer. Ou plutôt l’améliorer, car le créateur de *Monsieur Cyclopède* fut, bien plus qu’un humoriste racé, un auteur de génie, porteur d’une œuvre fulgurante et anticonformiste, misanthrope et généreuse, funambulesque et métaphysique. C’est aussi ce que croit Michel Didym, sinon comment expliquer que ce comédien et metteur en scène sérieux (il fut formé par Lavaudant et Françon, a monté Beckett, Koltès ou Vinaver, est aujourd’hui directeur du CDN de Lorraine) se soit mis en tête d’adapter cet univers et de le porter lui-même sur scène ? Après *Les animaux ne savent pas qu’ils vont mourir* et *Chroniques d’une haine ordinaire*, Didym propose *Savoir-vivre*, d’après le manuel du même nom écrit « à l’usage des rustres et des malpolis » en 1981. En duo avec Catherine Matisse, sans avoir l’air d’y toucher, il ressuscite Desproges, mort d’un cancer en 1988. Étonnant, non ?

Fair-play, lundi 14 octobre, et *Savoir-vivre*, mardi 22 octobre, théâtre des Quatre Saisons, Gradignan. www.t4saisons.com



© Eric EMO

Le festival Les Allumés du verbe revient pour sa 15^e édition. En toile de fond : « Petite promenade avec l’amour et la mort ». De l’amour, de la passion, des monstres intérieurs et du conte.

UN POISON VIOLENT, C’EST ÇA L’AMOUR

Après avoir fêté ses 10 ans avec les Scènes d’été sur le thème « Parlez-moi d’amour », le festival Les Allumés du verbe annonce sa 15^e édition automnale du 9 au 12 octobre. Le festival, organisé par l’association Gustave, se consacre aux contes et explore cette fois-ci le rapport de l’amour à la mort. L’errance, contenue à cinq spectacles sur cinq communes, campe son programme sur le road movie moyenâgeux *Petite Promenade avec l’amour et la mort* de John Huston, sorti en 1969. Le synopsis ? Une histoire d’amour sur fond de guerre de Cent Ans, une damoiselle en danger et un voyage initiatique sur une route jonchée de cadavres. L’amour, sentiment noble, la mort par la guerre, pire état de bestialité humaine. Au Haillan le 9 octobre, Ladji Diallo présente *Entre hyène et loup*, un conte-concert brutal en slam, chant et conte. Le 10 octobre, le spectacle se tient au Taillan-Médoc, où Jeanne Ferron propose *L’Histoire de Macbeth, roi d’Écosse*, cruel à s’en laver les mains. À Bègles le 11 octobre, le rêveur Frédéric Naud donne *Le Road Movie du Taureau bleu* : plongée dans et hors d’un foyer d’accueil pour handicapés mentaux, gare à la folie des hommes. Le samedi, le festival propose à Sadirac *Femmes pirates ou crise de foi(e)*... de Nadine Walsh : un récit des aventures d’Anne Bonny et Mary Read, femmes pirates passionnelles qui eurent, selon la légende, une liaison qui rendit Rackham terriblement jaloux. À Camblanes-et-Meynac, Didier Kowarsky raconte avec poésie que chaque instant est une mort plus proche avec *Port’Nawak (Le bois et la cendre)*. Et ne parle-t-on pas justement de petites morts en amour ?

Marine Decremps

Les Allumés du verbe, du mercredi 9 au samedi 12 octobre, Le Haillan, Bègles, Sadirac, Camblanes-et-Meynac, Le Taillan-Médoc. www.lesallumesduverbe.com



La Manufacture Atlantique entame sa deuxième saison en plein doute sur sa propre survie. En attendant, elle plonge une douzaine de compagnies dans une Grande Mêlée, festival de l'invention et du désir...

DERNIER ESSAI ET BALLE AU CENTRE

À quand un « redressement productif » pour la Manufacture atlantique ? L'ancien TNT, dirigé depuis janvier 2012 par Frédéric Maragnani et dédié aux nouvelles écritures et à l'émergence, n'a toujours pas pris son envol. Pire : en août dernier, un communiqué annonce que le lieu est « menacé de fermeture ». « Alors que les charges sont de plus en plus lourdes, les financements publics sont dangereusement en baisse : 446 500 euros en 2009, à l'époque du TNT d'Éric Chevance (ndlr), 352 000 euros en 2013. » Résultat : « Le budget actuel nous interdit d'inviter des projets de qualité comme de maintenir une équipe. » Dans la foulée, la Manufacture annonçait le licenciement économique des deux directeurs adjoints, Hervé Pons et Françoise Roux, recrutés l'an dernier. Et depuis septembre, le lieu affiche sur son site « un comité de soutien » qui réunit des dizaines de signatures (certaines prestigieuses), d'artistes ou pros du spectacle vivant. Tout va donc si mal ? « On n'a pas de problème avec le travail artistique, martèle Frédéric Maragnani. Le problème est celui de la recherche d'une économie pour le lieu. Je sonne le tocsin comme Éric l'a fait avant moi : je ne vois pas comment je ferais mieux que lui avec moins. » La ville de Bordeaux a réagi, annonçant qu'elle avait porté sa subvention 2013 de 145 000 à 190 000 euros ; Alain Juppé a annoncé à la presse son soutien à la Manufacture et épinglé au passage, dans une conférence de rentrée qui fleurait bon les élections du printemps, l'État et les collectivités de gauche qui baissent leurs subventions, mettant en péril le lieu...⁽¹⁾ La Manufacture, enjeu des municipales ? Commentaire du directeur : « Ce n'est pas mon problème. Notre propos est artistique, notre calendrier n'est pas celui du monde politique. Mais toute augmentation est positive, d'où qu'elle vienne. » Le budget global 2013 de la Manufacture est d'environ 590 000 euros. Mais avec une dette de 100 000 euros, des charges incompressibles et des perspectives de nouvelles coupes « On est devant un moteur sans carburant. Tous se sont prononcés pour la nécessité d'un tel lieu. Maintenant, je veux seulement qu'on me dise : on continue, ou on arrête. »

La question a été posée fin septembre, lors d'une réunion avec les quatre partenaires publics. « J'ai fait une proposition de conventionnement avec un cahier des charges qui définit enfin les missions du lieu. J'ai proposé un financement sur trois ans crédible et viable, un budget à minima, à peine plus élevé que l'actuel. Pour moi, c'est ça ou la disparition du lieu. Mais chacun a campé sur ses positions et je n'ai pas eu de réponse. » En octobre, le conseil d'administration de la Manufacture (qui reste une structure associative) décidera – ou non ? – de la poursuite de l'activité dans ce contexte de « forte insécurité économique ». Parallèlement, l'État procédera à une expertise du lieu : conclusions en novembre. Avant cela, après une soirée d'ouverture le 4 octobre (présentation de saison, apéro-lecture, bal et DJ, entrée libre), la Manufacture inaugurera une Grande Mêlée, première édition d'un festival invitant « les artistes de tous horizons à inventer, créer et se présenter ». Une douzaine de compagnies (Crypsum, Chèvre noire, Les Limbes, Carole Vergne, Laura Bazalgette) seront de la partie : « Il s'agit de montrer quelque chose de notre travail. Cela fonctionne sur le désir et l'action. C'est aussi une forme de soutien. » Par la suite, le lieu, qui accueille trois résidences de création, annonce quatre spectacles dans le cadre de Novart et une recreation de Nos parents (collectif Crypsum) en décembre. Rien après. De mauvais augure ? « La programmation est prête jusqu'en juin et au-delà, assure le directeur, qui prévient tout de même : « Avec trois salariés, dont moi, nous sommes vraiment en eaux basses. Nous pouvons fonctionner comme cela jusqu'à Noël, pas plus. » Plus qu'à espérer que les étrennes viendront avant les marrons. **Pégase Yltar**
La Grande Mêlée, du 15 au 18 octobre.
www.manufactureatlantique.net
(1) En 2013, l'État a baissé sa subvention de 150 000 à 75 000 euros, le conseil général de 50 000 à 36 000 euros, l'aide de la région est inchangée à 54 000 euros. La Cub, qui n'a pas de compétence pour les subventions de fonctionnement, peut toutefois soutenir des projets artistiques. Selon la Manufacture, cette dernière option est à l'étude.

2013

→ 14

→ théâtre

pompée & sophonisbe

de pierre corneille

mise en scène brigitte jaques-wajeman

2 → 11 octobre en alternance

(mardi, vendredi et samedi 20h30 / mercredi et jeudi 19h30)

Dans ces deux tragédies brûlantes d'actualité, Rome étend son joug entre guerres, meurtres et complots. Autour d'une table immense, les protagonistes traitent des affaires du monde, tiennent des conseils de guerre, s'aiment, se déchirent et se trahissent. En Egypte, le héros Pompée est décapité, les résistants assassinés et Cléopâtre soumise à César tandis qu'à Carthage, la troublante Sophonisbe règne sur les guerres incessantes et le cœur des hommes, jusqu'à la mort. Entre ironie cinglante et pessimisme amer, haines politiques féroces et désir insatisfait, un voyage exceptionnel dans la langue d'un auteur visionnaire.

→ musique

[chants du friül]

emigrant

un spectacle de nadia fabrizio

3 → 5 octobre à 20h

En douze chansons, Nadia Fabrizio évoque la Carnia, une région nichée dans les montagnes du Frioul au Nord de l'Italie. C'est la terre de ses parents et de ses grands-parents émigrés en Suisse. Accompagnée de sa sœur, Katia Fabrizio Cuénot, qui mêle sa voix à la sienne, de Philippe Vranckx à la guitare et de Christophe Jodet à la contrebasse, Nadia s'approprie les textes du poète Giorgio Ferigo pour dire la vie aride, les peines et les joies simples, et l'émotion de celui qui revient. L'histoire de ses / de nos racines égrenée au fil de quelques notes.

→ danse

café müller & le sacre du printemps

chorégraphie et conception pina bausch

avec l'ensemble du tanztheater wuppertal

10 → 13 octobre Opéra National de Bordeaux

Café Müller, une femme se cogne aux murs et fonce dans des chaises qu'un homme tente d'écarter devant elle. La chorégraphie évoque ainsi son enfance passée dans la brasserie de ses parents à observer et écouter les adultes, leurs peurs et leurs colères. Dans sa version du Sacre du Printemps, les danseurs se jettent dans une course folle qui s'achève sur un corps foudroyé par la mort. C'est tout cela la danse-théâtre de Pina Bausch : des instants de grâce et de vérité nue.

en partenariat avec l'Opéra National de Bordeaux

→ débats publics

« Pourquoi des penseurs en temps de crise ? »

carlo ginzburg, historien

mercredi 23 octobre à 19h

Et si la critique était un remède à la crise ? C'est par cette question que l'Université Michel-de-Montaigne Bordeaux 3, le TnBA et la Librairie Mollat lancent les débats publics de la saison 2013-2014. Trois penseurs d'exception et une nuit des idées, festive et irraisonnée, pour imaginer un espace public où se discutent des questions d'intérêt commun.

Carlo Ginzburg est considéré comme l'un des plus importants historiens contemporains. Il est l'un des fondateurs de la micro-histoire, s'intéressant aux vies anonymes qu'une archive improbable permet de narrer à nouveau, bouleversant les ordres des discours et les partages culturels.

entrée libre / inscription obligatoire

programme & billetterie en ligne

www.tnba.org

du mardi au samedi, de 13h à 19h

05 56 33 36 80

design français tallico

TNBA

Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine

direction dominique pitriset

place renaudel / square jean-vauthier

tram C - arrêt sainte-croix



PAS À PAS par **Lucie Babaud**

La danse est en transe ce mois d'octobre avec les Grandes Traversées et la réjouissante scène berlinoise, ainsi que la venue de la compagnie de la grande Pina Bausch. Au Cuvier, on pense la danse. Bref, une rentrée plutôt réjouissante pour la tête et les jambes.

La 13^e édition des GT continue d'explorer la scène berlinoise et se resserre en temps et dans l'espace bordelais.

GRANDES TRAVERSÉES DANS LA VILLE ET LA VILLA

Ils ont mis le feu à Royan et à New York, ils vont le mettre à Bordeaux. Oui, parfaitement, à Royan d'abord, lors des Grandes Traversées de 2010. Mais le collectif berlinois Gob Squad a fait du chemin depuis et tourne dans le monde entier avec un succès toujours plus grand. Et c'est cette bande de gentils fous très culottés qui va clore la 13^e édition des Grandes Traversées. Vous vivez à Bordeaux ? Vous croyez connaître Bordeaux ? Pourtant, vous n'allez pas reconnaître votre ville. Leur *Super Night Shot* est un concept unique, basé sur l'impro, l'à-propos et la générosité, et ne peut se jouer qu'une fois dans une même ville. Un concept pour porter un regard original et inattendu sur l'artiste comme sur le spectateur, où la ville devient une matière vivante et contemporaine, inscrite dans le temps présent. Pas possible d'en dire plus, une soirée comme celle-là se vit, et ne se raconte pas. Bon, alors ça c'est pour la fin, la soirée de clôture au théâtre Fémina, le 19 octobre. Auparavant, dès le 16 octobre, tout se passera à la Villa 88.

Car qui dit nouvelles Grandes Traversées, dit nouvelles expériences insolites, et nouvelles aventures. Cette édition des GT sera plus courte que les précédentes, quatre jours, plus resserrée géographiquement, sur deux lieux, la Villa 88 et le théâtre Fémina, donc. Ce qui n'est peut-être pas plus mal pour le spectateur un peu frileux du mois d'octobre, avec raison d'ailleurs, surtout quand on se souvient des mauvaises expériences météorologiques de l'an passé. Les artistes qui vont faire l'événement cette fois sont tous déjà venus lors de précédentes éditions. Ainsi, il y aura une belle présence de la scène chorégraphique berlinoise, fruit d'une relation longue et profonde entre Virginie Bastide et Éric Bernard, codirecteurs des GT et « leurs » artistes

fétiches. « Tant que l'on aura ce sens de l'amitié, que l'on vivra une relation avec ces artistes, on les présentera », insistent-ils.

Ainsi, Jared Gradinger et Angela Schubot présenteront leur duo *Is Maybe*, le troisième volet d'un triptyque entamé en 2009, interprété au cœur d'une installation de Mark Jenkins, qui est lui-même déjà venu par le passé, notamment avec ses personnages de papier mâché posés dans des postures incongrues à certains endroits de la ville. Leur danse reflète leur degré d'intimité créative, ils se touchent, partagent leur transpiration, échangent leurs souffles, se collent, se calent, fusionnent, créent l'illusion d'un même corps. Ils écrivent et dansent comme ils respirent, avec passion et patience, à l'écoute l'un de l'autre. Le duo a fait partie dès le début des Grandes Traversées, comme interprètes ou chorégraphes, tout comme l'Islandaise Margrét Sara Gudjonsdottir, qui présentera sa toute première création *Variations on Closer* de sa toute jeune compagnie. Une coproduction des GT pour une pièce sur une musique de Peter Rehberg, auteur de pièces audio-électroniques et directeur du label Editions Mego. On retrouvera aussi le Français Frédéric Gies, du collectif Praticable, une sorte de *hipster* en tee-shirt qui, dans la version solo de *Dance*, entre dans une transe lente et comique, performance physique qui dévoile chaque mouvement autant qu'une réflexion sur l'interprétation ou le style et l'écriture chorégraphiques. *Let's dance...*

Les Grandes Traversées,
du 16 au 19 octobre, Bordeaux.
www.lesgrandestaversees.org



L'invité surprise et surprenant de ces GT est bien connu du public bordelais. « *Petit Vodo, mais grand talent* », comme le présente Éric Bernard, également fan de blues. Petit Vodo a fait ses premiers concerts à Bordeaux, vit aujourd'hui hors de notre territoire, a sorti trois albums et a joué en première partie de R. L. Burnside, ce qui suffit à Éric Bernard pour se pâmer d'admiration. Ce petit Vodo en *one-man band* unique et toujours époustoufflant rejoint les Grandes Traversées bordelaises pour un concert après la performance de Gob Squad dans la rue de Grassi.



DR

LA VIE ET RIEN D'AUTRE

Il y eut d'abord le triomphe à Cannes, puis comme un retour de bâton lorsque Léa Seydoux et Adèle Exarchopoulos ont dévoilé le pot aux roses (Abdellatif Kechiche serait vraiment le successeur de Maurice Pialat, y compris dans ses tyranniques méthodes de travail). Il faudra dégraisser ce drôle de buzz pour revenir au film. Et malgré tout faire des mises au point : oui, il y a des scènes de sexe torrides, mais non, *La Vie d'Adèle* n'est pas (qu') une histoire d'amour entre lesbiennes. Plutôt le récit initiatique d'une jeune fille d'aujourd'hui. On pourra ergoter sur la légèreté du discours social – en gros, les prolos se régalent de bolognaise et ont peur du lendemain, tandis que les bobos boulotent des huîtres et pérorent sur l'art –, pas sur l'émotion de voir Adèle fracasser les étapes du passage à l'âge adulte avec un appétit dévorant. Sans être le chef-d'œuvre proclamé ici et là – parce que souvent démonstratif –, ce film ogre reste terrassant lorsqu'il sait effectivement être dans la vie et ses secousses.

La Vie d'Adèle, le 9 octobre.



© Bildkraft Filmverleih

RENTRÉE DES CLASSES

À Tijuana, un technicien de surface se voit privé de sa retraite à cause d'une erreur administrative, tandis qu'une domestique dévouée apprend que sa riche patronne va léguer toute sa fortune à son chien. C'est marqué dans le titre, *Workers* parle du monde ouvrier, mais selon un angle inhabituel : celui d'une lutte des classes silencieuse. Un regard biaisé jusque dans ce ton de belle comédie décalée mais pas dupe. José Luis Valle et ses employés plus rebelles qu'il n'y paraît, signifiant clairement qu'il faut se méfier de l'eau qui dort, les vagues ne sont pas si loin qu'on l'imagine.

Workers, le 9 octobre.



DR

POUBELLE LA VIE

Martin Esposito a retrouvé la cabane de son enfance. Elle est quasiment intacte ; c'est son environnement qui a beaucoup changé. Le terrain de jeux de ce Méridional est devenu une des plus grosses décharges françaises à ciel ouvert. Esposito se lance un défi : y vivre quelques semaines, entre livraisons incessantes des camions, découvertes sordides et subsistance selon ce qu'il trouve. *Super Trash* renouvelle le documentaire écolo par son côté « même pas cap ? » ou sa pédagogie infantile. À mi-parcours entre un épisode de *Jackass* et une édition spéciale d'*Ushuaïa*, le jeune homme se lance dans une drôle de quête, aussi saisissante qu'attachante quand, au final, il n'est pas tant question de croisade environnementale que de plaider pour les joies passées de l'enfance. Même si maladroit ou répétitif, *Super Trash* est marquant. Voir, entre autres moments déments, ce Robinson Cruséo volontaire faire du surf sur des montagnes d'ordures restera comme une des plus folles visions de l'année. Mais aussi une des plus tristes, car révélant à quel point la société de consommation est devenue absurde.

Super Trash, le 9 octobre.



© SND

LA LOI DES HOMMES

Une fillette disparaît. Son père est prêt à tout pour la retrouver, y compris à séquestrer le principal suspect du kidnapping. Quitte à se tromper de personne. Le scénario de *Prisoners* aura longtemps circulé avant d'être porté à l'écran. Normal : le fonds de ce film est une patate chaude, brûlante même quand il soumet la notion de morale à la torture avant de panser ses plaies en justifiant des actes répréhensibles. Le plus perturbant n'étant pas cette redoutable ambiguïté mais l'incroyable savoir-faire du Québécois Denis Villeneuve et de ses comédiens, Hugh Jackman en tête. *Prisoners* est de ces films qui vous chopent d'entrée et ne vous lâchent qu'au dénouement pour faire le choix entre satisfaction d'avoir pris son pied avec un thriller dense et gêne face à un propos des plus réacs. Seule certitude : après *Incendies*, Villeneuve se confirme en cinéaste qui n'a peur de rien et surtout pas d'explorer les zones d'ombre de l'espèce humaine.

Prisoners, le 9 octobre.

TOUT COURT

Du 18 au 20 octobre, le festival Gujan Tout courts fête sa 3^e édition. Entièrement gratuit, le festival projetera les projets courts de jeunes de moins de 20 ans au cinéma de proximité Gérard Philippe, à Gujan-Mestras. Un village interactif permettra aux festivaliers de découvrir les différentes facettes du 7^e art autour de différents ateliers animés par des professionnels. www.gujantoutcourts.fr

BONS PLANS

Le festival Premiers Plans d'Angers, dont la 26^e édition se déroulera du 17 au 26 janvier 2014, lance un appel à candidature pour les premiers films, longs ou courts, produits en Europe en 2012 et 2013, tous genres confondus (documentaire, fiction, animation, expérimental). La date limite des inscriptions est fixée au 16 octobre. Pour inscrire un film, il suffit de remplir le formulaire disponible en ligne sur www.premiersplans.org/festival/inscription.php, puis d'envoyer un DVD à : festival Premiers Plans d'Angers - c/o CST, 22-24, avenue de Saint-Ouen, 75018 Paris.

KINO KABARET

Du mardi 27 septembre au samedi 4 octobre, le Kino Kabaret International de Bordeaux inaugure sa 2^e édition. Durant ces quelques jours, des réalisateurs venus du monde entier vont investir la ville pour la réalisation de films spontanés, respectant l'adage des Kino sessions : « Faites bien avec rien, faites mieux avec peu, mais faites-le maintenant ! » L'événement s'organise en deux sessions de 72 heures de défis créatifs. Chaque session donnera lieu à une soirée de projection des films réalisés, le lundi 30 septembre et le vendredi 4 octobre. www.kino-session.com/kabaret

ESSAI D'OUVERTURE

Le film d'ouverture du Festival international du film indépendant de Bordeaux sera *La Vie d'Adèle*, d'Abdellatif Kechiche, Palme d'or au dernier festival de Cannes, en présence du réalisateur. Roman Polanski fera l'honneur de sa présence le 8 octobre pour une rétrospective, une master class avant que son dernier film, *La Vénus à la fourrure*, ne clôture la 2^e édition du Fiffb. Lire aussi p. 44. www.fiffb.com



« Nous n'avons aucune obligation de faire l'Histoire. Nous n'avons aucune obligation de faire de l'art. Notre obligation, c'est de faire de l'argent. » Don Simpson

REWIND par Sébastien Jounel

Producteur star de *Flashdance*, *Top Gun* et du *Flic de Beverly Hills*, Don Simpson incarne toute la démesure des années Reagan à Hollywood. Le début de sa vie n'en laisse pourtant rien présager. De son adolescence en Alaska il garde les frustrations d'un gamin rondouillard raillé par les filles du lycée, mais aussi une rigueur martiale héritée d'une famille de fondamentalistes chrétiens. Cette combinaison fait de lui un homme à la fois mégalomane et mal dans sa peau, sadique et masochiste, visionnaire et bas du front. En dépit de ses addictions (sexe tarifé, drogues, alcool et chirurgie esthétique), il invente le fameux « high concept », théorie du scénario plutôt simpliste mais efficace, en témoignent ses succès au box-office qui, additionnés, ont rapporté trois milliards de dollars.

Selon lui, un film doit pouvoir se résumer en une phrase et s'écrire selon un schéma intangible en trois actes :

1. Le personnage principal fait la preuve de sa supériorité.
 2. Son arrogance et son opportunisme le plombent et nuisent à sa destinée.
 3. Un mentor lui enseigne la maîtrise qui lui permet d'atteindre la gloire.
- Autrement dit, un résumé de la vie rêvée de Don Simpson à Hollywood, bien que le dernier acte et l'immanquable happy end n'ont pas eu lieu pour lui. Il meurt d'une overdose en 1996, à 52 ans, roi du blockbuster sur un trône peu prestigieux : ses toilettes.



NOVEMBRE

FOALS



02/11

ROCHER DE PALMER, CENON

GIEDRE



10/11

ROCK SCHOOL BARBEY, BORDEAUX

AUFGANG



14/11

KRAKATOA, MERIGNAC

WOODKID



27/11

LA MEDOQUINE, TALENCE

DUB INC



29/11

LA MEDOQUINE, TALENCE

DECEMBRE & 2014

VANESSA PARADIS YODELICE
TARJA TURUNEN ROBBEN FORD
ELMER FOOD BEAT M

Points de vente habituels,
Locations Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U, Intermarché,
www.fnac.com, 0 892 68 36 22 (0,34€/min)





DR

TÊTE DE LECTURE par Sébastien Jounel

Les images du conflit syrien ont fait la preuve d'un changement de paradigme dans la représentation de la guerre. Elle semble n'avoir eu lieu et ne se terminer que dans les médias.

VALSE AVEC BACHAR

Comment se faire une image de ce qu'est réellement la guerre ? Pour tout un chacun, c'est impossible parce qu'elle est insensée. De fait, en échappant au sens, elle échappe aussi à notre faculté à nous la représenter. La guerre des images consiste précisément à pallier ce manque en insufflant un sens, à proposer une interprétation qui se présente sous le masque d'une représentation. La guerre des images à laquelle se sont livrés le pro et anti Bachar el-Assad a esquissé le portrait des visages que peut couvrir ce masque, soit deux formes de censure. Celle du ^{xx}e siècle : la rétention d'informations par une source officielle qui décrète ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Celle du ^{xxi}e siècle : la saturation des informations qui consiste en une prolifération des points de vue sur un événement, brouillant ainsi la reconnaissance du vrai et du faux (qui a raison si tous les témoins ne disent pas la même chose ?). Dans cette dernière forme, l'individu fait son « marché » selon ses intimes convictions – autrement dit, il cherche dans les informations ce qu'il sait déjà, ou plutôt ce qu'il croit savoir. Pas assez d'images : les retransmissions du G20 au sein desquelles le spectateur cherchait ce que supposait chaque sourire crispé. Trop d'images : l'horreur insupportable, filmée avec un téléphone portable, des conséquences d'une attaque à l'arme chimique. Manque à voir. Trop voir. Soit les deux méthodes pour ne rien dire : se taire ou parler beaucoup. Puis, par la magie diplomatique, la guerre a cessé. Les vainqueurs écriront l'Histoire. Mais les images, comme les discours, sont sujettes aux lapsus. Et il tiendra aux spécialistes d'en faire un examen minutieux.

Un film a déjà entrepris ce type d'introspection analytique : *Valse avec Bachir* d'Ari Folman (2008). Le réalisateur israélien avait créé une distance entre la représentation des événements et les événements eux-mêmes (il s'agit d'un « documentaire dessiné » sur le massacre de Sabra et Chatila) pour enquêter sur sa propre mémoire, puisqu'il était soldat dans l'armée israélienne à l'époque des faits. Il trouvait par là même une approche révolutionnaire pour représenter la guerre, à la juste distance de l'éthique et de l'esthétique. Comme dans ses propres souvenirs, il déréalisait la guerre tout au long du film pour finalement en révéler toute l'horreur dans les dernières images.

Pour comprendre ce qui s'est produit en Syrie, c'est le chemin inverse de celui d'Ari Folman qu'il faudra entreprendre.

REPLAY par Sébastien Jounel



Only God Forgives

de Nicolas Winding Refn
Wild Side Vidéo,
sortie le 2 octobre

Après l'assassinat de son frère psychopathe en Thaïlande, où il s'est exilé pour fuir la justice américaine, Julian, pressé par une mère tyrannique, décide de retrouver le responsable pour se venger. Mais le boss de la police locale est un adversaire pour le moins hors du commun... Pour sa seconde collaboration avec Ryan Gosling, Nicolas Winding Refn laissait présager une sorte de suite à *Drive*. Il n'en est rien. L'ambiance rappelle plutôt celle de *Valhalla Rising* (2009). *Only God Forgives* est un objet filmique aussi beau qu'il est opaque. La dédicace à Alexandre Jodorowsky et le remerciement à Gaspar Noé au générique donnent l'indice de la voie qu'a choisie le réalisateur danois : celle de la tragédie introspective et de l'hypnose chamanique. Seul Dieu pardonne, selon le titre du film. Les cinéphiles athées pourront donc lui en vouloir ou le vénérer librement.



The Bay

de Barry Levinson
Arp, sortie le 22 octobre

Pour son retour derrière la caméra, le vétéran Barry Levinson (*Rain Man*) se fait une cure de jouvence dans le bain saumâtre de la série B horrifique. *The Bay* reprend le principe aujourd'hui éculé de la caméra subjective à la *Cloverfield*. Mais entre les mains de Levinson l'efficacité est au rendez-vous. Le récit en flashback d'un journaliste témoignant de la mystérieuse contamination qui a décimé la population de la baie de Chesapeake lance une forme de documentaire. Et rapidement, le réseau de ces images (webcam, télésurveillance, caméra domestique, etc.) se superpose dans son emballage à l'épidémie parasitaire. À tel point qu'il semble que ce sont les médias et leurs spectateurs, plus à la recherche de sensations que d'informations, qui inoculent une fièvre obsidionale à la station balnéaire et donnent corps à la catastrophe. Si vous avez aimé *Les Dents de la mer* et *Alien*, vous aimerez *The Bay*.



Pietà

de Kim Ki-duk
M6 Vidéo, sortie le 30 octobre

Lion d'or à Venise l'année dernière, *Pietà* signe le retour de Kim Ki-duk, le plus à vif des réalisateurs sud-coréens. Il s'était en effet infligé trois années de solitude après un accident de tournage (l'une de ses actrices y avait frôlé la mort) et une sérieuse remise en question. Cette torture faite à lui-même, mise en images dans *Arirang*, son journal de bord filmé, explique la référence chrétienne de ce 18^e opus : la Pietà recueille le corps supplicié du Christ. L'histoire de cette mère qui se dévoue à son fils, trente ans après l'avoir abandonné, et qui entre dans la violence compulsive pour l'en délivrer, explicite aussi la relation de Kim au cinéma et plus largement à la vie. Et comme dans la plupart de ses œuvres, le cinéaste atteint à la rédemption par la cruauté, à l'amour par le sadomasochisme. Un film expiatoire qui affirme la résurrection d'un grand artiste.



FESTIVAL DES CULTURES URBAINES

VIBRATIONS

URBAINES

#16

18 > 27 OCT 2013
PESSAC

RIDERS ET BREAKERS INTERNATIONAUX
MAX ROMEO / MUNGO'S HI FI / 7 WEEKS
DEAD POP CLUB / ZION TRAIN / REVERSATILE
LEGAL SHOT SOUND SYSTEM
THE WORLDWIDE KIDS / PIERRE RIGAL
MR KERN / BRUSK / HOPARE / REPAZE
BIMS / REMS / SLY2 / 6PACK / SAIR...



WWW.VIBRATIONS-URBAINES.NET



Lettres et discours
du plus célèbre des
Girondins, ou deux années
mouvementées de l'histoire
politique, présentés
par Elsa Gribinski*.

SATURNE ET SES ENFANTS

Un touriste passe devant la colonne des Girondins et dit : ils se la pètent à Bordeaux, les Girondins n'ont jamais gagné la Coupe d'Europe, pourquoi ce monument ? C'est peut-être un peu pour éviter cette vieille plaisanterie locale qu'Elsa Gribinski, soucieuse de parole publique, s'est attelée à un ouvrage de compilation et de mise en « situation » des grands discours de Pierre Vergniaud. Après immersion, une bourse d'écriture de l'Oara en vue d'une pièce (dont une lecture partielle sera faite à la fin du mois – cf. note) a donné un livre d'histoire très utile pour réviser et juger « sur pièces » quelques épisodes fondateurs de la République.

Né à Limoges en 1753, Pierre Vergniaud s'est établi à Bordeaux comme avocat avant de devenir député de la Gironde. C'est un grand orateur. Un grand acteur aussi. Il voulait être poète. De sa vie privée on ne sait pas grand-chose. Un voluptueux, sans doute, comme le furent les hommes de son temps. Un mélancolique aussi, qui avait, semble-t-il, du mal à exister entre deux discours. Et quels discours... Philosophe et impartial, Vergniaud est l'éloquence lyrique même, plus fort que Mirabeau et Danton, disait-on... Quant on le lit, on a envie d'écouter Beethoven. À gauche de la droite (Feuillants) et ensuite à droite de la gauche (la Montagne), il fut un des représentants de cet extrême centre dépourvu de haine avec lesquels on remplit généralement les charrettes dans les périodes de convulsions. D'abord favorable à la monarchie constitutionnelle, il ne put ensuite que constater l'incapacité de Louis XVI à dépasser sa paralysie devant ce système qui avait cent ans en Angleterre, mais qui était tout nouveau en France. Cela donnera un discours fameux « contre le roi », qui déchirera le voile d'un compromis impossible entre l'ancien régime et le nouveau. Elsa Gribinski a fait un travail d'historienne, au contact des archives, avec un grand souci de précision. Elle introduit chaque discours en le replaçant dans le contexte du courant qui en moins de deux ans, de 1791 à 1793, emportera tout et tout le monde sur son passage. Au XIX^e siècle, on pensait que la politique à elle seule pouvait racheter l'humanité, et c'est peut-être dans cette assemblée où la majorité des législateurs n'avaient pas trente ans, que cela a été pensé et dit le plus fort. Quoi qu'on en pense, on ne peut qu'être impressionné et parfois ému par les discours de Vergniaud, et ce malgré leurs conséquences incalculables, dont leur auteur ne fut ni la première ni la dernière victime. **Joël Raffier**

Vergniaud, de la tribune à l'échafaud, discours et lettres,
Elsa Gribinski, Mollat Éditions. **Comme Saturne**, par le collectif OS'O,
jeudi 31 octobre, 18 h 30, Oara, Bordeaux.
www.oara.fr

* Auteur et collaboratrice à *Junkpage*.



Graphic design © Mr-Thornill

Le festival bordelais des littératures étrangères
a dix ans cette année : l'occasion d'une édition
spéciale sous le signe du dialogue et du partage,
et un programme hors frontières qui dit assez l'esprit
du projet depuis sa création.

L'ÊTRE DU MONDE

« La littérature n'est pas une question de langue », écrit Stéphanie Benson dans le recueil d'inédits offert par Lettres du monde pour célébrer ses dix ans d'existence, « elle est un monde à elle seule. » L'auteur, britannique d'origine, française de plume, conclut : « La littérature étrangère ne l'est que pour celui qui vit dans l'image d'un monde clos, monolingue. Un monde qui, tout compte fait, n'existe pas. » Et le Catalan Francesc Serés de poursuivre : « Il n'existe qu'une seule littérature qui se décline dans le temps et l'espace. »

L'ouvrage, où l'on trouve Conrad plus d'une fois évoqué, réunit trente-huit des écrivains accueillis par le festival depuis sa première édition, en 2004 (« France-Chine, détours et promenades »), jusqu'au bel « Hommage à la Catalogne » de l'année passée. « C'est un recueil qui nous ressemble », sourit Cécile Quintin. Pour une partie d'entre eux, les invités de Lettres du monde sont d'ici et d'ailleurs : écrivains voyageurs et parfois traducteurs, installés en France sans y être nés, pratiquants de l'aller et retour.

Diversité

Créé dans le regret du Carrefour des littératures orchestré par Sylviane Sambor, nourri alors de son expérience, Lettres du monde fête l'automne hors du calendrier hexagonal et de son actualité éditoriale, préférant à la rentrée littéraire un programme établi au gré des rencontres et inspiré par la fidélité. Pas de vraies stars en tête d'affiche, mais beaucoup d'écrivains dont la notoriété, en France, est encore à venir. Et peut-être une façon supplémentaire d'exprimer ainsi le désir d'altérité, ou de diversité.

Une soixantaine d'événements

Deux soirées plutôt qu'une ouvriront au Molière-Scène d'Aquitaine cette édition un peu à part. En résidence de quatre mois dans le cadre du programme « Musiques du monde & écritures », invité spécial d'un festival qu'il prolongera à lui seul jusqu'en décembre, Eduardo Berti dira sa *Vie impossible* dans l'inquiétante étrangeté dont il est coutumier. C'est le fruit d'un travail commun avec Las Hermanas Caronni, sœurs jumelles et musiciennes, également nées en Argentine et installées à Bègles – la création tournera jusqu'en décembre en divers lieux de Gironde et d'Aquitaine. La scène de l'Oara accueillera le lendemain, 10 octobre, des lectures musicales en danois, en hébreu, en anglais, en russe, en hongrois, un atelier de proses du poète Robert Walser et un hommage à Krisztina Rády à travers des textes de Maïakovski, de Bohumil Hrabal et d'Attila József : une soirée qui traduit bien l'ambition du festival et cette idée que les langues, dans leur étrangeté même, s'entendent, comme la musique. Suivront, tout au long du mois d'octobre, en Gironde et au-delà, tête-à-tête, conférences, lectures musicales, ateliers d'écriture et autant d'occasions de rencontrer des écrivains, plus d'une vingtaine venus de différents pays du monde, souvent accompagnés de leurs traducteurs ou de leurs éditeurs : outre certains des précités, Percival Everett, José Carlos Llop, Peter Stamm, Jens Christian Grøndahl, Charif Majdalani, Matthias Zschokke ou Leïla Sebbar seront du nombre. Et Claro vous ouvrira les portes de sa bibliothèque. **Elsa Gribinski**

Lettres du monde, du 5 octobre au 14 décembre, en Gironde.
www.lettresdumonde.com



Le romancier Thierry Laget donne à l'Arbre vengeur deux livres en forme de recueils : fictions ou souvenirs...

« CHAQUE PHRASE RACONTE »

Thierry Laget est de ces écrivains dont on a le sentiment qu'ils ont trouvé l'accord : entre les mots et les choses, et, semble-t-il, dans l'écriture, avec eux-mêmes. Grand lecteur, traducteur de l'italien, accessoirement éditeur de Proust dans la Pléiade sous la direction de Jean-Yves Tadié, non moins que romancier publié dans la même maison parisienne, Laget vit dans la langue – le français, dont il parle peu, l'auvergnat, qu'il n'a jamais parlé, l'italien, à défaut du latin. Des langues il écrit dans *Provinces*, entre deux parenthèses : « *Nous n'aurons vu du monde que ce qu'elles nous en auront montré.* » Souvenirs et fictions surgissent des mots qui forment la matière de ces deux recueils, alliant au grand art du texte bref, à la tension du style, l'ampleur, la plénitude, et l'ambition d'embrasser en peu quelque totalité. Le récit poétique reste un récit. Il est fait de glissements étonnants. Chez Laget, le cliché est mystérieux, la langue vous déplace comme vous déplace une métaphore au terme inattendu. L'auteur aime à reprendre Stendhal : « *Chaque phrase raconte...* »

Provinces raconte, donc. De souvenir en souvenir, de l'Auvergne à l'Italie, c'est le regard de l'enfant, la découverte des langues, celle des lèvres des filles. Tout un voyage... Il y est question de demeures et de ce qui demeure dans les mots, de ce que l'on compose, déjà, « *dans cet éternel présent qui est le temps de l'attente et sera celui du souvenir.* ». « *Petites choses* » dont le défilement, à bien des égards ordonné, esquisse l'histoire d'une vie en ses débuts, puzzle d'instant et d'impressions, de rencontres, d'expériences, d'êtres croisés et recréés, « *roman d'apprentissage* », souffle la quatrième de couverture. Dans le récit du narrateur, comme un film, ce pourrait n'être qu'une succession d'images, qui sont aussi bien sonores ; encore une fois, Laget s'interroge : « *Le monde existe-t-il sous une autre forme ?* » Celui d'*Atlas des amours fugaces* est à la lisière du rêve, où chaque femme est un pays – un roman, pour dire mieux, fantastique, de surcroît. Les passions passagères sont de grandes choses ; pour cette fois, Thierry Laget y voit des fictions courtes. La réalité y chavire avec les amours défuntées, c'est aussi une manière d'en sourire et de les faire durer. La mort en creux, Éros tisse le lien de l'un à l'autre livre. « *L'amour soutient le monde* », précise l'auteur, et il paraît, à le lire, que langues et femmes sont des lieux charnels où subsister. **EG**

Thierry Laget, *Provinces* et *Atlas des amours fugaces*, l'Arbre vengeur.



Découvert en 2002 par les éditions Finitude, le manuscrit des nouvelles de Jean Forton avait donné lieu à deux volumes, tour à tour épuisés. Il paraît aujourd'hui dans son intégralité.

TOUTES LES NOUVELLES

« *J'ai enfoui mes désirs de voyage dans cette région obscure de nous-mêmes où nous entassons ce que nous ne connaissons jamais.* » Né à Bordeaux en 1930, Jean Forton y demeura toute sa vie. À défaut de voyages, il choisit la littérature et le port de la Lune pour horizon. Paris n'en était pas un. Si l'on passe beaucoup au talent, on pardonne peu aux esprits libres leur entêtement. Le prestige est un animal jaloux ; quand elle vous ouvre ses portes, la capitale ne comprend guère qu'on lui préfère la province. La province sait aussi vous les fermer au nez.

À vingt ans, Forton avait créé une revue littéraire, *La Boîte à clous*. Il y publiait Raymond Guérin, Jean Cocteau ou Max Jacob, il y écrivait lui-même sur la littérature, le cinéma, la musique. L'année d'après, il ouvrait une petite librairie qui ne vivrait pas de littérature et donnait chez Seghers un roman de jeunesse, *Le Terrain vague*. Le titre semble résonner aujourd'hui en écho à une certaine solitude, qui fut aussi subie. Jusqu'en 1960, Jean Forton ne cessera plus d'écrire : des romans, qui paraissent aux éditions Gallimard au rythme d'un par an. Cette année-là, son *Épingle du jeu* s'en prend aux jésuites d'un collège bordelais. Le roman, comme le précédent, est en lice pour le Goncourt, et proche, cette fois, de le décrocher. Succès, cabale et fin de l'idylle Forton à Saint-Germain-des-Prés. La porte claque. Six années de silence, un dernier roman publié chez Gallimard (*Les Sables mouvants*, dont le titre ne résonne pas moins), le suivant refusé : Forton garde la plume féroce et lucide ; sans doute plus libre que jamais, il écrit des nouvelles qu'il ne songe probablement pas à publier – son ironie y prend des tours parfois étranges. Ce sont ces œuvres d'après la chute que les éditions Finitude dévoileront au public vingt ans après la disparition de l'auteur, en 2002, inaugurant ainsi un catalogue qui n'en finit pas de ressusciter les plus talentueux parmi les morts. Devenus introuvables, les deux recueils de Forton, *Pour passer le temps* et *Jours de chaleur*, reparaissent aujourd'hui en un volume augmenté de trois inédits. Avec *La vraie vie est ailleurs*, publié l'année dernière par Le Dilettante, les œuvres de Forton sont enfin complètes. **EG**

Jean Forton, *Toutes les nouvelles*, Finitude.

DIS-MOI CE QUE TU LIS

La chanteuse Juliette investit le théâtre Jean Vilar le 11 octobre avec *Le Tigre mondain*. Lecture théâtralisée, ce spectacle concentre les coups de cœur littéraires d'une vie. *Les Malheurs de Sophie*, *Fantômette*, les œuvres de Flaubert, García Márquez, Bukowski...

Le Tigre mondain, le 11 octobre, théâtre Jean Vilar, Eysines. www.eysines.fr

PAUSE LECTURE AUX CHARTRONS

Les samedi 19 et dimanche 20 octobre, l'association Les amis du livre ancien et moderne organise son 18^e salon. Quarante exposants accueilleront près de 3 000 visiteurs autour de la passion pour le livre ancien. Albums de voyage, livres pour enfants, reliures rares et illustrés d'hier et d'aujourd'hui s'aligneront côte à côte.

Salon du livre ancien, 19 et 20 octobre, place des Chartrons, Bordeaux.

SWINGING LETTRES RENDEZ-VOUS !

Comme chaque automne, la bibliothèque départementale de prêt collabore avec des bibliothèques partenaires de son réseau et propose une programmation culturelle autour d'une thématique. Cette année, le choix s'est porté sur « la musique des mots » pour l'événement baptisé Remix, la littérature revisitée. Sur le territoire de la Cali, six bibliothèques participent : Coutras, Guîtres, Lapouyade, Les Églisottes-et-Chalaurès, Saint-Denis-de-Pile, Saint-Seurin-sur-l'Isle. De septembre à décembre, les mots swingent, twistent, valsent... www.lacali.fr

PRENDRE L'AIR EN ARGENTINE

La 11^e édition des Souffles nomades met l'Argentine à l'honneur du 10 octobre au 26 novembre. Durant deux mois, la rive droite vit au rythme de l'Amérique latine : des écrivains locaux raconteront l'histoire de ce peuple sur des tangos suaves. Pour l'occasion, Eduardo Berti – écrivain argentin né à Buenos Aires en 1964 – animera des ateliers et des rencontres. Temps fort de l'événement : il sera en charge d'ateliers d'écriture dont la restitution collective sera mise en musique par Las Hermanas Caronni. Lectures, siestes musicales, café des littératures, café polars, conte musical, exposition, chanson traditionnelle et tango...

Souffles nomades, du 10 octobre au 26 novembre, Bassens, Cenon, Floirac, Lormont. www.blog-rivedroite.fr



Le festival de la satire Satiradax, créé par le dessinateur de presse Marc Large, a connu le succès pendant deux années successives. Au printemps dernier, la météo trop pluvieuse (et donc trop boueuse) provoque une baisse de fréquentation. Galère pour l'asso Satirailleurs. S'organise alors sur Bordeaux une fête de soutien, Satire au Garage, parce que quoi qu'il arrive...

IL FAUT RIGOLER*

Qu'ils le mettent en chansons, en sketches, en dessins, en films, etc., les artistes de la satire sont des adeptes du mot qui moque, qui taille, qui fait rire, même (surtout) si ça grince. Marc Large et son compère Éric Monfourny ont créé l'association Satirailleurs, et le festival Satiradax a vu le jour il y a trois ans. Une sacrée bande de vedettes a débarqué chaque fois dans la ville de Dax. Pour célébrer l'art de la moquerie, 10 000, puis 20 000 spectateurs viennent au rendez-vous, et ça monte en puissance. Sauf que l'an dernier trop de boue et trop de pluie (malgré l'ambiance chaude, on le voit dans le film de Grégory Martin sur leur site) font chuter la fréquentation et les ventes à la buvette : c'est l'asso qui prend l'eau. Averties du souci, les (re)belles âmes du Garage moderne tendent la main et proposent le lieu pour une édition solidaire qui s'appellera Satire au Garage ! Les artistes spécialistes de l'humour parodique et critique répondent présent pour jouer gratuitement. On attend donc monsieur le Président himself et quelques-uns de la team Groland, Didier Super, Didier Porte, David Salles, Rémi Gaillard, la performeuse Juliette Dragon, des dessinateurs de Siné... Esprit festif et bonne franquette : l'entrée vaudra adhésion, donc esprits coincés s'abstenir. Avec les séances

de dédicace, les concerts et les spectacles vont s'enchaîner sur deux scènes : « *D'abord tu seras devant, puis pour le spectacle d'après tu seras derrière, genre les premiers seront les derniers, et vice versa.* » La jauge est prévue pour accueillir 1 000 personnes (calculée pour être à l'aise).

Toujours sur la vidéo qui montre l'édition mouillée de mai 2013, on voit Guy Bedos qui inaugure en déclarant : « *La satire, ça fait supporter la vie !* » On y voit aussi des grands-mères en train de se marrer devant des dessins affichés dans les rues, et un papy prendre une claque par sa femme parce qu'il répète la bonne blague en rigolant.

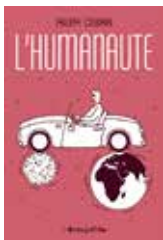
Si vous voulez les soutenir, et la satire avec (rappelons qu'elle n'existe qu'en situation de liberté d'expression) : les places seront en vente sur place le jour même de 14 h à 18 h. Allez... banzaï ! **Sophie Poirier**

Satire au Garage, fête de soutien, les 11 et 12 octobre, Garage moderne, Bordeaux. Avec Groland, Didier Super, Didier Porte, David Salles, Juliette Dragon/Rikkha, Brassen's Not Dead, If Renaud Was A Punk, Lénine Renaud, Zazon... www.satirailleurs.fr

* Dixit Jean-Pierre Mocky, invité de l'édition Satiradax 2013.

KAMI-CASES par Nicolas Trespallé

FÊTE DE L'HUMA



Connu de Saint-Mich' à Beijing, L'Ours Barnabé est un fleuron pelucheux de la BD jeunesse, fantaisie animalière reposant principalement sur les trouvailles visuelles nonsensiques d'un créateur à l'esprit délicieusement serpentin, Philippe Coudray. Hérité des vieux strips du Professeur Nimbus du

trop oublié André Daix, et des bandes à la crétinerie sublime d'un Nicolaou, l'immortel maître d'œuvre de Placid et Muzo, son humour creuse une forme d'absurde cartésien ou, pour être encore moins clair, de rationnel paradoxal. Toujours doté de son âme de logicien tordu, il échafaude ici des gags qui s'inscrivent dans un cadre science-fictionnel peuplé de fusées, robots et petits Martiens qu'on devinerait verts si la BD n'était pas en noir et blanc. Problème : si l'« humanaute » du titre est un *Homo sapiens* au cube, c'est aussi un humain, définitivement trop humain, qui ne voit dans le progrès de la science que des finalités pratiques et désespérément fonctionnelles... La conquête de l'espace y est donc très terre à terre, et une mission civilisatrice sur Mars se résume surtout à la construction de routes et d'hypermarchés ou à évangéliser des extraterrestres, avec le risque évident de se retrouver planté, les bras en croix... Dans ce futur « bringue-clinquant », un robot construit vraiment à l'image de l'Homme s'avère ne pas servir à grand-chose, puisque par mimétisme il ne sait rien faire. Et la cryogénisation ? Elle s'affirme juste comme un moyen commode de se débarrasser de sa femme en perpétrant le crime parfait. Pierre Bellemare n'y aurait pas pensé... Chez Coudray, la banalité humaine confine toujours à la bizarrerie, et, selon cette équation, on ne s'étonne même plus que le bondage devienne la solution rêvée pour l'émancipation de la femme !

L'Humanaute, Philippe Coudray, L'Association.

PÉRIGUEUX ANNÉE ZÉRO



Utopie néobaba à mi-chemin de Barjavel et de L'An 01 de Gébé, C'était mieux après postule l'aube d'un monde nouveau dû à un blackout

mondial nommé le « grand effondrement ». D'un coup, l'informatique et l'électronique sont rendues obsolètes, et voilà que l'on redécouvre la lenteur, la parole des anciens, l'artisanat, l'échange et les joies de faire pousser ses tomates. Même les *traders* ne sont pas loin de se laisser pousser les cheveux et la moustache et de se mettre au jonglage. C'est dire. Tout ça fleurit bon le patchouli, mais cette anticipation du terroir très DIY a le mérite de trancher un peu avec la SF *no future* ou high-tech contemporaine.

C'était mieux après, Nicolas Lux et Monsieur Puzzle, chez Arka. www.cetaitmieuxapres.fr

PAS DE CHOCOLAT

C'est plus ou moins officiel, mais l'éditeur historique de la BD indépendante Cornélius s'apprête très prochainement à quitter la capitale pour poser ses valises à Bordeaux. Occasion pour nous d'un focus sur le deuxième volume de la trilogie autobiographique du sensei Shigeru Mizuki. Récompensé par le prix du Meilleur Album à Angoulême pour *NonNonBâ*, en 2007, Mizuki est un monstre sacré du manga aussi important dans l'Archipel qu'un Tezuka ou un Miyazaki. Grand spécialiste des *Yōkai*, ces esprits qui furètent dans le folklore nippon et dont il a revigoré l'imaginaire avec son héros zombie Kitaro le repoussant, Mizuki a traversé l'histoire complexe du Japon du XX^e siècle. Né en 1922, l'artiste a ressenti le besoin de se raconter plus longuement au cours des années 2000, et après un premier volume dédié à son enfance bercée par les croyances animistes de sa grand-mère dans un Japon traditionnel rural, ce tome intermédiaire marque une rupture en abordant ses années de guerre. Ou comment un être naïf et dilettante bien loin des turpitudes politiques de son temps se retrouve embarqué vers une île paradisiaque du Pacifique pour y connaître l'enfer. Réchappant à la violence des bombardements, au manque de vivres, à la maladie, plus encore à la stupidité d'ordres militaires suicidaires, Mizuki est conscient d'être un miraculé malgré la perte d'un bras suite à une terrible explosion. Au milieu du chaos, le soldat subit son destin, mais il tient, aidé par l'assistance providentielle d'une communauté indigène et par les émanations magiques de la jungle luxuriante, qu'il voit comme la porte d'entrée d'un monde invisible échappant à l'entendement humain. À son retour du front, l'adulte Mizuki redécouvre un pays exsangue et miséreux. C'est le temps des petits boulots, des débuts dans le *kamishibai* (une forme de théâtre de rue), puis des premiers pas dans le manga. Les temps sont durs. Et bien qu'il ait côtoyé le néant, la vie reprend le dessus. Enfin.

Vie de Mizuki (t. 2) : Le Survivant, chez Cornélius, trad. : Fusako Saito et Laure-Anne Marois.



théâtre
danse
musique
cirque

SAISON

2013/2014

iddac

Agence culturelle de la Gironde

TOUTES VOS SORTIES EN GIRONDE

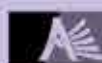
iddac.net



BILLETTERIE EN LIGNE

SPECTACLES À PARTIR DE 6€

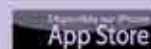
05 56 17 36 36
accueil@iddac.net



RÉGION
AQUITAINE



RETROUVEZ-NOUS SUR :



Il s'en est fallu de peu pour que cette dérive ne s'écrive pas comme l'auteure voulait... Mais heureusement, quand on se perd en route, il y a des gens qui vous aident... Par **Sophie Poirier**

n°6 / UN MOMENT AVEC S.



Ça a commencé comme ça.

Dix mille pistes, trente-six choses, pourquoi pas ça, et puis non, ou alors, donc oui je vais aller par là, finalement pas, j'en sais rien je sais pas, ah mais quoi, mais où, ou plutôt oui, non ça une autre fois, et ça sera mieux plus tard, ou pas ! Je n'avais aucune certitude quant à la direction à prendre, je me sentais prise de multiples hésitations, vous savez, quand ça fait cette envie de tout à la fois et qu'on n'arrive pas à faire le choix. Un peu de frénésie de septembre, mélange d'inquiétudes et de résolutions, vite avalés que nous sommes par la réalité – parce qu'on dit la réalité pour parler du quotidien et tout ce qui ne ressemble pas à des vacances. Dommage. Et quoi dire ?

Au fond de moi j'avais envie de poésie. Et je l'attendais. Je voulais que ça m'arrive, pas le décider. Je voulais de la surprise. De la beauté aussi. Simple, quelque chose de simple.

En presse écrite, il y a des dates pour rendre les textes. Et la poésie n'arrivait pas. On m'a parlé des ossements dans les fouilles de la place Saint-Michel, alors j'y suis allée. Mais il y avait ces barrières partout à cause des travaux, et j'avais pas envie de lutter ; j'ai senti le climat « campagne électorale » s'installer, je me suis dit : « *Tiens, je vais aller voir à la Bourse du travail* », là encore travaux. À l'accueil j'ai fait une chouette rencontre, mais j'ai pris RDV pour une autre fois. Il y avait bien des choses à raconter, mais pas tout à fait ce que j'espérais. La poésie ça ne se commande pas : elle advient ou non.

Plus tard, assise en terrasse, je cherche, tête en l'air. Une bonne dérive, c'est d'abord du désir. Alors, j'attends... Les garçons tatoués aux barbes bien taillées passent, je feuillette le journal. Il y a ce cerveau rose

bonbon (un dessin collé) à l'angle de la place Brutus (connue plus tard sous le nom de place du Palais), comme un message qu'on m'adresse : toi tu es là et ton cerveau ici, ce qui ne fait pas un seul homme (femme). Je ne me formalise pas et reste en état de contemplation, continue mon regard-balayage : le journal, les gens, le journal, drôle de look cette fille, le journal, etc. L'intuition je l'ai eue à cause du titre, *Instants éphémères*. Mots clés : les mots qui m'allaient. J'ai laissé passer le vernissage – la poésie s'accommode mal des vernissages – et j'ai attendu le début du dimanche, 13 h 30, à la Base sous-marine : Sabine Weiss, « *Fleeting moments* ».

J'ai pris mon vélo.

Ce n'est pas pour raconter tous les détails que je le précise, simplement parce que se rendre à la Base sous-marine sans voiture, ça n'est pas simple. Route sans piste cyclable ou le long des hangars sur du sacré bon gros pavé. Mais j'adore venir jusqu'ici, un peu loin de mes chemins quotidiens, j'aime ce bâtiment intense, chargé de ses tragédies et tourné vers nous à présent, comme il peut. Le ciel est gris. Les habitants de ce port de bric et de broc disent bonjour comme dans les villages. Je passe devant le restaurant L'Huître à flot, fermé, sans rien qui indiquerait pour cause de décès (je l'ai lu dans *Sud-Ouest*), et je pense à son propriétaire et c'est toujours triste quand un homme n'a plus la force de continuer. Je me perds dans la forêt des coques de bateaux. Certaines embarcations ressemblent à des maisons bricolées... On vit là, un barbecue encore fumant. Des pirates ? L'épave qui sombre inlassablement à l'entrée du bassin à flot est envahie encore davantage de peluches, sculpture bizarre. Un totem à la gloire de Peter Pan ?

Je ne sais pas ce qui m'attend à l'intérieur de l'exposition, mais la poésie la voilà qui vient : quand les phrases s'écrivent juste parce qu'on regarde, c'est qu'on y est.

J'entre ici.

Je tombe amoureuse.

Dans la pénombre, avec les poursuites sur les images, je découvre. Je m'arrête sur la photographie d'un homme assis en haut d'un arbre, il y a une ville autour. Il a l'air sérieux. Que fait-il là ? Je pense aux cabanes perchées dans lesquelles on peut rêver parfois de se cacher. J'ai oublié de noter l'année, quelque chose qui me dirait à présent un peu du contexte de cette photo... Peut-être une manifestation ? Dans mon souvenir, il a l'air tranquille, pas fuyard, plutôt rêveur.

Je comprends immédiatement que Sabine Weiss est une espiègle. Les premiers accrochages (en triptyque ou face à face)

s'amuse : à droite, des hommes – *Portugal, 1954* – ont l'air de regarder et de faire sourire sur l'image de gauche deux femmes en costume traditionnel – *Hongrie, 1959*. Les tirages noir et blanc (argentiques évidemment) ont de beaux formats, pas spectaculaires, à portée d'œil. La musique diffusée amène une fantaisie. Quelque chose de mon inquiétude, du dehors, du dimanche et de la ville et des soucis, vient de disparaître.

Ce fumeur qui allume sa cigarette, une rue, la nuit.

Je pense à Prévert. Et aussitôt, je me demande pourquoi ma représentation de Paris en N&B m'évoque Prévert. À cause de *Paroles* ? « *Comme un homme tranquille au milieu de la nuit* », oui, peut-être que c'est ça... Pour



© Jacques Le Priol

rythmer l'exposition, de grands cartels reprennent les réflexions de Sabine Weiss, je note les mots que je préfère. Ils se détachent aujourd'hui sur les pages de mon carnet : « attraper le geste », « fixer le hasard ». Elle écrit : « Il y avait beaucoup de très beaux brouillards à l'époque, les rues étaient moins chauffées. » Remarque précieuse. Je vais me laisser faire : quelqu'un qui est attentif aux brouillards ne peut pas être mauvais.

Au milieu d'une foule, des hommes debout grimpés sur des chaises, surréalistes silhouettes vues de dos, comme des manifestants, un dessin de Magritte. Il s'agit en fait de spectateurs qui cherchent à prendre de la hauteur pour ne rien rater d'une course de chevaux. *Hippodrome d'Auteuil, 1952.*

Qu'elle photographie les vieux, les enfants ou les solitudes, je suis surprise de la simplicité avec laquelle elle parvient à montrer l'universel. De Nous et de Eux.

Le scénographe a dessiné une marelle au sol et les petits visiteurs jouent au milieu des enfants photographiés. Ne pas sacraliser. Ici, dans ce musée de la Base sous-marine, les expositions ne se prennent jamais pour autre chose et sont toujours bien faites.

Rome, 1953.

Un petit garçon accompagné de sa mère, dans une église. Il regarde un tombeau sur lequel est peint de façon très réaliste le Christ allongé et ensanglanté (c'est peut-être une sculpture à travers une vitre). L'enfant a sa main dans la bouche, comme s'il se mordait. Je m'attarde. Devant une photographie, il y a quelquefois quelque chose qui frappe de cette façon, comme si on devenait le sujet soi-même : j'ai l'impression d'avoir 8 ans et de découvrir, devant ce christ effrayant,

la mort et le mensonge à la fois.

Dans la dernière pièce.

Des scènes de baisers qui valent autant, sinon davantage, qu'un certain *Baiser de l'Hôtel de Ville* : par exemple celle d'un flirt dans un dancing. Le couple qui s'embrasse se reflète dans une glace (on imagine qu'ils mettent délicieusement la langue pour se rouler une pelle) (devant l'Hôtel de Ville ils s'embrassent juste sur la bouche, c'est évident) (ben oui, c'est quand même très difficile de tourner sa langue dans la bouche de quelqu'un tout en marchant) (essayez, vous verrez).

Et puis je regarde le film sur la dame Weiss.

Elle va parfaitement à son travail. Elle explique, elle rencontre, Vautrin ou Yann Arthus-Bertrand, on voit son mari, un critique d'art. Et face à ces bonhommes elle a quelque chose de fortiche. Elle rit beaucoup. Une phrase au vol : « On improvise, on sait un petit peu où on va, on traverse la rue et... » Elle dit que l'histoire de la photographie raconte l'histoire de la lumière.

Une séquence : elle a RDV dans une rue de Paris. Elle a à la main les planches contact d'une séance photo, ce sont des enfants qui jouent dans cette même rue il y a environ cinquante ans. Deux vieux messieurs arrivent, ce sont eux les enfants. Ils regardent les images, décrivent le passé, la remercient tellement. Tous leurs souvenirs de l'enfance, là, sous leurs yeux, cadeau inespéré. L'un d'eux rapporte : « Quand j'ai montré la photo à mon frère, il a pleuré. » C'est une

Quelqu'un qui est attentif aux brouillards ne peut pas être mauvais

autre époque, celle où on n'enregistre pas tout à coups de smartphone, celle où les enfants jouent librement dans la rue, et celle où on ne réclamait pas des droits à l'image.

Dans le noir, la salle de projection se remplit. Les visiteurs de l'exposition

se serrent, il n'y a plus trop de place, chacun passe un moment avec Sabine. Ma poésie du dimanche après-midi se confirme...

Peut-être que certains n'aimeront pas. Mais rien n'est faux.

On parle de photographie humaniste. Je ne sais pas. On est touché. Et c'est autre chose qu'une nostalgie ou qu'une mièvrerie.

Je prends le chemin du retour.

Le long des quais, remplis à présent comme une rue Sainte-Catherine, j'aperçois des instants fugaces : trois Japonaises avec des grands chapeaux et un caméraman qui les suit, la jupe à carreaux d'une dame âgée qui trotte, un pigeon tout blanc au milieu du sol gris, le père qui court après la petite fille à vélo, les couettes à fleurs sur les lits qu'on aperçoit à travers les cabines vitrées du bateau Princesse d'Aquitaine...

Lundi peut venir, même pas peur.

Sabine Weiss, « Instants fugaces », 120 clichés noir et blanc (pris entre 1946 et 2009), jusqu'au 13 octobre, Base sous-marine, Bordeaux.
Du mardi au dimanche, de 13 h 30 à 19 h.
Fermeture les lundis et jours fériés.
www.mairie-bordeaux.fr



Au cœur de Bordeaux, quartier Caudéran, un couple avec deux enfants a souhaité construire non loin du centre-ville un programme respectant des rythmes de vie naturels en harmonie avec le soleil. Architectes : Oriane Deville en collaboration avec Sylvain Menaud.

LITTLE HOUSE SUNSHINE

Implanter un parallélépipède

Sur une parcelle de 630 m², une maison de plain-pied des années 1950 ne permet pas de construire le programme désiré. Ce terrain, récemment acquis, offre cependant la possibilité de construire avec une ouverture au sud.

Leur envie ? Quatre chambres et un grand séjour, une intention environnementale, une autonomie énergétique et une volonté initiale de construire économique.

Les architectes optent assez vite pour une construction type filière sèche, structure industrielle métallique avec un système de poteaux-poutres en profilés standardisés. Un parallélépipède sous toit-terrasse sur deux niveaux s'ouvre sur une verrière au sud et sur des terrasses en triangle à l'ouest – véritables espaces partagés à vivre ensemble en direction du jardin.

Deux tonalités pour ce même projet.

Une façade anthracite – côté rue, à l'est –, de manière à intégrer le plus discrètement possible le projet dans son environnement urbain : une couleur qui met facilement en valeur la végétation soigneusement conservée. Côté jardin – à l'ouest –, le blanc a été privilégié afin d'éviter la surchauffe du bâtiment avec le soleil.

À l'intérieur, les espaces sont aménagés de manière à faciliter les échanges familiaux.

On pénètre directement dans l'espace de vie en passant par le jardin ou par la porte d'entrée à l'est, ouvrant sur un couloir de placards dessinés par l'architecte et rejoignant la cuisine, elle-même largement ouverte sur l'espace salle à manger-salon-verrière. Sur toute la longueur ouest – côté jardin –, les baies vitrées en aluminium tri-rail permettent d'ouvrir complètement la façade. Des volets coulissants en bac acier – de même nature que la façade – permettent une protection solaire ou la fermeture complète du rez-de-chaussée en cas d'absence prolongée.

Trois chambres principales ont été implantées à l'étage, ouvertes sur un large corridor à partager, un dressing et une salle de bains mutualisée. Le projet n'affirme pas de séparation jour/nuit, le corridor-palier est généreux et permet d'accueillir un bureau familial et la salle de jeux des enfants. Deux possibilités s'offrent pour accéder à la terrasse de l'étage destinée à tous : depuis le corridor ou directement depuis la chambre des parents. Un escalier blanc en colimaçon relie également les deux terrasses par l'extérieur. L'étage devient un espace de jour comme le rez-de-chaussée, les deux en relation directe avec le jardin.

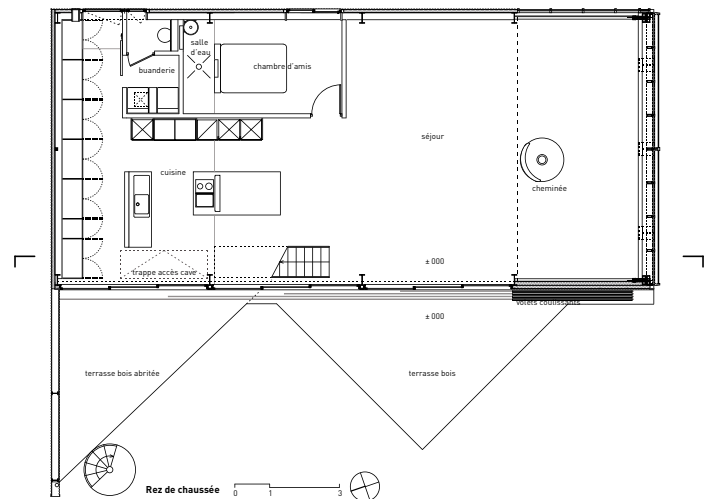
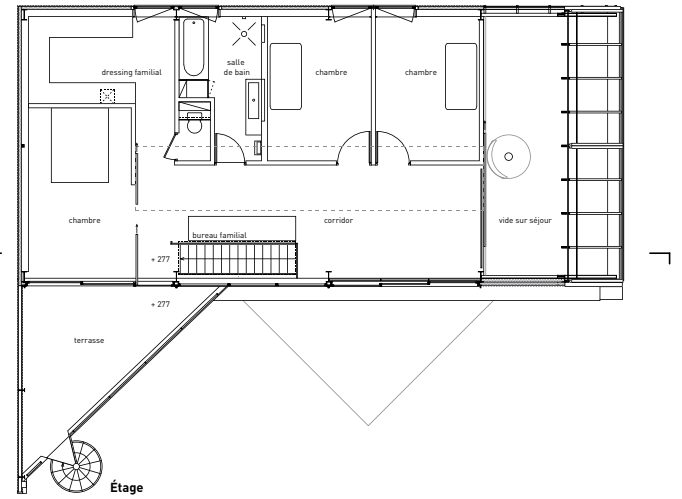
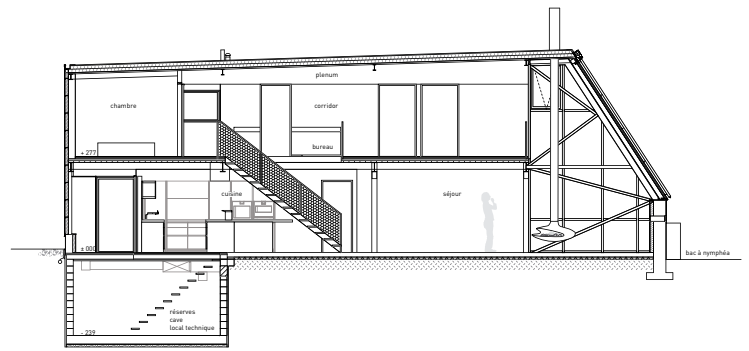
La chambre d'amis a été conçue de manière à être indépendante au rez-de-chaussée avec sa propre salle d'eau.

Structure métallique : une atmosphère industrielle

Un système industriel pur – profilés du commerce type IPE IPN – a été privilégié de manière à assurer un coût minimal et une flexibilité constructive. Un plancher collaborant en bac acier à l'étage et un dallage béton en rez-de-chaussée offrent une inertie thermique à la structure légère de l'enveloppe. Dans la cuisine, un plancher porté recouvre la cave de l'ancienne habitation, qui a été conservée, et accueille le local technique de la nouvelle construction.

Dès la conception, le travail avec les ingénieurs en structure et en thermique permet la précision nécessaire pour un projet sensible à son environnement, qui exploite les apports solaires passifs et où tous les matériaux sont laissés apparents. Une attitude qui participe de l'identité du projet, qui permet de trouver un équilibre économique, sans lui ajouter des couches successives.

La structure métallique bénéficie d'une double peau intégrant une isolation en liège et une deuxième en autoconstruction de briques de chanvre enduites à la chaux. Ce dernier choix induit par la maîtrise d'ouvrage s'avère en contradiction avec le système sec, mais assure une hygrométrie intéressante dans les pièces.



La verrière comme pièce de vie modulable

Espace déterminant du projet, ce vaste volume sur deux niveaux a été conçu initialement en polycarbonate pour permettre une extension de l'espace chauffé du séjour aux intersaisons. La verrière devient *in fine* intégrée à l'espace chauffé. Le rez-de-chaussée reste totalement ouvert ; à l'étage, une paroi coulissante permet une isolation acoustique du corridor. L'inclinaison de la verrière à 57 degrés a été calculée précisément de manière à ce que les deux niveaux bénéficient d'un ensoleillement maximal en hiver. Les toiles de protection solaire à l'extérieur des parois vitrées, sont automatisées par un système de capteurs de vent et des sondes de température. Au pied du mur sud de la verrière, trois bacs de récupération des eaux pluviales forment un milieu humide accueillant poissons et nymphéas. Il permet de rafraîchir l'air intérieur grâce à un système de grilles de ventilation à lames réglables surmontant les bacs. L'air chargé d'eau régule ainsi l'hygrométrie intérieure. Des buses de soufflage en partie haute de la verrière permettent une déstratification de l'air chaud montant. La cheminée centrale rotative, créée dans les années 1970 par Dominique Imbert, assure une vraie liberté d'usage et constitue une présence forte, donnant tout son charme à la pièce et

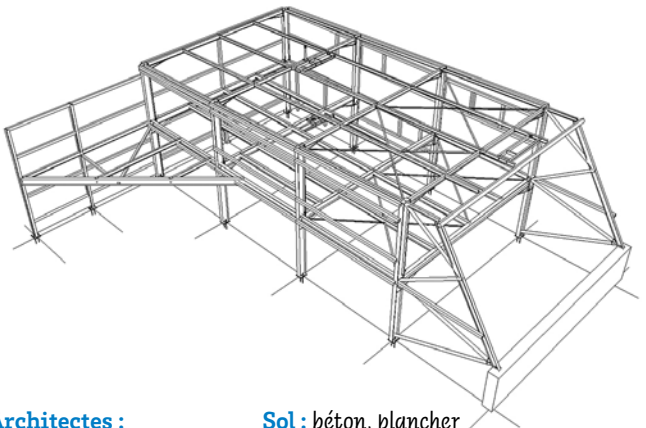
permettant aux occupants d'orienter la chaleur en hiver en fonction de leurs occupations.

Maison sensible au confort passif

Un ensemble d'éléments et de systèmes ingénieux assure une douceur de vie à la famille. Cette dernière peut ainsi jouer des mouvements du soleil, de la lumière. Tour à tour, elle se protège, joue avec les apports de chaleur via des procédés manuels ou l'introduction d'une domotique légère. Des espaces d'ombre – intérieurs et extérieurs – sont également largement assurés. Le chauffage par pompe à chaleur air/air, à faible inertie, dissimule un système de gainables en sol au rez-de-chaussée et dans un plénum à l'étage. Il garantit une bonne réactivité quand le soleil se cache en hiver et permet un rafraîchissement pour les jours les plus chauds en été. Les ventilations naturelles des espaces traversants sont également très bien pensées. Les qualités des espaces distinguent cette maison dans sa capacité à créer des usages saisonniers intérieurs et extérieurs, et un mode de vie en relation avec le soleil.

Clémence Blochet

www.collectifencore.com



Architectes :

Oriane Deville
en collaboration avec
Sylvain Menaud
(en premières phases
de conception).

Livraison : 2009

Surface : 248 m² +
36 m² local en sous-sol
(réserves, cave, local
technique) + 18 m²
terrasse à l'étage (=
terrasse abritée en rdc)
+ 38 m² terrasse jardin
en rdc

Structure : métallique

Bardage : type double
peau acier prélaqué

Sol : béton, plancher
bac acier collaborant et
dallage sur terre-plein
+ parquet bois en chêne
massif huilé

Menuiserie :

aluminium laqué

Chauffage : deux
ensembles de pompes
à chaleur réversible (air/
air)

**Production d'eau
chaude sanitaire :**
pompe à chaleur en cave

**Récupération d'eaux
pluviales :** cuves en
béton enterrées



Chahuts a confié à l'auteur Hubert Chaperon le soin de porter son regard sur les mutations du quartier. Cette chronique en est un des jalons.

LA SAINT-MICHÉLOISE SYNCHRONICITÉ

Deux images ont coexisté dans la ville, deux gestes artistiques qui se répondaient dans une synchronicité presque parfaite. D'un côté, les présences recueillies de Jaume Plensa, de l'autre, quelques énergumènes place Saint-Michel pareillement immobiles dans l'espace public. En juin dernier, Laure Terrier (chorégraphe) avait proposé aux participants du projet « Travaux : vous êtes ici » cet exercice qui consiste à se mettre à l'écoute des bruits de la ville et donne à voir des présences humaines qui parfois avaient des poses semblables aux statues de Plensa. Les silhouettes immobiles, yeux fermés, à l'écoute, semblaient dire stop ! ou silence ! Des présences poétiques-politiques, pourrait-on dire, qui s'opposaient à la frénésie contemporaine, à la course du temps, aux injonctions d'efficacité, aux peurs, à l'extériorité. Elles en ont surpris plus d'un. Chacun découvrant en lui-même l'émotion qu'elles suscitaient. Comme si elles venaient mesurer nos profondeurs intimes. Comme si elles dévoilaient le mouvement intérieur, le fameux pas de côté pour changer de point de vue, agir et libérer nos énergies. Mieux, les paupières closes de ces visages protègent un secret, révèlent un mystère qui donne une profondeur de champ où nos rêves peuvent grandir. Quand on demande à Plensa pourquoi ses visages ont les yeux fermés, il répond : « *C'est parce que je voudrais qu'on s'attache à la beauté intérieure. La société forme des individus de plus en plus anonymes. Mon but est de les transformer en divinités. D'essayer. Chaque portrait se veut un hommage à chacun de nous. Et si elles pouvaient parler, Sanna et Paula diraient l'urgence de réintroduire la beauté dans la vie quotidienne.* »

Jamais aucune NSA (National Security Agency) ne viendra relever l'adresse IP de l'ordinateur que nous avons dans le crâne, et encore moins derrière les yeux fermés des Sanna ou Paula de Plensa, où se tient un secret inviolable.

Dans ce centre névralgique bordelais du business expérimental et éco-responsable, les poules caquètent derrière les buissons. La ferme Niel invente un milieu vivant au cœur de la ville en transition.



GREEN-WASHING par Aurélien Ramos

LES POULES DE DARWIN

De Bastide à Braza, les terres de la rive droite sont en jachère. C'est le calme avant la tempête. Les vieilles industries somnolant depuis des années derrière une forêt spontanée grandissante sont en passe de laisser leur place à de nouvelles et ambitieuses opérations immobilières. C'est le cycle classique de la transformation de la ville qui prend le contrôle des espaces fertiles. Il est d'usage de raser la friche et de reconstruire par-dessus, car rien ne peut sortir de bon de ces sols bétonnés au passé douteux. Et si, au contraire, ce sursis était mis à profit pour engendrer une production vivrière ?

L'association Biapi tente de fabriquer un sol là où il n'y en a plus et installe une ferme urbaine sur les décombres de l'ancienne emprise militaire de la Caserne Niel. Sous l'impulsion du projet Darwin, le lieu, aujourd'hui en pleine mutation, voit se développer des formes hybrides d'activités qui composent avec un environnement encore quelque peu hostile.

La ferme s'est installée en retrait des bâtiments principaux. Elle cohabite avec un étrange village de tétrodons, ces constructions modulaires des années 60 rescapées de la casse qui, compressées les unes contre les autres, composent un paysage de camping hors saison et de colonie lunaire. Derrière les tiges de peupliers crevant le bitume, derrière les amas de matériaux hétéroclites entreposés en tas ordonnés, la ferme fabrique son territoire. Posés sur un sol quasi stérile, les lits de plantations sont constitués selon la technique du bois raméal fragmenté. C'est la décomposition des branches et de la matière végétale brute déposées sur le béton, qui, associée aux plantes cultivées, va peu à peu produire un sol. L'expérience n'en est encore qu'à ses prémices, mais déjà plantes et animaux, espèces cultivées et sauvages, tout est minutieusement combiné afin de composer un milieu vivant dans un espace contraint. C'est presque un ouvrage d'orfèvrerie, mais qui n'aurait besoin pour se générer que des rebuts de la ville.

La ferme Niel est ouverte au public et son fermier est sur place du lundi au vendredi. Pour plus d'infos : www.biapi.org et www.darwin-ecosysteme.fr



LES INCLINAISONS DU REGARD

Ou les histoires de vie, de ville, d'architecture et de paysage des étudiants de l'École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux. Une mise en récit des apprentissages et de leurs projections sur l'agglomération est exprimée dans cette chronique. Un exercice ludique qui peut aussi se révéler très sérieux. Projet coordonné par l'enseignant Arnaud Théval.

DES ARCHITECTES DANS LA VILLE

ATTENTION, ILS VOUS OBSERVENT

À Bordeaux, un grand nombre d'étudiants en architecture déambulent dans la ville. Ils sont partout...

Mètre en poche et carnet de croquis à la main, ils vous observent ! Non, ils ne sont pas géomètres, même s'ils mesurent trottoirs et façades. Abordant la ville, le territoire et le paysage, ils apprennent à saisir le fonctionnement des espaces publics, notamment au travers de la mesure des lieux.

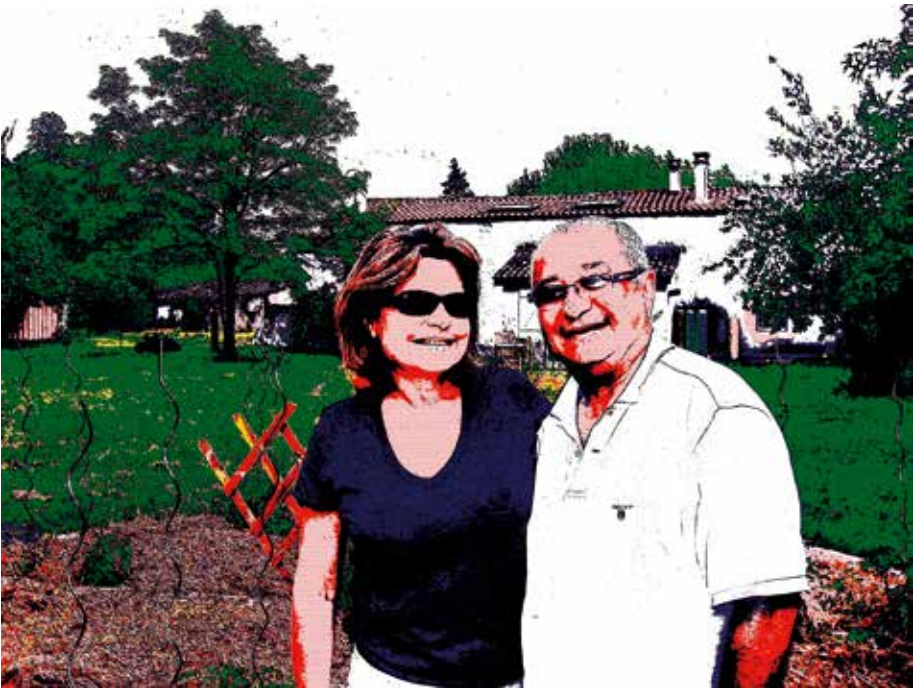
Dans la rue, il est possible de les croiser le plus souvent le nez en l'air. Avides de tout voir, il faut dire que les cours d'histoire appréciés des étudiants portent leurs fruits. Ils vous observent même à vos fenêtres !

Au supermarché, il est facile de les repérer. Tubes de colle, pics à brochettes et ficelle : non, ils n'organisent pas un énorme barbecue ! Les étudiants doivent concevoir des maquettes de structure pour leurs cours de construction. Dans les mairies et les archives de la ville, ils sont capables d'attendre des heures pour obtenir plans et réglementations. Contrairement à ce que beaucoup pensent, ce ne sont pas des artistes ! Dans les cours de projets, il y a des contraintes à respecter.

Mais là où ils se rassemblent le plus souvent, c'est à la terrasse d'un café, déguisés en sociologues : avec lunettes et livres de rigueur, ils analysent aussi les faits sociaux ! L'étudiant en architecture est vraiment partout !

Ils sont également reconnaissables encombrés de maquettes. Ils passent des heures, voire des nuits entières, à la confection de ces travaux. C'est pour cela qu'ils les protégeront contre vents et marées dans un tramway bondé ! Nombre d'entre eux décident de terminer leurs études à Bordeaux. Pour ceux qui les commencent ici, ils finissent toujours par y revenir. Car, il faut bien le dire, entre une ville historique, une ville en pleine mutation et bien des territoires à reconquérir : « Les architectes, à Bordeaux, ils se sentent bien ! » **Marie Tixier**

La Miel (monnaie d'intérêt économique local), déjà existante dans le Libournais et le Créonnais, s'étend dans les Landes girondines.



MONSIEUR ET MADAME MIEL

L'argent fut consacré par une certaine modernité qui fit de l'appât du gain le grand moteur de la vie sociale. Cette prétention de fixer la valeur de tous les biens s'est dissoute dans les processus de dématérialisation qui, en rendant invisibles les transactions, nous ont éloignés des fonctions structurantes de l'économie. Corinne Bortot et Marc Milgram, jeunes retraités actifs de la région bordelaise sont emblématiques d'une prise de conscience transgénérationnelle accessible à qui veut bien sentir le fond de l'air du temps. Celle d'une société postpétrolière qui s'annonce et de la nécessité de penser planétairement tout en agissant localement. Une forte envie d'action est née en eux ; ils ont choisi de mettre en pratique la phrase de Gandhi : « *Le changement commence par nous !* ». L'idée a donc germé d'élargir cette monnaie locale présente dans le grand libournais jusque chez eux et de redessiner ainsi une nouvelle zone d'échange économique, sociale et solidaire. Cette monnaie locale, comme son nom l'indique, est un instrument de paiement qui ne peut être utilisé que sur un territoire restreint. Elle est mise en place par une association qui en assure la gestion avec l'aide d'un établissement financier. L'association fait adhérer des entreprises et des commerçants qui peuvent rejoindre son système. Ces professionnels doivent alors souscrire à une charte éthique qui intègre des notions de respect de l'environnement, des conditions de travail et, plus généralement, de respect de l'être humain. La monnaie locale prend la forme de billets aux couleurs de la ville. Le rendu de monnaie s'effectue avec des pièces en euros. Toutes les

monnaies locales sont adossées à la monnaie nationale. Une unité de monnaie locale vaut un euro. Il ne s'agit donc pas d'une monnaie de singe ou d'un jeu de Monopoly grandeur nature, ni même la matérialisation d'une monnaie virtuelle. Pour concrétiser ce projet et devenir agent de change du changement, Corinne et Marc utilisèrent la Toile et le *crowdfunding*, un financement participatif via des dons sur un site Web avec des retours qui dépassèrent leurs espérances et au bout la réalisation de leur projet. Ce genre d'initiative s'inscrit dans un réalisme visant à redynamiser les liens de solidarité locale. Alors que l'argent modifie les mentalités, redéfinit les élites, pénètre dans les domaines jadis protégés de la politique, de la culture ou de la vie affective, il faut de toute urgence se réapproprier ce signifiant pour lui redonner une dimension humaine. Ainsi la Miel reconstruit un territoire et une identité par l'activité communautaire en tant qu'argent de circulation et non de thésaurisation. Ce système, qui fonctionne dans les petites villes s'appuyant sur une certaine convivialité de proximité et sur les ressources de la campagne proche, pourra-t-il un jour se décliner dans nos métropoles ? Peut-être que l'espace rural jadis laissé pour compte s'est transformé aujourd'hui en un laboratoire pour réinventer la vie citadine de demain. Une sorte de revanche du vivant sur la machine. Ce qui semble probable, c'est que l'auto-organisation, loin d'être anecdotique, s'affirmera comme un comportement collectif salutaire permettant la résilience des sociétés de demain. **Stanislas Razal**
miel.6mablog.com

MUSIQUE
JEUDI 10 OCTOBRE 20H45
ALEXANDRE THARAUD & ALBERTO GARCIA
Récital Scarlatti & Chant flamenco

THÉÂTRE
LUNDI 14 OCTOBRE 20H45
PATRICE THIBAUD & PHILIPPE LEYGNAC
"Fair-play"

THÉÂTRE
MARDI 22 OCTOBRE 20H45
PIERRE DESPROGES & MICHEL DIDYM
"Savoir-vivre"

THÉÂTRE
JEUDI 7 NOVEMBRE 20H45
CIE L'ŒIL DU TIGRE
"On dirait qu'elle danse"

MUSIQUE
LUNDI 11 NOVEMBRE 20H45
DAMIEN GUILLON & LE BANQUET CÉLESTE

www.t4saisons.com
05 56 89 98 23

ville de gradignan

Le Pin Galant

Mérignac

SAISON
2013 / 2014

► 9 et 10 OCTOBRE - 20 h 30
FRANCIS HUSTER dans
LE JOURNAL D'ANNE FRANK
d'Eric-Emmanuel SCHMITT

► vendredi 11 OCTOBRE - 20 h 30
NOËLLE PERNA
MADO PREND RACINE

► samedi 12 OCTOBRE - 20 h 30
SALVATORE ADAMO
EN CONCERT

► mardi 15 OCTOBRE - 20 h 30
CINÉ-CONCERT SYMPHONIQUE
FAUST
ORCHESTRE DE LIMOGES
ET DU LIMOUSIN
Musiques d'Hector BERLIOZ

► mardi 5 NOVEMBRE - 20 h 30
LE GRAND ORCHESTRE
DE TANGO DE
JUAN JOSÉ MOSALINI
Musiques, danses et chants de Buenos Aires

► 6 et 7 NOVEMBRE - 20 h 30
HÉLÈNE DE FOUGEROLLES dans
OCCUPE-TOI D'AMÉLIE !
de Georges FEYDEAU

LOCATION : 05 56 97 82 82
www.lepingalant.com

QUEL TYPE
D'AMÉNAGEMENT
POURRAIT ÊTRE
SURPRENANT ET
INATTENDU DANS
LE QUARTIER ?

DR

Fédération artistique et culturelle et lieu dédié
à la création contemporaine, la Fabrique Pola vient
de prendre ses nouveaux quartiers sur le site de la future
Cité numérique du projet Euratlantique.

PÔLE CRÉATIF

La Fabrique Pola existe depuis treize ans et en est à sa cinquième localisation. La mise à disposition des entrepôts de la rue Corneille, à Bordeaux Nord, ayant touché à son terme cet été, Pola a mis le cap au sud. On les avait pronostiqués à la Caserne Niel, mais la contrainte de temps a été la plus forte. La solution trouvée, c'est du provisoire dans du solide, avec une implantation à Bègles, dans l'ancien centre de tri postal. Un site promis à une totale restructuration, futur écrin de la Cité numérique de l'opération d'intérêt national Euratlantique – il n'en existe pour le moment que la pancarte posée à l'occasion de la récente visite de Fleur Pellerin, la ministre déléguée à l'Innovation et à l'Économie numérique. Héberger Pola n'est pas une mince affaire. Il s'agit de trouver de l'espace pour 60 à 70 personnes. Ce sont 2 400 m² de locaux que met à disposition la Communauté urbaine. « *Lorsqu'il existe des friches, il est important de les utiliser rapidement* », explique Vincent Feltesse, président de La Cub, apparemment ravi de conduire la première visite. « *Dès qu'il y a eu cette opportunité, La Cub, toujours attentive à tout ce qui est économie créative, a investi pour des travaux.* » En attendant qu'une solution pérenne puisse être validée, une convention d'occupation précaire a été signée entre La Cub et la Fabrique Pola, qui court jusqu'à fin 2015. « *On a toujours cette volonté d'accompagner les acteurs locaux* », précise Vincent Feltesse. « *Le travail des membres de Pola rayonne sur la France entière avec tout ce qu'ils entreprennent sur la médiation artistique, sur l'architecture – comme les refuges périurbains. On essaie de faire en sorte d'aider les gens qui ont du talent et de l'énergie.* »

Arts plastiques, graphisme, formations, scénographie, urbanisme... La Fabrique Pola, c'est onze domaines d'activité, exercés par sept associations membres, dix structures et neuf artistes résidents. L'occupation des nouveaux lieux s'est structurée autour d'un fort spacieux forum central, qu'on imagine déjà comme un espace de rendez-vous ou de détente, comme si les occupants avaient veillé

à casser l'organisation de type administratif qui présidait aux anciens locaux. Dès la rentrée, les occupants ont commencé à travailler dans des locaux qui font penser aux allées d'une grande surface dédiée au bricolage. Des palettes de cartons sous cellophane attendent déjà leurs futurs propriétaires (les éditions Cornélius, à l'arrivée prévue pour mars 2014). Les travaux sont en cours de finition, mais la Fabrique affiche complet. D'ici deux mois, elle accueillera quatre nouveaux artistes résidents œuvrant dans le domaine de la sculpture et de l'écriture performative. « *On reçoit énormément de candidatures chaque fois qu'un appel est lancé* », confirme Vanessa Daems, chargée de communication. Pour permettre à chacun de plonger au cœur de cette ruche créative, la Fabrique Pola a prévu de programmer une journée d'inauguration festive mi-novembre. **Guillaume Gwarddeath**

Structures membres : Bruit du frigo, Docile, Le Labo révélateur d'images, L'Ouvre-Boîte, Pajda, PointBarre, Zébra 3/Buy-Sellf.

Structures résidentes : Allez les filles, Atis, Documents d'artistes Aquitaine, Exceptionnel, La Nouvelle Agence, L'Insoleuse, LABX, Les Nouvelles Traverses, Les Requins Marteaux, Pointdefuite, The George Tremblay Show.

Artistes résidents : Irwin Marchal, Emmanuel Aragon, Renaud Chambon, Vincent Carlier, Vincent Paronnaud, Hélène Otani Ferrié et Marina Bellefaye, Élixa Mistrot, Camille Lavaud.



DR

NEWS NUMÉRIQUE ET INNOVATION

LES PMI DU FUTUR

Non pas nouvel ennemi mais bien nouvel outil, le numérique occupe désormais une place primordiale dans le monde de l'entreprise. Il peut aider au développement des entreprises, à relever leurs défis, comme celui d'attirer des jeunes candidats et clients, mais aussi à promouvoir l'entreprise via les réseaux. C'est ce que tenteront de démontrer le pôle numérique de la CCI et la société Ayebea lors d'une rencontre consacrée à ce thème.

Le numérique au service des enjeux des PME industrielles, le 24 octobre, 10 h, CCI, Bordeaux.
www.bordeaux.cci.fr

COMMERCE, ARTISANAT & TERRITOIRES

Le commerce et l'artisanat bordelais seront au centre des préoccupations et des questionnements lors d'une journée forum organisée par la Chambre de commerce et de l'industrie de Bordeaux. Le directeur prospective et développement du centre de formation Cefac animera les interventions, articulées autour de questions telles que « Comment défier la saisonnalité ? » ou « Comment accompagner l'attractivité des commerces bordelais ? » Les participants seront également invités à réfléchir ensemble sur les nouveaux circuits de distribution en considérant les opportunités qu'ils représentent pour les commerçants et les artisans de la région.

Forum commerce, artisanat, territoires, le 21 octobre, 14 h, CCI, Bordeaux.
www.bordeaux.cci.fr

GAME ON

Le rendez-vous des geeks, des cyberguerriers, des fous de BD et de mangas, le E-Games Festival revient bientôt (et pour la sixième fois) à Bordeaux. 5 000 m² investis par le vaste et mystérieux monde du jeu vidéo : des expositions, des zones de jeux, des compétitions, une zone de mangas, de japanimation, de consoles old school, des interventions sur les métiers liés au multimédia... La liste est encore longue. Lan-Festival, les organisateurs de la manifestation, entendent tordre le cou aux préjugés qui laissent imaginer l'univers du jeu vidéo comme replié sur lui-même et solitaire.

E-Games Festival, du 1^{er} au 3 novembre, Hangar 14, Bordeaux.
egamesfestival.com

2014 SERA NUMÉRIQUE OU NE SERA PAS

Bordeaux a réitéré sa volonté d'appartenir aux projets labellisés « Quartiers numériques » en confirmant sa candidature avec le programme « Cité numérique Bordeaux Métropole Aquitaine » auprès de la ministre déléguée à l'Économie numérique, Fleur Pellerin, en visite à Bordeaux. Un projet sous l'égide de la Cub qui impliquerait les villes de Bègles et de Bordeaux en tissant une cité numérique allant du quartier Terres-Neuves au quartier Belcier. Déploiement de la 4G et du très haut débit sur la zone, 27 000 m² dédiés à la filière numérique, 300 000 m² de bureaux avoisinants, offres immobilières attractives pour les start-up et les PME... Voici ce à quoi ressemblerait la cité numérique de 2014.



© Studio Sébert - Paris

ENCHÈRES ET EN OS

par **Julien Duché**

BIJOUX DE FAMILLES

L'homme et la femme, après leurs rapprochements au paradis durent, l'un comme l'autre, se vêtir et songer à se parer. Les bijoux constituent, dès l'origine, des éléments visuels synonymes de richesse. Ces objets sont souvent à connotation religieuse dans un monde où le pouvoir spirituel organise la vie sociale. Ils vont peu à peu migrer vers les bas-fonds de la laïcité. À la Renaissance, le travail de l'émail et du métal vont jouer sur les couleurs de ces atours. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les pierres vont apparaître dans des compositions de plus en plus complexes et colorées. La plupart des bijoux de la Renaissance et des siècles suivants, de nos jours encore conservés et observables, notamment au musée des Arts décoratifs de Paris, appartenaient à une classe sociale élevée. En effet, les bijoux étaient principalement l'apanage des gens de la cour, bien qu'il en existe des plus sobres et des plus simples.

À la fois symbole social et placement financier, le bijou permettait de déterminer son statut dans la société. À ce titre, François I^{er} créa les bijoux de la Couronne pour permettre de protéger l'investissement étatique.

Parant les hommes en premier lieu, et devenu l'apanage de la gent féminine, les bijoux anciens sont devenus des pièces de collection. L'évolution du bijou que l'on connaît aujourd'hui relève d'une évolution dans le choix, la taille, la qualité et la disposition des ornements. Les pierres précieuses, et plus particulièrement les diamants, ont connu des progrès dans la taille, permettant de sublimer leur couleur et leur luminosité. Qu'ils proviennent de Bergheim ou de Harry Winston (et son serti invisible), ils sont pour certains devenus de véritables œuvres d'art. La maison Mellerio – la plus ancienne maison d'orfèvres-bijoutiers (1613) encore détenue par la même famille – a créé de nombreuses parures pour la famille impériale. Les bijoux de Sarah Bernard, créés par Lalique, ont notamment permis à l'émail de renaître de ses cendres après avoir été oublié à partir du XVII^e siècle.

Les bijoux représentent un important marché des ventes aux enchères, où il est intéressant de se promener pour y trouver de belles pièces anciennes ou modernes.

LES VENTES DU MOIS

Cartes postales

le 4 octobre, M^e Baratoux, hôtel des ventes des Chartrons, Bordeaux.
www.etude-baratoux.com

Vente caritative au profit de Keep A Breast – Révolution rose

le 12 octobre, Vasari Auction, Bordeaux.
www.vasari-auction.com

Bijoux et orfèvrerie, tableaux meubles et objets d'art

le 16 octobre, M^{es} Blanchy et Lacombe, hôtel des ventes des Chartrons, Bordeaux.

Vins

le 17 octobre, M^{es} Blanchy et Lacombe, hôtel des ventes des Chartrons, Bordeaux.

Numismatique

le 17 octobre, Toledano, étude Toledano, Arcachon.
www.toledano.fr

Tableaux meubles et objets d'art

le 23 octobre, M^e Baratoux, hôtel des ventes des Chartrons, Bordeaux.
www.etude-baratoux.com

Jouets anciens

le 2 novembre, Vasari Auction, Bordeaux.
www.vasari-auction.com



IDROBUX, GRAPHISTE - PHOTO: BRUNO CAMPAGNE - L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ - SACHEZ APPRÉCIER ET CONSOMMER AVEC MODÉRATION



DR

LA MADELEINE par Lisa Beljen UNE PERSONNALITÉ, UNE RECETTE, UNE HISTOIRE

Rendez-vous dans la cuisine de Richard Folly, journaliste indépendant, pour la recette du saka-saka.

« Je suis né à Bangui, en République centrafricaine. Quand j'étais petit, je suivais mes parents au gré des mutations de mon père, qui était cadre dans une société d'import-export avec la France. On a beaucoup voyagé en Afrique, et c'était à chaque fois l'occasion de découvrir des saveurs nouvelles. Mais moi, j'étais allergique à la cuisine africaine. Pour mes parents, j'étais un cas désespéré, et ma mère pensait qu'elle était défaillante. J'allais dans des écoles françaises, et dans mes fantasmes de petit Africain je reproduisais ce que je pensais être la norme : je voulais manger des sandwichs au jambon blanc avec de la salade, des spaghettis bolognaise, etc. Mes parents devaient aller au supermarché, ça coûtait cher. Mes copains étaient des fils d'ambassadeurs, des fils de consuls, j'avais la France en Afrique ! Ma mère me disait toujours : *"Tu vas bien finir par aimer ce plat."* Moi, je refusais tout, je voulais voyager. Quand je suis arrivé en France, à 17 ans, pour faire mes études, j'ai eu tout à coup à portée de main ce que j'avais toujours désiré. Mais, non, ça ne me disait plus rien. Je pleurais, j'étais triste, je voulais manger la cuisine de ma maman. Je sentais, au plus profond de mes entrailles, que j'avais besoin des saveurs d'Afrique, mais c'était trop tard. C'est seulement après avoir parcouru des milliers de kilomètres que j'ai commencé à comprendre mon attachement à mon pays. Mon oncle m'invitait dans des restaurants africains pour que je puisse retrouver ce que je cherchais et que je ne connaissais pas vraiment. Mais, dans le resto, je ne retrouvais pas le goût de ma maman ; je voulais manger son gombo, sa pâte d'arachide, tout ce qu'elle faisait. Quand on part à l'étranger, on perd un peu de son identité. Mon père voulait que je découvre la France, c'était les séquelles du colonialisme, et moi j'avais anticipé ce désir, je voulais être un bon petit Français. Mais, aujourd'hui encore, j'ai besoin de manger des plats qui me ramènent en Afrique. Même si ma vie est ici, j'ai compris qu'on ne peut pas échapper à ce que l'on est. Je sais que je suis multiple : je suis moi, je suis un Togolais qui vit en France. J'ai fait des enfants avec une Française, et ils sont un peu français et un peu togolais, ils ont baigné dans les multiples saveurs. Aujourd'hui, ma mère est décédée, et quand je mange un plat africain je me retrouve avec elle, c'est le fil. Et maintenant je comprends ce qu'elle voulait dire quand elle me disait : *"Je sais que tu vas aimer."*

Pour la recette du saka-saka, détacher les feuilles de manioc de leur tige, les laver, les blanchir dans de l'eau bouillante salée. Les égoutter, les rincer, et les piler. À part, faire un bouillon, y faire cuire de la viande ou du poisson. Ajouter des oignons, des feuilles de manioc, des légumes et des assaisonnements. En fin de cuisson, ajouter de l'huile de palme, de la pâte d'arachide, du gombo, du piment. »

CUISINE LOCALE & 2.0

par **Marine Decremps**

T'AS DU GOÛT, COCO

24^e édition de la Semaine du goût du 14 au 20 octobre, avec de nombreuses animations pour promouvoir l'éducation au goût en Gironde. La Semaine a sélectionné les Tables du goût, qui proposeront un menu inédit ; et côté ateliers, les gourmands auront rendez-vous avec la polenta, les goûts et les couleurs, l'oénotourisme pour enfant, les fruits et légumes oubliés ou l'alimentation médiévale. Demandez le menu !
www.legout.com

C'EST PRODUIT PRÈS DE CHEZ VOUS

Proposée par l'Agence Aquitaine de promotion agroalimentaire, l'application pour smartphone Gastronomie en Aquitaine permet de géolocaliser les producteurs régionaux et de rechercher des recettes à base de produits d'ici. Quand geek rime avec gourmand ça donne une application intelligente et citoyenne !
www.gastronomie.aquitaine.fr

PAS DE BOURRUS AUX CHARTRONS

Les Chartrons, ce village en plein cœur de Bordeaux, a le goût des bonnes choses. Les 26 et 27 octobre, la rue Notre-Dame organise sa Fête du vin nouveau et de la brocante ! Créées il y a 33 ans, ces réjouissances s'appêtent à fêter l'automne avec les premières bouteilles du bourru nouveau, autour des antiquaires, artistes, décorateurs et créateurs de la ville. Au programme : deux jours de musique, de vin, de marrons grillés autour d'un voyage décoratif dans le temps !
www.bordeaux-tourisme.com

EN PISTE GRAVES !

Les 19 et 20 octobre, les Graves font leur cirque ! Oui, la Maison des vins de Graves ouvre son « chapiteau » et tire des animations de son chapeau... Enfin, château ! Ils seront 70 à nous jouer des tours. Dégustations, jeux sensoriels en partenariat avec l'École du vin. Et il y aura vraiment du cirque ? Bien sûr ! Avec les démonstrations de l'École du cirque de Bordeaux, les samedis et dimanches après-midi, et Monsieur Fernando et son Cirque des étoiles des années 60.
www.vinsdegraves.com

TOUS SUR LA RIVE DROITE !

Le célèbre « Marché de la rive droite » – baptisé le Bon Goût d'Aquitaine – s'installe pour sa 20^e édition du 11 au 13 octobre ! Si, en 1994, l'événement a été créé par 4 commerçants, il réunit aujourd'hui 200 participants et plus de 80 000 visiteurs ! Fierté des riverains de La Bastide, ces trois jours de festivités rassemblent producteurs, agriculteurs, mais aussi de nombreux engagés dans la filière développement durable. Ils seront environ 40 exposants cette année à sensibiliser le public à l'importance d'une consommation locale et responsable.
www.larondedesquartiers.com

MANGER MIEUX, MANGER JUSTE !

Je le veux ! Langon a dit oui à l'implantation d'une Ruche ! Après Bordeaux centre, Pessac, Gradignan, Créon, Saint-Loubès, Blanquefort, Arcachon, Gujan-Mestras..., c'est à Langon que s'implante une Ruche qui dit oui ! Le principe ? Afin de raccourcir le circuit entre consommateurs et producteurs, un particulier décide d'installer chez lui une ruche. Il crée un réseau et commande en direct au producteur. Moins d'intermédiaires – supermarchés, grossistes, coopératives – permet de consommer mieux et au meilleur prix ! Le point relais de Langon se situe au Château le Maine-Perin. Le prochain, pourquoi pas vous ?
www.laruchequiditoui.fr

QUE VOYEZ-VOUS ?

L'artiste madrilène Esther Lobo signe une série de photographies inspirées du célèbre test de psychologie de Rorschach. Intitulée « Rorschach Food », la série de clichés a été réalisée à l'aide de condiments en tout genre ou de crème glacée. Les compositions sont faites à la main et représentent le liquide et son emballage. L'interprétation de ce travail est quant à elle tout à fait libre. Alors, que dévoile votre moutarde sur votre diagnostic psychopathologique, notamment sous son angle structurel ?
www.estherlobo.es

IN VINO VERITAS par Satish Chibandaram

La vie de château ne se passe pas toujours dans la vigne, comme le raconte Stéphane Le May propriétaire du Château Turcaud, entre-deux-mers, avec une de ses journées types.



© Laurent Wagerme

24 H DE LA VIE D'UN VIGNERON

« Cet été, nous avons pris cinq jours de vacances en deux fois, et au retour nous nous sommes arrêtés chez un client... Avec cinquante hectares, nous ne sommes ni un petit ni un grand domaine. Cette année, nous avons grêlé. À 50 %, mais j'ai une assurance. Je travaille avec mon épouse et un homme de confiance, Jean-Louis Bertaud, qui s'occupe du travail viticole. La commercialisation, c'est moi et ma femme. Le seul moment où j'ai un contact physique avec la récolte, c'est lors des vendanges. Le reste du temps, c'est la paperasse, les livraisons et l'accueil. Il ne se passe pas un jour sans que nous ayons des visites. La grille est close le dimanche. Du lundi au vendredi, le réveil sonne à 5 h 40. Petit déjeuner à 6 h 15 et lecture de la presse. Nous sommes abonnés à plusieurs titres que je dispose un peu partout dans la maison pour les avoir sous la main dès que j'ai une minute. J'arrive au bureau à 7 heures. Je regarde la messagerie et plusieurs sites de météo. C'est très important, sauf l'hiver, pendant la taille. Là, qu'il pleuve ou qu'il vente, cela ne change rien.

Je fais ensuite un peu de saisie informatique. Je ne suis pas un fêru de technologie qui peut être chronophage, mais globalement cela nous facilite la vie. Arrivent les premiers clients. Si c'est un habitué, c'est vite fait, mais avec quelqu'un qui ne connaît pas la maison, c'est visite et dégustation. Cela peut durer une heure ou davantage, car nous ne sommes pas avarés de notre passion, qu'il faut plutôt freiner comme un cheval qui s'emballe. Je fais les livraisons moi-même si c'est possible, à Bordeaux ou ailleurs, chez nos cavistes ou chez des restaurateurs. Il est important que le domaine ait un visage humain. Nous avons un réseau de cavistes, et de bonnes maisons nous font confiance, comme Cordeillan-Bages à Pauillac, l'Hostellerie de Plaisance à Saint-Émilion ou l'Auberge à Saint-Jean-de-Blaugnac. Dans la voiture, j'écoute la radio, et s'il y a un embouteillage j'en profite pour lire. Sauf exception, je rentre à 13 heures. Je ne vis pas au domaine, et le déjeuner à la maison avec mon épouse est un break symbolique important, aussi court soit-il.

Retour au bureau. Tous les jours, des camions passent pour les expéditions ; si je n'ai personne au chai, je peux charger les palettes moi-même. Paperasse, communication, réunion du triumvirat, visites... À 20 heures, je jette l'éponge. Dîner, et, avant de dormir, lecture. Les gens pensent à l'aspect bucolique de notre métier. C'est beaucoup dire, mais ils n'ont pas tout à fait tort. Lorsque les conditions sont réunies, météo et humeur, nous vivons des moments formidables. J'ai des chevreuils sur le domaine, et des lièvres aussi, qui sont encore plus beaux. Les chevreuils mangent la vigne. Il faudrait clôturer, mais ça coûte une blinde, alors de temps en temps on organise une battue. D'autre part, comme on désherbe de moins en moins avec des produits chimiques, on voit se réinstaller une population d'oiseaux. La méconnaissance de notre métier est bien normale... Moi-même je méconnaissais la plupart des conditions dans lesquelles sont pratiqués ceux des autres. »

Château Turcaud, 1033, route de Bonneau, 33670 La Sauve-Majeure. Excellent rapport QP en blanc (entre-deux-mers : sauvignon, sémillon et muscadelle), rouge (bordeaux et supérieur : merlot et cabernet-sauvignon), rosé et clairet (cabernet franc et sauvignon, merlot).
www.chateau-turcaud.com



EYSINES
saison 2013/14

RÉSERVATIONS
05 56 16 78 10

BILLETÉRIE EN LIGNE :
EYSINES-CULTURE.FR

 [Eysines culture](https://www.facebook.com/EysinesCulture)

L'INVASION CULTURELLE.

3 TÉREZ MONTCALM samedi 5 octobre 20h30 jazz	3 FRANCK LEPAGE "INCULTURE(S) 5" vendredi 13 décembre 19h00 théâtre/humour	3 STACEY KENT vendredi 11 avril 20h30 jazz
3 JULIETTE "LE TIGRE MONDAIN" vendredi 11 octobre 20h30 lectures/théâtre	3 SIX PIEDS SUR TERRE CIE LAPSUS mercredi 29 janvier 20h30 cirque contemporain	3 INDÉFECTIBLE CIE SI ET SEULEMENT SI mardi 29 avril 20h30 théâtre
3 GREGORY PORTER dimanche 20 octobre 20h30 soul jazz	3 LE PAYS DE RIEN CIE LA PETITE FABRIQUE mercredi 12 février 15h30 théâtre jeune public	3 TOUTES LES FILLES... CIE PAUL LES OISEAUX mardi 13 mai 20h30 danse contemporaine
3 AVISHAI COHEN mardi 19 novembre 20h30 jazz	3 ANDROMAQUE 10⁴³ CIE LÉZARDS QUI BOUGENT vendredi 28 et samedi 29 mars 20h30 théâtre	3 COMPAGNIE MOHEIN MUSIQUE NOMADE vendredi 23 mai 20h30 musique nomade
3 UBU ROI FRIGAL LES LUBIES jeudi 28 novembre 20h30 théâtre [NOVART]	3 WARREN ZAVATTA mercredi 2 avril 20h30 humour	
3 WEEPERS CIRCUS "LE GRAND BAZAR" samedi 7 décembre 19h30 méga concert jeune public		

ABONNEZ-VOUS !





CUISINES & DÉPENDANCES



Paris, Nice, Lyon et même certains villages sont touchés par le phénomène : de plus en plus de cuisiniers japonais s'installent en France pour proposer les classiques de notre chère cuisine. Un exemple avec Akashi, à Bordeaux. Probant.

SOUS LA TOQUE DERRIÈRE LE PIANO #71 par Joël Raffier

Ris de veau, pied de cochon, fromage de tête... La carte d'Akashi est parfois surprenante. J'en vois qui tordent le nez. Bon, chacun ses goûts, mais ne partez pas, on y trouve aussi des plats plus faciles, du maigre poêlé, du filet de bœuf rôti, de la soupe au cresson, des beignets de poulpe... Après tout, vous n'avez peut-être pas eu la même chance qu'Akashi, qui a grandi à Tokyo avec une maman férue de cuisine française, et vous avez le droit de ne pas tout aimer ! Lorsqu'il était enfant, coq au vin et escargots apparaissaient parfois pour les grandes occasions sur la table de la famille Kaneko. Aussi, lorsque Akashi a décidé de coiffer la toque, il s'est naturellement tourné vers nos classiques : « *Quand j'avais deux ans, ma famille a déménagé à Lausanne pour suivre mon père oncologue. Depuis tout petit, j'ai fait la cuisine, toutes les cuisines, mais jamais je n'ai pensé que je ferais autre chose que de la cuisine d'ici.* » Si la carte d'Akashi ressemble parfois à celle d'un restaurant de marché, c'est donc la faute de quelques amis de la famille rencontrés au pays de la raclette. À midi, ce petit restaurant peut recevoir 24 personnes pour son menu du jour à 17 ou 21 euros. Le soir, faute de moyens et comme

Akashi travaille seul dans ce qui a la taille du cockpit d'un avion, le menu à 32 ou 36 euros est servi pour 15 personnes par Tomoko, son épouse. Le modèle du restaurant fut sans doute ces petits endroits de quartier, classiques, avec jolies nappes et bon voisinage, qui font rêver les étrangers et tout ceux qui ne recherchent pas le tape-à-l'œil. La cuisine d'Akashi est traditionnelle, mais elle peut aussi bien évoquer la nouvelle cuisine que les terroirs, tous les terroirs. Les jus sont courts, les sauces rares, les cuissons particulièrement soignées et, parfois, comme Akashi ne veut pas être plus royaliste que le roi, les saveurs exotiques s'invitent, car on n'est pas non plus à l'académie de cuisine. Sur la carte, un aligot ossau-iraty peut côtoyer un beignet à la sauge, un œuf mollet, une vinaigrette d'agrumes ou une gelée de yuzu (agrumes entre la mandarine et le citron). Pour les desserts, on vise la même variété avec des moelleux à la crème de marrons, glace vanille et coulis d'expresso, ou un pressé d'agrumes soufflé glacé aux fruits exotiques et coulis de menthe, des tartes, des crèmes glacées aux griottes. Akashi a compris le problème d'un trop grand nombre d'endroits :

« *Beaucoup de restaurants dits modernes n'ont pas de bases, et, s'il n'y a pas de bases, on remplace par de la décoration, souvent au détriment du goût.* »

Dans cette passion exigeante d'un Japonais pour notre table, Akashi n'est pas une exception mais l'exemple délicieux d'une tendance qui s'est amplifiée ces dernières années. De plus en plus de jeunes cuisiniers forment un peu partout des brigades japonaises, à Paris, mais aussi en province et jusqu'au cœur de départements comme l'Yonne, l'Indre, le Rhône et les Alpes-Maritimes¹. Sur les dix-sept cuisiniers japonais étoilés sur le territoire en 2013, deux seulement ne rendent pas hommage à notre art culinaire... Cet engouement est favorisé par une forte présence des chefs français à Tokyo et par des associations qui se chargent d'organiser des échanges. L'une d'elles a permis à Akashi de faire un véritable tour de Gaule étoilé nord-est/sud-ouest avant d'être des nôtres : Le Cerf de Michel Husser à Strasbourg, la Cognette (vienne maison que visitait déjà Balzac) à Issoudun, et chez Éric Mariottat à Agen. Soit l'Alsace, la Bourgogne et la Guyenne, régions auxquelles il faut ajouter la Provence, qu'Akashi a connue de près dans un restaurant

régional à Tokyo : « *Je n'ai pas choisi ces destinations. Je me suis inscrit et j'ai suivi le programme...* »

Aujourd'hui, il a 34 ans, et se trouve très bien dans le quartier Saint-Seurin, où les propositions, il est vrai, ne sont pas légion. S'ils se sont installés, sa femme et lui, à Bordeaux, c'est tout simplement parce que la ville leur a plu : « *On a essayé Nice, mais c'était trop cher. De toute manière, où qu'on aille en France, on ne connaissait personne, alors autant choisir une jolie ville.* » Un an après son ouverture, l'endroit a ses fidèles, et, comme il pointe parfois le bout de son nez hors de sa mini cuisine, il s'est aussi fait des amis. Lorsque je lui demande la différence entre une brigade française et une brigade japonaise, il évoque la coupure, ce moment où les cuisiniers se reposent, moment qui n'existe quasiment pas au Japon, pas plus que les grandes vacances...

Akashi, 5, place des Martyrs-de-la-Résistance, Bordeaux. Fermé les dimanches et lundis. Tél. : 05 56 15 53 85.

(1) www.restaurant.michelin.fr : « Ces jeunes chefs cuisiniers qui choisissent la France ».

bulthaup
Futur Intérieur

Chacun a des souhaits, des besoins individuels et sa propre organisation. Nous avons imaginé la solution. bulthaup b3 répondra toujours à vos attentes, aujourd'hui comme demain.

Futur Intérieur
34 Place des Martyrs de la Résistance
33000 Bordeaux. Tél. : 05 56 51 08 66
futur-interieur@orange.fr
www.bulthaup.com



www.futur-interieur.bulthaup.com



aQUITAINE en scène

PLUS DE 200 ÉVÉNEMENTS CULTURELS

CINÉMA • MUSIQUES • ARTS DE LA SCÈNE • LIVRE • PATRIMOINE • EXPOSITIONS ET COLLOQUES

AQUITAINEENSCENE.FR

**Les
Incontournables
d'Octobre**

**Le Festival International
du Film Indépendant
de Bordeaux**
3 - 9 octobre
BORDEAUX

**Lire en Poche
explore le temps**
4 - 6 octobre
GRADIGNAN

**Les 10 ans de Lettres du Monde,
un périple littéraire en Aquitaine**
5 octobre - 14 décembre
EN AQUITAINE



RÉGION
AQUITAINE



Facebook.com/Aquitaineenscène



Johanna Caraire et Pauline Reiffers, jeunes et timides recrues parmi les actrices culturelles du territoire l'an passé, crèvent l'écran pour cette 2^e édition du Fifib – Festival international du film indépendant de Bordeaux, du 3 au 9 octobre. Rencontre avec mesdames les directrices – qui à elles deux n'atteignent même pas l'âge de la retraite – pour parler des coulisses et de la programmation du festival, du cinéma ici et ailleurs, de leurs rapports aux écrans. Ces deux Yers ⁽¹⁾ ne se contentent pas de travailler ensemble, l'une finit également les phrases de l'autre, et inversement. Dans leur bouche, naturellement, les mots « équipe », « échanges », « mutualisation » se distinguent. Restons et interviewons-les groupées. Propos recueillis par **Clémence Blochet**



UN ÉCRAN POUR SEMER LE DOUTE !

Le Fifib est organisé par votre association. Semer le doute, comment vous êtes-vous rencontrées ? Pourquoi choisir ce nom ?

C'est ce que nous faisons avant qui nous a fait nous rencontrer. [Pauline se présente] : j'ai fait beaucoup de théâtre, monté une compagnie à Paris, puis j'ai décidé au bout de six ans de revenir à Bordeaux, où j'ai fait la connaissance de Johanna. [À son tour, Johanna prend la parole] : j'ai fait un master de communication à Bordeaux et faisais partie de la promotion qui avait importé la Kino Session ⁽²⁾. Pauline jouait dans nos courts métrages. On s'entendait bien. Notre rêve à toutes les deux : travailler dans un festival de cinéma. [À présent, d'une même voix] : nous trouvions ahurissant qu'il n'y en ait plus à Bordeaux. Notre projet initial était beaucoup moins ambitieux qu'il ne l'est aujourd'hui, mais très vite nous nous sommes orientées vers le cinéma indépendant. Alors, nous avons réfléchi à notre définition du cinéma. Pour nous, il n'y avait aucun doute : il sème le doute. Nous déposons les statuts de l'association du même nom.

Racontez-nous la genèse du Fifib.

Nous voulions un festival international, une thématique très généraliste avec en même temps un angle singulier. Le festival est lancé, nous cherchons à présent à le développer au niveau national et international. Trois idées fondatrices : l'indépendance, la jeunesse et la liberté de création. Mais nous prônons surtout de l'ouverture ! Notre définition d'un festival ? Il se doit de faire découvrir des choses peu accessibles et pas évidentes, de mettre en lumière des gens qui ne le sont pas naturellement dans les circuits classiques de distribution. Il ne doit pas hésiter à faire parler des personnalités libres, même si certains propos peuvent déranger. Nous pouvons difficilement parler de cinéma indépendant en le dissociant des questions

géopolitiques globales ou de politique nationale et locale, intrinsèques à chaque pays d'origine, à la vie du réalisateur, mais aussi au tournage et au subventionnement du film. En somme, nous cherchons à faire ressortir les problèmes du monde via le prisme du cinéma et le regard de réalisateurs-citoyens.

Et qu'est-ce que l'indépendance ?

Il s'agit d'une notion assez personnelle, un état d'esprit qui varie en fonction du contexte. En France, on parle de cinéma d'auteur. En fait, d'un artiste qui va aller coûte que coûte jusqu'au bout de son idée. La création reste au centre de tout. Nous ne parlons pas en nombre d'entrées, même s'il est difficile de se détacher de ce paradigme dans l'industrie cinématographique. Certains auteurs-réalisateurs arrivent encore à le faire et à mettre à distance leurs financeurs. Différentes formes d'indépendance existent : financière, formelle, politique... Un seul modèle ne prédomine pas. Il ne faut pas avoir peur de prendre des risques, ne pas chercher à vouloir entrer dans des cases, mais plutôt surprendre, se positionner, résister, explorer les marges... Prenons le cas du prix Jean Vigo, il ne récompense pas les films, mais l'indépendance d'esprit d'un réalisateur. Et c'est essentiel, même si ce n'est pas toujours facile à définir.

Quel fut le bilan de la première édition ?

Nous sommes arrivés au bout, et c'est déjà ça ! Sans notre équipe, nous n'en serions pas là. Nous nous sommes entourées de regards, de programmeurs en capacité de donner une caution artistique. De rencontre en rencontre, le tout s'est tissé. Nous nous sommes laissées entraîner par le groupe, et c'était génial. Rien de bien conscient. La moyenne d'âge de l'équipe avoisine les trente ans, ce qui assure beaucoup d'entrain... Mais parfois beaucoup trop d'idées. Il faut les canaliser. Mais, à nous

tous, ça décoiffe. Quand l'envie se multiplie avec l'énergie de groupe, le reste suit. Les premiers convaincus qui nous suivent : l'Utopia et l'UGC. Les institutionnels arrivent ensuite pour que tout puisse être mis en œuvre. L'année dernière, la pression était bien présente. Nous étions attendus au tournant. La première édition a connu une belle fréquentation, avec un public de festival, de bons retours des professionnels et des médias. Nous avons beaucoup travaillé, avec sérieux mais également pas mal de naïveté. N'en faut-il pas parfois un peu pour réussir à lancer un tel projet culturel à Bordeaux ? Cette année, ce n'est pas vraiment plus simple, mais nous avons la légitimité d'être allés au bout d'une première édition ! Certains s'accordent à présent à dire que nous n'étions pas les plus légitimes pour le faire, mais que nous l'avons fait ! Nous n'avons pas peur d'essayer, quitte à harceler les gens. Parfois, ça porte ses fruits !

Vous explorerez la thématique des frontières : lesquelles ?

Toutes ! Premièrement les frontières disciplinaires. Nous présenterons des réalisateurs qui ne sont pas uniquement cinéastes, qui font dialoguer les cultures et les disciplines : du théâtre à la danse, en passant par la musique. D'autres réalisateurs qui ont commencé ailleurs avant d'arriver au cinéma. Puis elles seront géographiques. Nous invitons des gens natifs, vivant, filmant et finançant leurs films dans des pays différents. L'invité de la rétrospective sera Roman Polanski, d'origine polonaise, qui a vécu aux États-Unis, filmé un peu partout dans le monde et qui vit à présent en France, sans pouvoir en sortir pour les raisons qu'on connaît. Nous avons aussi souhaité témoigner d'un cinéma produit ailleurs avec deux focus. Le premier sera consacré au cinéaste japonais

Katsuya Tomita. On pourrait facilement s'imaginer le cinéma d'un pays riche... Nous irons au-delà avec ce cinéaste-chauffeur routier-militant qui démontre par l'image que le cinéma japonais peut aussi se positionner à la marge. Pour l'autre focus, qui se voudra explorer un mouvement, direction la Grèce, où le cinéma, d'une grande vitalité, se défend d'avoir été inspiré par la crise connue par le pays.

Il est également possible de voyager à travers la filmographie d'un réalisateur. Polanski en constitue un bel exemple. Tous ses films sont différents, même si on y retrouve toujours ce fil rouge de l'angoisse, d'une tension linéaire, d'un enfermement latent. Un cinéaste qui voyage dans sa propre approche artistique. Mettons en regard *Tess*, *Chinatown* ou *Carnage*, on ne dirait pas qu'il s'agit du même réalisateur, pourtant. Très loin d'un Woody Allen, si nous devons pousser jusqu'au bout la comparaison.

Enfin, les frontières, c'est aussi des a priori et des clichés qu'il faut affronter. Ne pas avoir peur du cinéma roumain, dont la réputation de cinéma ennuyeux n'est pas fondée. Dans les films en compétition, plusieurs pays seront représentés, loin des clichés touristiques. Dans *Nina*, de l'Italienne Elisa Fuksas, Rome est filmée vidée de ses habitants, et seuls les bâtiments mussoliniens



Nina, Elisa Fuksas

transparaissent dans les images. Une vision de science-fiction à mille lieues des représentations traditionnelles. Également en compétition *12 O'Clock Boys* de Lofty Nathan, bousculera l'ordre établi en filmant un groupe de bikers de Baltimore. On les imagine blancs et barbus, il s'agit en réalité d'un gang d'Afro-Américains. L'exploration des frontières assure un regard neuf, favorise de nouvelles rencontres, bouscule l'ordre établi, transforme les idées reçues. Et ce à l'inverse de l'exotisme.

Il y a huit longs métrages en compétition : comment s'opère la sélection ? Distinguera-t-on un fil conducteur ?

Il est important de rappeler les critères de sélection : il doit s'agir d'un premier ou deuxième film de jeunes réalisateurs. Le thème sert de fil rouge. Cette année, nous proposerons davantage une sélection de portraits d'individus ou de groupes, de points de vue d'un personnage qui porte souvent le film. Le défi à relever pour l'équipe du Fifib : proposer une sélection devant être complémentaire, c'est-à-dire proposant des films aux univers éclectiques, aux époques différentes, aux genres variés, aux esthétiques plurielles, afin de générer des ressentis distincts. Huit films qui dialoguent entre eux et mêlent leurs tons : légèreté, dureté, ironie, sérieux, bienveillance, causticité. Pas de linéarité pour un voyage des sensations. Quatre réalisatrices pour huit films, même si deux d'entre elles participent en couple ! Une autre preuve que le monde du cinéma est en train de changer.

Et pour la sélection de courts métrages, une deuxième récompense à discerner cette année ?

Plus de cinq cents films ont été visionnés pour quatorze sélectionnés officiellement. Une coproduction Fifib et Écla Aquitaine. Un ensemble éclectique et riche traversant des

univers radicalement différents (expérimental, animation, fiction...) et également un large panel de toutes les manières de travailler le format court. Mis bout à bout, ça fait l'effet d'un manège, genre train fantôme, tout va très vite et on en prend plein les yeux ! Pour le thème, idem. La contrainte : ne jamais avoir fait de long métrage. Dans notre volonté de ne pas cloisonner les courts et longs métrages, un seul et même jury déterminera les lauréats.

Quels seront les membres du jury ?

Cinq membres du jury : Julie Depardieu, Vimukthi Jayasundara réalisateur sri lankais, Caméra d'or au festival de Cannes en 2005, Santiago Amigorena argentin aux multiples talents, scénariste, écrivain et réalisateur, Jonathan Caouette notre deuxième parrain, et Anne Parillaud, présidente du jury. Nous ouvrirons le festival avec *La Vie d'Adèle* d'Abdellatif Kechiche, qui viendra aussi pour une rencontre avec des étudiants. Et nous clôturerons avec le dernier Polanski.

D'autres nouveautés pour cette édition ?

Une nouvelle forme, le versus – un dialogue entre deux cinéastes, Ferrara et Pasolini, par-delà les années sur la question du religieux et de la transgression –, et deux nouvelles nuits blanches du cinéma. Pour ces nocturnes, le



La Vie d'Adèle, Abdellatif Kechiche

principe consiste à inviter un artiste à qui nous confions une carte blanche sur la thématique musique et cinéma. Une nuit blanche a été programmée en juin dernier avec Larry Clark. Deux autres, en octobre : celle avec Jonathan Caouette et sa série de films de genre des années 1970 entre esthétique gore et série B, en coproduction avec Marie Losier, qui passera en première mondiale son documentaire sur Alan Vega ; et la carte blanche donnée au musicien Koudlam – qui a également créé la musique de la bande-annonce du festival. Enfin, Antoine Antoine Antoine – documentaire sur Antoine, vendeur de tee-shirts pendant les concerts de Philippe Katherine – sera projeté pour une séance spéciale suivie d'un concert à l'I.Boat, car Antoine est également musicien.

Vous avez également souhaité un programme orienté vers un public jeune...

La thématique choisie pour le programme jeunesse explore « le je et le nous » et questionne, à travers quatre films, le positionnement de l'individu dans le groupe. Seront proposés : *The We and the I*, de Michel Gondry, *Foxfire*, de Laurent Cantet, *La Vierge, les coptes et moi*, de Namir Abdel Messeeh et *Tomboy*, de Céline Sciamma. Nous avons organisé des séances avec les collègues et lycées, des rencontres, des ateliers de courts métrages, d'interviews, d'initiation à la critique et au doublage. Plus de 900 scolaires inscrits, venant de toute la région, resteront, pour certains, plusieurs jours à Bordeaux. Une collaboration en amont du festival avec la structure Passeurs d'images a permis d'établir des ateliers avec des jeunes éloignés du milieu culturel. Sur ce projet, nous travaillons avec l'Insup et la Protection judiciaire de la jeunesse sur une initiation à l'analyse critique. Ils tiendront un blog, un

projet écrit, avec lequel ils feront des analyses après être venus voir les films pendant le festival.

Qui dit cinéma dit écran. Êtes-vous multi-écrans ?

Nous aimons peu voir des films en dehors des salles, même si aujourd'hui notre travail nous y oblige. Aller au cinéma, c'est se plonger dans une ambiance, un moment particulier, un lieu dédié. Notre génération zappe et regarde des formats courts sur le net – multitâche sur son écran –, mais aller au cinéma représente aussi pour elle un moment de pause, où rien d'autre ne doit venir la déranger. Une immersion totale dans un projet cinématographique et un écran. Pendant plus d'une heure, ni le pop-corn et les commentaires de la voisine, ni même le portable du spectateur de devant ne doivent venir déranger. Finalement, cela devient presque un cérémonial réconfortant durant lequel on perd la notion de ce qui se passe à l'extérieur et l'existence de nos portables.

Quid du budget du Fifib ?

Le budget passe de 180 000 euros pour la première édition à 290 000 euros cette année. En 2012, nous avions eu un petit déficit de 10 000 euros.



La Vénus à la fourrure, Roman Polanski

[Au moment d'envoyer chez l'imprimeur, le budget n'est pas bouclé, il manque 40 000 euros, ndlr.] Toutes les institutions publiques sont partenaires – de la ville à l'État, en passant par l'agglomération, le département et la région. Les partenaires privés aussi ont également répondu à l'appel – mécénat financier, en nature ou de compétence. Ils sont nombreux à donner de petits montants, ce qui nous permet de boucler notre budget, mais nous demande beaucoup d'énergie pour convaincre à répétition.

Une idée de thématique pour l'an prochain ?

Bordeaux fêtera ses cinquante années de jumelage avec Los Angeles. Nous nous tournerons donc sûrement vers les États-Unis ou les Amériques. Cap à l'ouest !

Le Fifib, du 3 au 09 octobre, Bordeaux. Programme complet sur fifib.com

- (1) Yers : membres de la génération Y, nés entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, on les appelle les enfants du numérique.
- (2) Projection de courts métrages lors d'une soirée. Le concept, importé de Montréal, permet à chacun de réaliser un court métrage de cinq minutes maximum, en respectant un thème et une contrainte et en le proposant au vote du public.



SUR SCÈNE



Le Magicien d'Oz version hip hop

Anthony Egéa, chorégraphe hip hop, surprend : première incursion dans le spectacle jeune public, et un thème qu'on pouvait imaginer loin, très loin de son imaginaire, *Le Magicien d'Oz*, version 1939. Et pourtant, pour Anthony Egéa, toute l'essence de sa danse est dans la rythmique de ce film suranné. La gestuelle de chaque personnage peut être transposée à une technique hip hop. L'épouvantail en smurf, le robot syncopé, le lion, qui évoque le travail sur les mains. La danseuse Émilie Sudre, seule en scène, est à la fois le lion sans courage (un tour de passe-passe excellent), l'homme de fer, l'épouvantail sans cervelle. Elle y chante même le tube du film : *Over the Rainbow*. Cette Dorothy façon hip hop évolue au milieu de vidéos romantiques ou sombres, joyeuses et lumineuses. Une œuvre futuriste, charnelle, interactive et ludique. À ne pas manquer.

Dorothy, d'Anthony Egéa – Cie Révolution, samedi 5 octobre, 18 h, à partir de 6 ans, Espace culturel Treulon, Bruges. **Facebook** : [EspaceTreulon](#). Le 22 janvier 2014, au théâtre Le Liburnia, Libourne.



L'Afrique du Sud hip hop à Ambarès

Ça va chauffer à Ambarès. Et pour les fanas de hip hop, impossible de manquer ça. Premier point : une performance en live des rappeurs de Cape Town Effects (album détonnant de la scène indépendante hip hop et électronique sud-africaine). Ajoutez à ça Babacar Cissé du groupe Associés Crew, et le Pôle culturel Ev@sion devient un dancefloor explosif, avec un cocktail pétillant de « breakers » (pratiquant le breakdance ou danse au sol) et de « poppers » (tenants du pop ou locking, soit danse debout) répartis dans des équipes tirées au sort. Pas de DJ mais 2 iPad grâce auxquels le public fera office de DJ créant les morceaux en direct pour rythmer la battle. Enfin, deux cartons de couleur grâce auxquels le public choisira le vainqueur.

Pop n' Break Digital Battle #2, par la Cie Les Associés Crew, samedi 5 octobre, 14 h 30, Pôle culturel Ev@sion. [www.lesassociescrew.fr](#) et [evasion.ville-ambaresetlagrave.fr](#)



On se vole dans les plumes

Un lit, des lumières douces, un édredon qui parle, des plumes qui volent : une œuvre dansée et douce, à destination des tout-petits. Première création des Incomplètes, *Édredon* est une forme courte, forte

en sensations, mettant à contribution poésie du corps, ombres chinoises, imagerie vidéo et installation de lampes sonores, le tout dans un espace très intime et proche du public.

Édredon, dès 1 an, samedi 12 octobre, 10 h et 11 h 30, Le Galet, Pessac. [www.pessac-en-scenes.com](#)



Du folk rock dans les oreilles

Le Krakatoa remet ça. Gros succès à chaque fois, complets très souvent, les goûters-concerts sont autant suivis par les bambins que par leurs parents. Cette fois, ce sont quatre garçons dans le vent qui s'y collent (June Hill), mêlant Dylan et Black Rebel en passant par la pop sixties des Beatles ou les groupes à voix de Neil Young. Et c'est suivi d'une rencontre avec les artistes autour d'un goûter.

Goûter-concert, samedi 12 octobre, à 15 h 30, Krakatoa, Mérignac. [www.krakatoa.org](#)

AU CINOCHÉ



Du rifici chez les moutards

Film jubilatoire où les mitraillettes tirent de la crème pâtissière, les femmes fatales mangent des bonbons... Un film de gangsters joué par des enfants (dont Jodie Foster en souris de bar), dans l'Amérique de la prohibition. Fat Sam y est chef de gang et tenancier d'un club clandestin. Il engage Bugsy Malone, petite frappe et dragueur à ses heures perdues. Ensemble ils déclarent la guerre à Dan le Dandy et sa bande, détenteurs d'une arme secrète invincible : la fameuse

mitraillette à crème pâtissière. Tous les coups sont permis pour tenter de voler l'arme à la bande rivale, mais le chemin de Bugsy est semé d'embûches, de femmes fatales et de guets-apens...

La petite université populaire du cinéma, animatrice Blandine Beauvy. Cours, goûter, puis projection. **Bugsy Malone**, dès 7 ans, mercredi 16 octobre à 14 h 15, cinéma Jean Eustache, Pessac. [www.webeustache.com](#)



Plongée chez Disney

Eh oui, les vieux Disney en version plate sont de retour via un événement organisé par le cinéma Le Festival, à Bègles. Les marmots pourront y découvrir le *Peter Pan* de Hamilton Luske (1953), *Blanche-Neige et les sept nains* de David Hand (1937), *Cendrillon* de Wilfred Jackson (1950). Ah, bien sûr, il faut faire un effort pour mériter ça : on doit venir déguisé. Père et mère inclus. Hein ? Non. Juste les bambins.

Projections de films de Disney, du mercredi 2 octobre au samedi 12 octobre, cinéma Le Festival, Bègles. [www.cinemalefestival.fr](#)

CULTURES NUMÉRIQUES

Des jeux vidéo démontés



Le but est de proposer une autre façon de voir les jeux vidéo. Éduquer et sensibiliser les jeunes à une autre manière de concevoir ces activités. Pour cela, Nicolas Baridon et Julien Dronval, deux professionnels des jeux vidéo, proposent deux séances dans lesquelles ils mettent en avant les jeux « indépendants » – ils présentent une nouvelle idée de penser le jeu, de l'aborder et d'y jouer. Ils parleront aussi des différents métiers qui gravitent autour de ce milieu. L'atelier ne proposera pas de séance de jeux complète, mais plutôt une visite interactive de cet univers. Nicolas et Julien initient les jeunes à cet environnement en leur donnant en outre des tuyaux, différents outils pratiques (astuces, sites Internet, contacts, un jeu gratuit).

Atelier jeux vidéo, sur inscription, dès 13 ans, mercredi 16 octobre, 14 h 15, Rocher de Palmer, Cenon. [www.lerocherdepalmer.fr](#)



WORK IN PROGRESS

De l'imagination à la production.
A l'occasion du Design Tour, les magasins
Kartell et Docks Design accueillent
l'Ecole d'Enseignement supérieur d'Art de Bordeaux
pour vous présenter leur nouveau territoire.

jeudi 17 octobre à partir de 19h

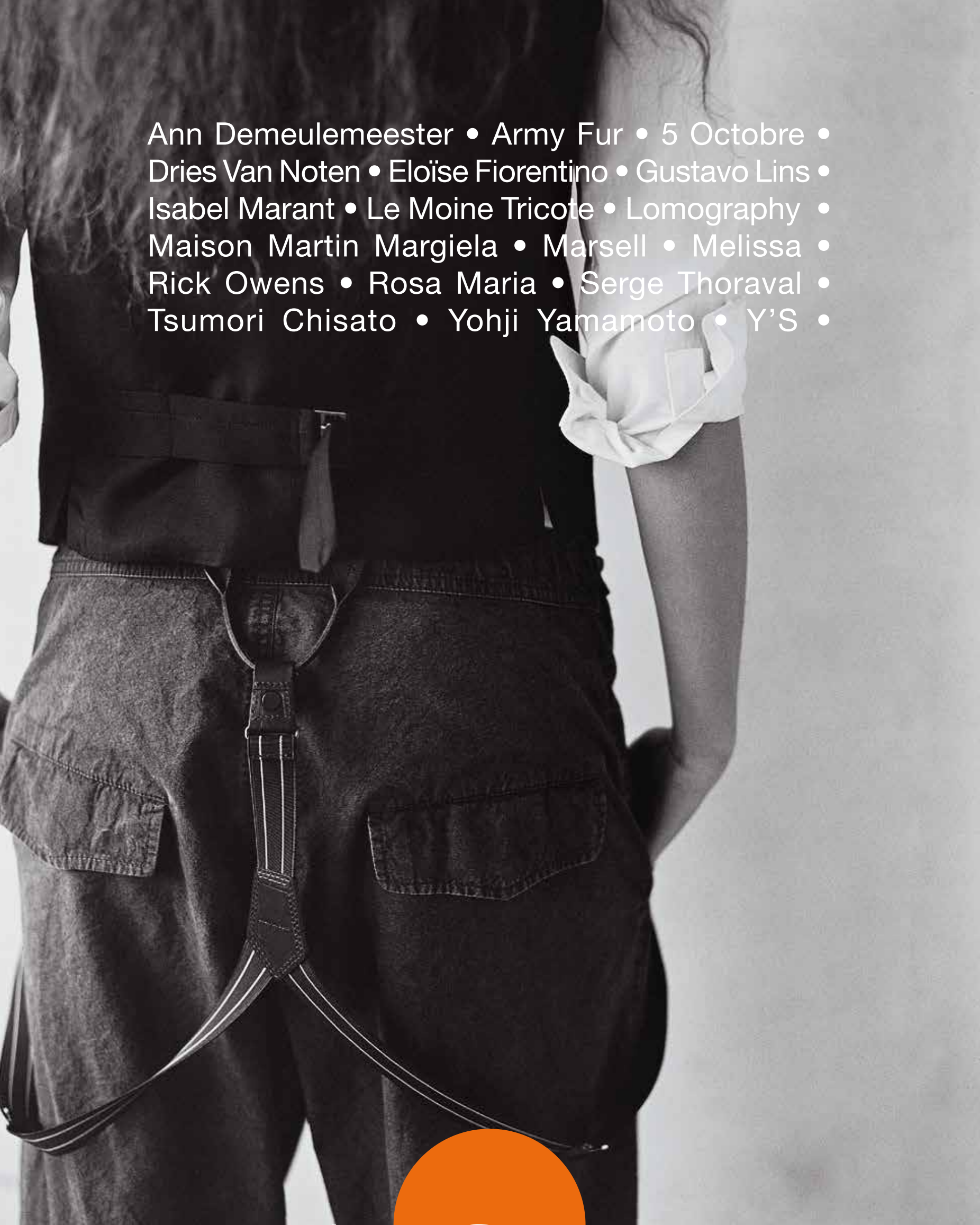
DESIGN
tour



Kartell

EBABX
ÉCOLE D'ENSEIGNEMENT
SUPÉRIEUR D'ART
DE BORDEAUX

Ann Demeulemeester • Army Fur • 5 Octobre •
Dries Van Noten • Eloïse Fiorentino • Gustavo Lins •
Isabel Marant • Le Moine Tricote • Lomography •
Maison Martin Margiela • Marsell • Melissa •
Rick Owens • Rosa Maria • Serge Thoraval •
Tsumori Chisato • Yohji Yamamoto • Y'S •



AXSUM

24 rue de Grassi - Bordeaux

tél. 05 56 01 18 69 • www.axsum.fr • Ouvert du Lundi au Samedi de 10h00 à 19h00